29e Année. N° 1. 1er Janvier 1922.

# LA REVUE DE PARIS

## SOMMAIRE


| | | Pages |
|---|---|---|
| ★★★ | *L'Assassinat d'Alexandre II.* — I. | 5 |
| Marcelle **Tinayre** | *Priscille Séverac.* — II. | 29 |
| Paul **Painlevé** | *Comment j'ai nommé Foch et Pétain.* — II | 55 |
| Colette **Yver** | *L'Homme et le Dieu.* | 82 |
| A.-R. de **Lens** | *Derrière les vieux murs en ruines.* — I. | 119 |
| Paul **Adam** | *Le Culte d'Icare.* — III. | 139 |
| Franck-L. **Schœll** | *Colonies alsaciennes dans la Prairie américaine.* | 168 |
| Emile **Magne** | *Une Amie inconnue de Molière.* | 191 |
| André **Chaumeix** | *La France et le Saint-Siège.* | 218 |


Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

# LIVRES NOUVEAUX

## LES THÉORIES D'EINSTEIN

par **Lucien Fabre.**

Après avoir donné une vue d'ensemble des théories de la relativité, l'auteur fait un historique qui n'avait jamais été tenté de la genèse de ces idées depuis Newton; il procède ensuite, par la voie d'inductions hardies et toutes nouvelles, à leur exposé logique et progressif, puis il les étudie dans le plus grand détail; il termine enfin par une critique approfondie de leur valeur philosophique et scientifique. Grâce à une méthode particulière, M. Fabre parvient à faire parcourir au lecteur, quel que soit son degré d'instruction mathématique, le spectacle prodigieux des théories einsteiniennes et de leurs conséquences. L'ouvrage, écrit en style clair, quoique rigoureux du point de vue scientifique, comporte sur la méthode, les opérateurs, la culture et la psychologie mathématiques des remarques originales qui intéresseront au même degré le profane et le savant. Il est complété d'un exposé des théories de Weyl, et de trois notes de MM. Guillaume, Brillouin et Sagnac sur leurs propres idées.

## LE G. Q. G. BRITANNIQUE

par **Neville Lytton.**

Ce livre est écrit par un homme pénétré de culture française, plein de sympathie pour notre pays, mais profondément anglais. On y trouvera sur notre pays, sur notre armée, sur sa collaboration avec l'armée britannique des jugements qui intéressent et même étonnent. Chef des services d'information du G. Q. G. britannique, M. Neville Lytton révèle des détails fort piquants sur les relations entre les états-majors alliés et sur les rapports entre Lloyd George et le maréchal Haig. Par là il apporte une contribution non négligeable à l'histoire de la Guerre.

## LES RÉGIONS GÉOGRAPHIQUES DE LA FRANCE

par **Em. de Martonne.**

Ce livre est né d'une série de conférences faites à l'Université Columbia de New-York, puis à la Sorbonne pour les étudiants étrangers. Sans s'astreindre à traiter de toutes les régions de France, M. de Martonne ne laisse de côté aucun aspect essentiel de notre pays. Il familiarise le lecteur avec les principes les plus importants de la géographie physique et le rend sensible aux enseignements que comporte un voyage bien compris. Des croquis judicieux complètent les descriptions.

## LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE

par **Henri-Robert.**

On ne trouvera point ici d'études spéciales techniques. C'est un livre fait pour le public cultivé et tel que chacun y puisse prendre plaisir. Il synthétise par cinq récits cinq grands moments de la France moderne : la Renaissance avec Marie Stuart, le despotisme de Richelieu avec Cinq-Mars, le faste de Louis XIV avec Fouquet, le siècle de Voltaire avec le procès Calas, la tourmente révolutionnaire avec Camille Desmoulins. L'interprétation de chacun de ces drames judiciaires se renouvelle par l'intuition du grand avocat. Une illustration abondante et variée ajoute au charme du livre.

## LA RELIGION DE L'ATHÉE

par **Jules Sageret.**

Les esprits curieux de philosophie et d'analyse goûteront le nouveau livre de cet esprit si original et personnel qu'est M. Jules Sageret. Ils y retrouveront le fruit de sa longue intimité intellectuelle avec Le Dantec, à qui il a consacré de remarquables études. Puisqu'il y a des athées, pense l'auteur, autant qu'ils sachent s'ils le sont vraiment, ce que c'est que de l'être et à quoi cela mène. Il replace l'esprit de l'individu dans l'humanité, et sa discussion finement et fortement conduite aboutit à établir sur un type nouveau de spiritualisme toute une discipline morale et sociale.

## QUATRE ANS AU G. Q. G. AUSTRO-HONGROIS

par le Général **H. von Cramon.**

Le général von Cramon a été pendant quatre ans chef de la mission militaire allemande auprès du G. Q. G. austro-hongrois. Il donne dans ses souvenirs des précisions sur les opérations que ne contiennent pas les ouvrages de Hindenburg, Ludendorff et Falkenhayn; il dépeint la rivalité profonde qui séparait les deux chefs alliés Falkenhayn et Conrad de Hœtzendorf. Les détails qu'il put connaître par son rôle officiel sur la démarche du prince Sixte de Bourbon Parme éclairent d'un jour nouveau cette période encore si mal connue de la guerre. Ce livre devra être lu et critiqué par quiconque voudra étudier les rapports politiques et militaires des deux Empires centraux de 1914 à 1918,

# L'ASSASSINAT D'ALEXANDRE II

Ce rapport secret, sans nom d'auteur, extrait d'un document sur le mouvement socialiste en France, *qui n'a jamais été publié* et qui était destiné à éclairer le souverain et les ministres dirigeants sur les doctrines socialistes et leurs adhérents ainsi que sur leurs organisations et leurs menées, donne bien le ton et exprime la mentalité de la police politique sous Alexandre III : nous lui avons laissé sa forme.

L'assassinat d'Alexandre II, au moment où il allait entrer dans les voies libérales et doter la Russie d'une constitution, fut un acte machiavélique. Il enferma le gouvernement d'Alexandre III dans une cage et le voua à la réaction.

L'historien fidèle, consciencieux et impartial, de même que chaque observateur calme et exempt de passion, les contemporains de l'époque, tout comme ceux qui en seront séparés par l'espace de nombreuses années, ne pourront que difficilement se rendre compte de l'état des choses au sein du monde russe, au début de l'année 1881, et se former là-dessus un jugement stable et coordonné. La situation était infiniment complexe, à en juger par l'examen d'ensemble des événements de l'année écoulée, les menées sourdes des anarchistes et même un certain calme inquiétant, présage des pires orages. Le pouvoir était concentré, depuis près d'une année, exclusivement entre les mains d'un homme qui jouissait des sympathies du grand public et qui ne désespérait pas, à ce que l'on supposait, de venir à bout des ennemis de

1er Janvier 1922.

407391

l'ordre. Il est vrai que des agissements terroristes récents n'étaient point venus à la connaissance du public; mais cette accalmie et les sympathies qu'on portait au chef ne suffisaient point à la paix et la tranquillité générales. On sentait, comme par intuition, qu'un grand malheur menaçait le pays; les esprits étaient agités, et, au milieu des gaietés d'une saison d'hiver animée et très bruyante dans la capitale, personne ne jouissait d'un sentiment de sécurité et de confiance dans l'avenir. Les financiers passaient leurs fonds à l'étranger; des correspondants exotiques de journaux étrangers venaient même se fixer à Pétersbourg pour être témoins des épisodes possibles du conflit entre le pouvoir et les révoltés; on ne pouvait rester ni tranquille, ni confiant, en voyant que le Chef du Pouvoir ne sortait qu'entouré d'une escorte.

Après avoir, pendant un an, accompli de multiples tentatives, fait juger de nombreux procès politiques, le Ministre de l'Intérieur, dont les pouvoirs avaient été considérablement accrus, voyait clairement que le Gouvernement était loin d'avoir avancé, que le mal progressait au contraire, et que l'audace des malfaiteurs devenait toujours plus grande : en un mot, que le programme qu'il avait adopté, le fameux système de « la dictature du cœur » (comme l'appelait la *Gazette de Moscou*) ne donnait aucun résultat. Ce système, à vrai dire, avait toutes les sympathies du gros public; or, c'était une considération très grave, car le nouveau dignitaire était enclin à écouter les on-dit de la masse et les sophismes de la presse; il cherchait, comme il l'avait annoncé dès le début, une force morale et matérielle dans l'approbation et la sanction de son activité et de ses idées par le « public », malgré que ce dernier fût principalement composé d'éléments pseudo-libéraux, qui parvinrent à insuffler au ministre des aperçus très opposés aux bases historiques sur lesquelles reposait le monde russe, et des principes qui ne pouvaient être qu'en opposition avec les sympathies du peuple. La polémique sur ce sujet se fit jour dans le domaine de la presse, et la plume de feu de Katkov se mit en opposition ouverte avec les tendances du nouveau ministre. Ces luttes étaient loin de profiter et de contribuer à provoquer un apaisement : aussi toutes les sphères sociales et gouverne-

mentales étaient-elles agitées; le mécontentement et l'opposition grandissaient à vue d'œil.

Cette fièvre générale s'était ranimée dès le début de l'année par des bruits extraordinaires qui se répandirent un peu partout. Le public s'attendait à la promulgation d'un acte gouvernemental d'une portée immense, et c'est le comte Loris-Mélikow qui, disait-on, en était l'inspirateur et l'initiateur. Les mesures inspirées par le système de la « dictature du cœur » n'aboutissaient point à un résultat satisfaisant, elles n'étaient point parvenues à désarmer les clans anarchistes et portaient évidemment à faux; il fallait certainement chercher ailleurs les moyens de parvenir au but tant désiré. Ces moyens, selon l'opinion des conseillers du ministre, étaient faciles à trouver, ils étaient même évidents : il fallait transiger avec « l'opposition », lui faire des concessions, écouter ses conseils et suivre ses aspirations. Ceux qui professaient ce point de vue opportuniste oubliaient sans doute, que cette « opposition » avait des aboutissants, qu'elle était même parfois étroitement liée avec les ultra-libéraux et que ces derniers fréquentaient le monde des socialistes, dont les ramifications s'étendaient partout, même dans le domaine de l'administration. En faisant le premier pas sur cette pente glissante, on devait se trouver très vite en face d'une exigence qui caractérisait l'ensemble des projets, des vœux et des aspirations du parti des mécontents. On en venait à exiger de nouvelles réformes organiques, susceptibles de provoquer de profonds bouleversements, ne prenant en considération ni l'histoire, ni le tempérament, ni les croyances, ni les sympathies du peuple. Tout le mal gisait, d'après les conseillers, dans le maintien d'institutions archaïques devenues impuissantes : l'initiative et les études des nouvelles lois, la source première de l'activité du gouvernement devait donc être vivifiée par le concours des représentants du peuple, élus par un vote libre. Ce projet n'était, au fond, que la première pierre, la base du parlementarisme de l'Occident qu'exigeaient les novateurs. Selon eux, c'était la seule mesure qui fût en état de pacifier les esprits et de paralyser la révolte des anarchistes; de leur point de vue, c'étaient les institutions, qui, en raison de leurs côtés défectueux,

créaient et soutenaient le mouvement révolutionnaire, et non les socialistes et leurs doctrines qui faussaient les institutions et paralysaient l'activité des réformes déjà octroyées (comme c'était en réalité le cas). Les conseils de ce genre furent d'une très grande portée, car le comte Loris-Mélikow, qui guidait dans ce moment la marche de la politique intérieure du pays et qui même en tenait les rênes, était enclin à apprécier au-dessus de leur valeur les fluctuations des opinions et les encouragements de la presse; très impressionné par l'autorité publique, il se laissa persuader par elle de la nécessité de recourir à d'importantes mesures, qui pouvaient menacer l'avenir de très grands orages. On parlait ouvertement de la nouvelle loi et des communications sur ce sujet avaient déjà paru dans les journaux. Les quelques feuilles à tendances conservatrices protestaient seules contre les bases d'une pareille réforme et assuraient que le gouvernement faisait fausse route; le comte Loris-Mélikow apparaissait aux yeux de la minorité, représentée par les gens calmes et les vrais patriotes, qui connaissaient les besoins et les aspirations du grand peuple, sous la forme d'un nouveau Necker, d'un nouvel auteur des États Généraux, lesquels dans le temps furent suivis de perturbations violentes, ébranlèrent le principe monarchique en France et poussèrent le pays à la révolution.

Le 19 février, date à laquelle, pendant toute la durée du règne de l'Empereur Alexandre II, se promulguaient les actes les plus autoritaires et les plus réformateurs du gouvernement, s'était écoulé, il est vrai, sans que la nouvelle loi, qu'on attendait avec anxiété, eût paru; mais les bruits de sa promulgation, qui devait avoir lieu d'un jour à l'autre, ne cessaient point. Les esprits subissaient une tension immense et, pendant que cette effervescence se faisait sentir dans les classes les plus élevées de la société, le monde révolutionnaire des sous-sols et des bas-fonds continuait avec fureur son œuvre de destruction et travaillait aux derniers préparatifs pour exécuter son programme infernal. Ceux qui se plaignaient de la terreur blanche (comme ils appelaient le régime du comte Loris-Mélikow) jouissaient cependant, vu le relâchement de la police, d'une grande facilité d'action : aussi n'y a-t-il

rien d'étonnant à ce que les anarchistes les plus audacieux ne fussent point encore entre les mains de la justice; ils étaient déterminés et actifs. Le Comité Exécutif convoqua, en février, ses agents du fond des provinces et exigea d'eux des comptes rendus détaillés sur l'état des choses. Après l'examen de leurs rapports, on leur posa la grande question : croyaient-ils que l'organisation du parti anarchiste fût suffisamment développée et stable, l'opinion publique suffisamment travaillée et favorable, pour que la question de la « révolte » et de « l'insurrection » pût être mise, dès ce moment, à l'ordre du jour, afin que dorénavant toute l'activité du parti pût s'occuper principalement des moyens de provoquer un soulèvement; le pouvoir central devait-il déjà dès à présent s'adonner à l'étude du plan pratique nécessaire à l'accomplissement d'une révolution? La majorité des agents fut d'avis que la question de l'insurrection devait être mise à l'ordre du jour et qu'elle était très désirable. Plusieurs séances furent consacrées à ces débats qui avaient lieu dans le logement occupé par Wéra Filippow et Grégoire Issaïew, cohabitant sous le nom des époux Kokhanowski, à la perspective Woznessenski.

Le public n'était point initié à ces mystères des bas-fonds révolutionnaires; néanmoins, l'air était saturé de craintes pour l'avenir. Les hauts pouvoirs judiciaires aidés de la police développaient tous leurs efforts pour mettre la main sur les anarchistes les plus célèbres et les plus hardis, et leurs recherches furent en partie couronnées de succès : le 25 janvier, on arrêta Grégoire Friedensohn, l'affilié de l'attentat manqué d'Odessa; le même jour et dans le même logement, on mit la main sur Barannikow (pseudonyme « Koschournikow ») qui avait grandement pris part à l'assassinat du général Mézentzow; le 26 janvier, on fit main basse sur Kolodkiéwitsch, un affilié de plusieurs entreprises terroristes, arrêté dans le logement de Barannikow; et le 29, on arrêta dans le logement de Barannikow, l'anarchiste Léon Zlatopolski et Klétotschkine, — petit employé de l'ancienne « Troisième Section », qui n'était qu'un simple malfaiteur actif, tenant depuis deux ans le monde anarchiste au courant de toutes les mesures prises pour soutenir la lutte, qui avertissait ceux sur lesquels on allait mettre la main et

paralysait par là toute l'activité de la police. Le 30 janvier, on arrêta Macaire Téterka, qui vivait sous le pseudonyme de « Wessélowski », et s'était transformé en cocher de fiacre, conduisant un drojki attelé d'un cheval, dans le but d'aider la fuite des malfaiteurs, lors d'un attentat à l'aide d'engins-projectiles; des chevaux et un traîneau furent fournis à cet effet par Jéliabow. Mais à mesure que les arrestations devenaient plus nombreuses, à mesure que les rangs des anarchistes s'éclaircissaient leur activité n'en devenait que plus fébrile; ils se hâtaient et achevaient rapidement leurs derniers préparatifs. L'organisation suprême de l'attentat était dévolue à Jéliabow, tandis que Kibaltschitsch était parvenu à fabriquer un nouvel engin, aidé d'Issaïew, qui lui disputa même sa gloire d'inventeur. En compagnie de Kibaltschitsch, de Merkoulow, de Gratschewski et de nouveaux adeptes qui figuraient comme agents exécuteurs, Ryssakow Nicolas, Mikhaïlow Timothée et Iémélianow Jean, Jéliabow fit une excursion hors de la ville, à Pargolowo, pour essayer les nouveaux projectiles. C'est dans le logement de ce dernier, qui habitait avec Sophie Pérowskaïa, sous le nom de « Slatwinski » et de « Lydie Woïnow », que Nicolas Soukhanow fabriqua en partie la mine destinée à la rue Petite-Sadowaïa.

Le 27 février, on parvint enfin à découvrir et à arrêter Jéliabow, à sept heures du soir, dans le logement de Michel Trigoni...; et quarante heures plus tard, le livre du Destin s'ouvrit sur une page sanglante de l'histoire des peuples.

Le dimanche 1er mars, après avoir assisté le matin à la messe, Sa Majesté l'Empereur quitta, vers une heure de l'après-midi, le Palais d'Hiver en voiture fermée pour se rendre au manège sur la place du Palais-Michel, où avait lieu une revue de garde montante, à laquelle Sa Majesté voulut assister. En se mettant en voiture, l'Empereur donna ordre à son cocher (Flore Serguèiew) de prendre le chemin du Pont-des-Chantres. L'escorte qui accompagnait l'équipage impérial se composait d'un sous-officier des cosaques du Kouban, Matschnew, qui monta sur le siège de la voiture, et de six cosaques du Térek, chevauchant en avant, des deux côtés et derrière la voiture.

L'Empereur fut fort satisfait de la revue à laquelle il

assista et se trouvait dans une excellente disposition d'esprit. Au sortir du manège, vers une heure trois quarts, apprenant que son auguste frère, le grand-duc Michel Nicolaïewitsch, comptait se rendre chez la grande-duchesse Catherine Mikhaïlowna, l'Empereur lui proposa de prendre place dans sa voiture pour aller ensemble au Palais-Michel.

Après une demi-heure passée chez la grande-duchesse, durant laquelle l'Empereur prit part au déjeuner, il quitta le Palais seul, en disant au cocher de prendre le même chemin. La voiture prit sa course par la rue des Ingénieurs et tourna ensuite à droite, par le quai du canal Catherine. L'escorte était ainsi disposée : deux cosaques marchaient en avant de la voiture, et deux autres chevauchaient près de chaque portière; derrière cette escorte, dans un traîneau attelé de deux chevaux, suivait le maître de police de la 1re section de la ville, le colonel Dworjitzky, et après lui, le capitaine des gendarmes Koch avec le capitaine Koulébiakine, chef de l'escadron des cosaques du Térek, dans un traîneau attelé d'un seul cheval; le cosaque Matschnew était de nouveau sur le siège à côté du cocher. La voiture, une fois sur le quai du canal Catherine, prit le grand trot et l'allure des chevaux de l'Empereur était telle que les montures des cosaques durent prendre le galop. A 150 pas avant de tourner le coin du canal, l'Empereur dépassa un détachement de 47 hommes du 8e équipage de la flotte, qui revenait du manège; au même endroit, le souverain croisa le peloton des porte-enseigne de la seconde compagnie de l'Ecole Militaire Paul, au nombre de 25 cadets, commandé par un lieutenant, lequel débouchait aussi sur le canal, par la rue Grande-Italianskaïa. A l'exception de la maison appartenant à la 2e Section de la Chancellerie de l'Empereur (Section de codification) et des bâtiments de service y adjacents, le canal Catherine ne présentait, à cet endroit, sur une longueur d'environ 570 pas, jusqu'au pont du Théâtre, du côté que suivait le cortège impérial, qu'un long mur longeant le jardin du Palais-Michel. Le chemin était bordé du côté opposé par la grille en fer qui court le long du canal. La circulation dans cet endroit peu habité est toujours insignifiante, et au moment du passage de l'Empereur, on ne voyait que quelques agents

de police qui surveillaient le parcours, trois gardiens du Palais-Michel balayant les trottoirs près du jardin et un gardien de tramway marchant entre les rails. Un jeune garçon boucher, Nicolas Maximow, âgé de quatorze ans, passait à ce moment, insouciant, par le quai du Canal, tirant sur un traîneau une corbeille à provisions, et deux soldats de la garde, du régiment Préobrajenski, marchaient dans la direction de la voiture impériale; à leur rencontre venait un aide-chirurgien du régiment Pawlowski de la garde, Basile Gorokhow. Ce dernier était suivi d'un jeune homme de petite taille, ayant de longs cheveux châtains, revêtu d'un paletot de demi-saison en gros drap, coiffé d'un bonnet de loutre et portant un objet enveloppé dans une serviette, le tout formant un paquet de moyenne grosseur.

A deux heures vingt minutes, la voiture, ayant parcouru près de 330 pas sur le quai du canal Catherine, se trouva à la hauteur de cet inconnu qui se tourna de manière à se trouver en face de la voiture, et lança dans sa direction, sous les pieds des trotteurs, un objet blanc, ressemblant à une boule de neige, avant que les cosaques de l'escorte pussent se rendre compte de quoi que ce fût. Au même instant, on entendit une violente explosion, pareille à la détonation de plusieurs canons; l'engin éclata en forme d'éventail. Deux cosaques, Maléïtschew et Saguéïew, qui galopaient derrière la voiture, tombèrent blessés de leurs chevaux! le jeune Maximow, atteint grièvement, gémissait douloureusement, étendu sur le trottoir Un nuage épais, formé de neige et de débris divers, avait été soulevé par l'explosion, dont le bruit fut entendu très loin. La commotion brisa les vitres du bâtiment des Écuries de la Cour, situées de l'autre côté du canal, et les carreaux du manège Michel; toutes les glaces de la voiture furent brisées, et l'arrière-train de l'équipage presque entièrement détérioré.

Le grand-duc Michel Nicolaïéwitsch, qui était resté au Palais-Michel, ayant entendu l'explosion et pressentant un malheur, se rendit immédiatement sur le lieu de la catastrophe. Le détachement des marins et des porte-enseigne qui débouchait sur le canal par la rue Grande-Italianskaïa et celle des Ingénieurs, se mit à courir dans la même direction et les per-

sonnes suivantes qui passaient près de cet endroit s'y rendirent immédiatement : l'aide de camp général Baranow, membre du Conseil de l'Empire, qui sortait de son logement de la Grande-Rue des Écuries; le colonel Korotschentzow, aide de camp de Sa Majesté; le lieutenant-colonel du régiment Préobrajenski, Radzischewski, directeur de l'école des porte-enseigne; le capitaine du même régiment Alderberg; les capitaines en second Nowikow et Frank ; le sous-lieutenant Roudykowski, adjudant de place, le capitaine en second prince Myschetzki, le sous-lieutenant Krakhotkine ; le lieutenant comte Hendrikow du régiment des chevaliers gardes; le capitaine en second d'artillerie Küster, les pages de la chambre Kossinski et Mexmontant ; les élèves du 1er gymnase militaire Dawidowski et Petrowski, et Jules Capri, professeur de musique à l'Institut Patriotique des demoiselles.

Le personnage qui avait jeté la bombe était un bourgeois de la ville de Tikhwine, gouvernement de Nowgorod, et se nommait Nicolas Iwanowitsch Ryssakow, âgé de dix-neuf ans. Après avoir lancé l'engin explosif sous la voiture, il se mit à fuir dans la direction de la Perspective Newski, mais, à vingt pas du lieu de l'explosion, il trébucha et tomba. Le gardien de tramway, le paysan Nazarow, se jeta sur lui et fut secondé par le sergent de la ville Niezgoworow, par l'aide-chirurgien Gorokhow et par les soldats du régiment Préobrajenski Makarow et Iewtschenko, qui s'assurèrent de la personne du criminel. Au même instant, le capitaine Koch, sautant hors de son traîneau, et le capitaine Koulébiakine ayant suivi son exemple, s'approchèrent de Ryssakow. Le criminel répondit à Koch qui lui demanda si c'était lui qui avait produit l'explosion. « C'est moi, monsieur l'officier, c'est moi qui l'ai produite. » On trouva dans la poche de Ryssakow un revolver et sur sa poitrine un poignard pareil à ceux dont était munis la majorité des « terroristes ». Le capitaine Koch mit son sabre à nu pour sauvegarder le criminel, car on s'attendait à ce que la foule l'écharpât. Un soldat du régiment Préobrajenski donna un coup de poing à Ryssakow en lui criant : « Que faites-vous? » A quoi le criminel répondit : « Vous le saurez plus tard, car vous êtes encore des gens non éclairés » (obscurs).

L'Empereur se trouvait sain et sauf. Il ordonna à son cocher d'arrêter les chevaux et ouvrit lui-même la portière de gauche de sa voiture, avant que Matschew eût le temps de descendre du siège. Le maître de police Dworjitzky sauta hors de son traîneau, et se précipitant vers la voiture, rencontra l'Empereur qui en descendait et répondit à la question qui lui fut faite, que le criminel était arrêté. Il pria Sa Majesté de vouloir prendre place dans son traîneau pour rentrer au Palais d'Hiver; mais l'Empereur manifesta le désir de voir le criminel avant de se remettre en chemin et se dirigea vers l'endroit où il avait été arrêté, suivi du colonel Dworjitzky et du sous-officier Matschnew. Dans ce moment, le capitaine Koulébiakine, poussé par un sentiment de prudence dévouée, voyant la foule qui entourait le criminel, s'approcha de l'Empereur et pria Sa Majesté de remonter dans sa voiture. Si cette invitation eût été suivie, nul doute que les jours de Sa Majesté n'eussent été sauvés; mais l'Empereur ne lui répondit rien et continua sa marche dans la même direction mû par des sentiments d'humanité, de charité et de compassion à l'égard des blessés dont on entendait les gémissements et dont les souffrances étaient visibles.

Le détachement du 8e équipage de la flotte, qui venait d'atteindre le lieu de l'explosion, entoura immédiatement Ryssakow, et les porte-enseigne, qui se trouvaient à une quarantaine de pas des marins, se rangèrent sur la largeur du quai, en voyant l'Empereur venir à leur rencontre. Une foule de monde des classes les plus diverses, tout émotionnée des coups de sifflets des sergents de ville et par les cris de : « C'est sur l'Empereur qu'on tire », — se forma immédiatement au même endroit. Plusieurs officiers de différents grades se joignirent aux personnes qui suivaient l'Empereur, qui, en longeant le trottoir, s'approcha à trois pas de Ryssakow et à une vingtaine de mètres du lieu de la première explosion. Le criminel, au moment de son arrestation, avait dit qu'il se nommait « Glazow », nom sous lequel il vivait avec un faux passeport. Ryssakow fit tout le temps preuve d'un sang-froid audacieux et grossier. Quand le sous-lieutenant Roudykowski, qui venait d'arriver en courant, demanda aux personnes présentes : « Qu'est-il donc arrivé à l'Empereur? » Sa

Majesté, ayant entendu cette question, répondit : « Grâces à Dieu, je suis sain et sauf; mais voilà... »; et d'un geste, il montra les blessés et se pencha vers l'un d'eux. A ce moment Ryssakow dit avec une ironie sinistrement allègre : « Est-il déjà, vraiment, temps de dire grâces à Dieu,... » L'Empereur, en s'approchant du criminel, demanda : « Est-ce celui-là? » et sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il ajouta : « Il est gentil! » D'après les dépositions d'autres témoins, l'Empereur aurait dit au criminel : « Que veux-tu de moi, impie? » Dans tous les cas, Sa Majesté n'est pas restée plus d'une demi-minute à cet endroit, et en retournant, s'est dirigée à l'instant vers le lieu de l'explosion; le colonel Dworjitzky marchait en avant, le cosaque de l'escorte Matschnew se trouvait à la droite de l'Empereur, et le capitaine Koulébiakine, à sa gauche.

A peine Sa Majesté avait-elle fait quelques pas sur le trottoir qui longe le canal, dans la direction de sa voiture, qu'un inconnu, vêtu d'un paletot d'hiver, âgé d'une trentaine d'années (à en juger d'après son extérieur) qui se tenait le dos appuyé au parapet du canal, au moment où il n'était éloigné de l'Empereur que de deux mètres et demi tout au plus, leva les mains en l'air (mouvement qui ne fut aperçu que de deux témoins, Pawlow et Gorokhow) et jeta avec force un objet blanc aux pieds de Sa Majesté. Dans ce moment (quatre ou cinq minutes après le lancement de la première bombe), on entendit le bruit d'une nouvelle explosion aussi étourdissante que la précédente; on vit s'élever dans les airs une colonne de neige, de poussière, et de toute sorte de débris. L'Empereur et tous ceux qui l'entouraient tombèrent; tout le monde resta saisi d'horreur pendant une seconde; on n'entendait que les gémissements des blessés et les cris de : « Au secours! », et « Arrêtez-le dans le jardin! »

Le spectacle qui se présenta aux yeux des assistants, quand le nuage produit par l'explosion se fut dissipé, est impossible à décrire dans tous ses détails effroyables. Vingt personnes plus ou moins grièvement blessées gisaient sur le trottoir et sur le pavé; quelques-unes avaient pu se relever, d'autres se traînaient sur les mains; plusieurs s'efforçaient de se dégager de dessous celles qui les écrasaient. Au milieu de la neige, de la poussière, et des mares de sang, on voyait des lambeaux de

vêtements, des débris d'épaulettes, de sabres, et même des fragments de chair humaine.

La force infernale qui avait produit tout ce désastre n'avait pas épargné le souverain. Plusieurs des témoins de l'horrible catastrophe affirment que l'Empereur serait tombé en avant, la joue droite sur la neige; mais les dépositions d'autres personnes paraissent plus vraisemblables. De leurs déclarations il résulte que Sa Majesté, ayant eu les deux jambes fracassées, s'est plutôt assise par terre, le visage tourné vers le pont du Théâtre, et qu'ayant rejeté le haut du corps en arrière, l'Empereur chercha à s'appuyer à terre sur ses mains. Sa casquette déchirée en mille pièces avait disparu; il ne restait de son manteau que des lambeaux ensanglantés et roussis. Les jambes fracassées étaient nues, le sang coulait à flots, les chairs pendaient par morceaux, et l'on voyait sur le visage pâle de Sa Majesté des traces de sang et des ecchymoses; il respirait avec difficulté. A cette vue, non seulement tous ceux qui étaient sains et saufs, mais aussi les blessés se précipitèrent vers l'Empereur. Des dizaines de mains relevèrent le monarque. Les élèves de l'École Militaire Paul s'approchèrent du lieu de l'explosion et cinq d'entre eux entourèrent l'auguste martyr.

C'est à ce moment qu'arriva le grand-duc Michel Nicolaïéwitsch. Il y eut alors quelques secondes d'indécision : fallait-il porter l'Empereur sur les bras ou fallait-il le transporter en voiture? Mais, voyant qu'il serait impossible d'y installer commodément le souverain, Son Altesse Impériale envoya chercher un traîneau : trois porte-enseigne s'élancèrent pour amener un fiacre de louage qui se trouvait tout près, devant la voiture, mais le cheval avait été tellement effrayé par l'explosion, que, malgré les efforts de tout le monde, il fut impossible de le faire marcher. C'est alors qu'on courut vers le pont du Théâtre où se trouvait le traîneau du colonel Dworjitzki et on y installa Sa Majesté, qui perdait des flots de sang. Le capitaine Koulébiakine se plaça sur le devant, à côté du cocher, le dos tourné aux chevaux, soutenant les jambes de l'auguste mourant. Deux cosaques et un soldat du régiment des gardes à cheval prirent aussi place dans le traîneau, et le capitaine en second Küster se tint debout sur

un des patins; mais ce dernier dut quitter cette place, vu les souffrances au cœur et à la tête qui le prirent à la suite de contusions reçues d'un cheval de cosaque qui se jeta sur lui dans la bagarre. Au moment où l'on portait l'Empereur dans le traîneau, le quartier-maître Kouryschow couvrit la tête du monarque d'un mouchoir; ce dernier tomba pendant qu'on établissait Sa Majesté dans le traîneau, c'est pourquoi un des assistants recouvrit la tête du souverain d'un casque avec un panache. Mais le lieutenant comte Hendrikow, craignant que ce couvre-chef ne fît mal à l'Empereur, le remplaça par sa casquette. Le capitaine en second Küster, ôtant son manteau, en recouvrit l'Empereur, aidé en cela par plusieurs des assistants.

Le traîneau se mit en marche. Le grand-duc Michel ordonna aux porte-enseigne et aux matelots de l'entourer et envoya en avant quatre cosaques à cheval. Le trajet vers le Palais d'Hiver se fit par le pont du Théâtre, le canal de la Moïka, le pont des Ecuries et la rue Millïonnaïa. L'Empereur était suivi par le grand-duc Michel Nicolaïéwitsch avec trois officiers. Le comte Baranow et le Directeur des télégraphes Lüders dépassèrent le convoi de Sa Majesté pour prévenir le service du Palais et préparer une couche pour recevoir l'auguste blessé. Le traîneau qui portait l'Empereur s'arrêta au perron de Sa Majesté, à l'intérieur du tambour. Les personnes qui accompagnaient le cortège et les cosaques de l'escorte, aidés par le service du Palais, se mirent à transporter l'Empereur; on ouvrit les deux battants de la porte du milieu et l'on prit le chemin vers l'ascenseur; mais voyant qu'il était impossible d'y installer l'Empereur, le grand-duc ordonna de suivre le grand escalier.

Il est évident que l'auguste martyr était dans ce moment en complète défaillance. Quant à l'état dans lequel se trouvait l'Empereur lorsqu'on le releva, pour le transporter au Palais d'Hiver, il est difficile de préciser, car les avis des témoins diffèrent beaucoup à ce sujet. Le maître de police, Dworjitzki, grièvement blessé aux côtés de l'Empereur, en s'élançant à son aide avec plusieurs autres personnes, entendit Sa Majesté prononcer presque inintelligiblement les mots : « Secourez-moi! » Sur les vingt-quatre porte-enseigne arrivés à

l'endroit où tomba l'Empereur, immédiatement après la seconde explosion, cinq ont déposé que Sa Majesté a demandé : « L'Héritier est-il vivant? » puis a ajouté deux fois : « J'ai froid », en portant la main vers le front. D'autres assurèrent n'avoir rien entendu, quoique l'Empereur remuât les lèvres. Le visage du martyr était tranquille, mais ses yeux semblaient chercher quelqu'un. Quand trois porte-enseigne se baissèrent pour répondre que l'héritier du trône était sain et sauf, l'Empereur fit un mouvement avec la main, comme s'il voulait faire un signe de croix. Le grand-duc Michel, marchant à la droite de son auguste frère transporté à bras par les assistants, lui demanda : « Votre Majesté m'entend-elle? » à quoi l'Empereur répondit faiblement : « J'entends. » A la question suivante du grand-duc : « Comment l'Empereur se sentait? » l'auguste blessé répondit : « Plus vite à la maison, plus vite à la maison! » Puis, comme s'il répondait à la proposition du capitaine en second, Nowikow, de porter Sa Majesté dans la maison la plus proche pour lui donner les premiers secours indispensables, l'Empereur prononça : « Portez-moi au Palais, là... mourir! » Pendant qu'on transportait l'Empereur vers le traîneau, Sa Majesté aurait dit à deux reprises : « Couvrez-moi avec un mouchoir ». Le cosaque Kouzmenko affirma qu'une fois installé, l'Empereur demanda au capitaine Koulébiakine : « Tu es aussi blessé? », mais cet officier assourdi par l'explosion n'entendit pas ces paroles. Le soldat Prokoudine, qui se trouvait dans le traîneau, dans un moment d'angoisse et d'effroi, se permit d'adresser à l'Empereur ces simples paroles : « Votre Majesté, Père des vrais croyants, a-t-elle le sentiment d'elle-même? » A quoi il reçut la réponse : « Un peu ». De l'ensemble des dépositions sur les dernières paroles prononcées par le monarque, on peut conclure que depuis le moment de l'explosion Sa Majesté n'a eu que de très rares éclairs de demi-connaissance.

Le chiffre des autres victimes de l'attentat atteignit en tout vingt personnes, dont trois furent blessées mortellement (le cosaque Maléïtschew, le garçon Maximow et l'inconnu qui lança le second engin explosible, âgé de trente ans, tous les trois décédés quelques heures après) et six blessés

très grièvement (le colonel Dworjitzky, le capitaine Koulébiakine, deux officiers de police, les cosaques Matschnew et Soschine); onze personnes ne furent atteintes que légèrement (le page Kossinski, Capri, les cosaques Kouzmenko, Loutzenko, et d'autres).

Pendant qu'on transportait l'Empereur à l'intérieur du Palais, Son Altesse le grand-duc Michel envoya à la recherche des médecins, puis, dépassant ceux qui portaient l'auguste blessé, entra dans le cabinet de l'Empereur, où se trouvait déjà l'aide de camp général comte Baranow, et se mit avec lui et les serviteurs à préparer la couche du souverain, en la plaçant entre une table à écrire et un canapé. Les premiers secours de la médecine furent donnés par le Conseiller d'État Markus, médecin de la cour, qui était de service ce jour-là, par le chirurgien de la cour Krouglewski et par l'aide-chirurgien Kogane. Il fallait avant tout arrêter le sang qui coulait à flots des jambes fracassées, et, à cet effet, on comprima avec les doigts les artères et l'on posa des bandages Essmarch en caoutchouc. L'Empereur était sans connaissance; son visage était très pâle, les yeux à demi ouverts, la lumière ne réagissait plus sur les prunelles, les mâchoires étaient contractées, la respiration incomplète et courte, les pulsations imperceptibles, et l'on n'entendait que faiblement les battements du cœur. Tous les remèdes connus, pour faire revenir l'Empereur à lui, furent employés; on jeta de l'eau froide pulvérisée sur son visage et des gouttes d'éther; on lui fit respirer de l'oxygène que l'on avait sous la main, car Sa Majesté y recourait souvent pour ses souffrances asthmatiques; mais toutes les tentatives faites pour rétablir l'activité du cœur et du cerveau, en comprimant les artères afin de faire remonter le sang vers le centre, furent vaines. Le docteur Botkine, une sommité bien connue dans le monde médical, arrivé vers les trois heures, trouva Sa Majesté dans l'état décrit plus haut, entièrement épuisée par la perte de sang et sans pouls aucun. Un instant il eut l'espérance de pouvoir tenter une transfusion du sang et il reçut des prières de plusieurs cosaques de l'escorte qui s'offrirent pour cette opération. On crut pendant quelques minutes que, sous l'influence de remèdes vivifiants et excitants, la respi-

ration devenait un peu plus forte; dans ce moment l'archiprêtre Rojdestwenski administra le Saint-Sacrement au monarque mourant; mais peu de temps après, l'action des poumons devint encore plus faible et la respiration ne se faisait que par leurs parties supérieures. A trois heures, arrivèrent les médecins de l'Empereur Tzytzourine et Golowine avec le professeur de chirurgie Bogdanowski, mais ils ne purent que constater la disparition graduelle des derniers restes de vitalité, malgré les inhalations constantes d'oxygène. L'approche inévitable des derniers moments était déterminée par une anémie aiguë, provenant des lésions violentes des extrémités inférieures. A trois heures et demie, on ne pouvait plus percevoir le moindre indice de respiration, et à trois heures trente-cinq minutes l'âme du souverain martyr monta au ciel, laissant dans le cœur de ses sujets l'image ineffaçable d'un « Père du Peuple », d'un monarque heureux, généreux et magnanime, en face duquel les Antonins et les Vespasiens de l'antiquité ne seront toujours qu'une ombre pâle et indécise.

Deux des principaux auteurs du crime monstrueux qui venait d'être commis avaient été arrêtés sur les lieux de l'explosion : c'étaient l'individu qui prétendait se nommer « Glazow » (Ryssakow), que le peuple avait voulu écharper et qu'on roua de coups lors du trajet jusqu'au dépôt de police, et celui qui gisait sans connaissance, grièvement blessé, sur le trottoir du quai. Il était évident que c'était ce dernier qui avait jeté la seconde bombe, qu'il était ce même individu qui avait levé les bras et projeté aussitôt avec violence un objet blanc à terre. On le transporta dans un hôpital voisin, mais il mourut le même soir, à dix heures, n'ayant eu qu'un instant de lucidité, pendant lequel, interrogé sur son nom et sa condition, il répondit : « Je ne sais pas ».

Telles étaient les données premières pour dévider les fils de ce nouveau monstrueux complot. On se mit à l'œuvre dès la première minute, et les efforts et le talent des représentants du Parquet parvinrent à élucider bientôt les mystères de l'enfer anarchiste. La direction de l'enquête fut remise aux mains du chef du Parquet de Pétersbourg, le procureur de

la Chambre d'appel, conseiller d'État actuel, Pléwé, dont le talent et l'infatigable activité se firent jour avec le plus grand éclat durant la période agitée du procès des régicides. Tous les autres membres du Parquet réunirent leurs forces dans cette même cause : le juge d'instruction pour les affaires exceptionnellement graves Knirim, les substituts du procureur Dobjanski et Mourawiew, tout le personnel judiciaire enfin, s'était mis à l'œuvre. Du côté du Corps des gendarmes agissait le lieutenant-colonel Nikolski.

L'enquête mit à jour la filiation du complot de même que ses antécédents criminels qui dataient de quelques mois. Lors de l'arrestation d'Alexandre Mikhaïlow, en novembre 1880, on trouva chez lui de la dynamite; plus tard on découvrit que, dans un des logements qui servaient de lieu de réunion aux anarchistes (celui de la rue Grande-Podïatscheskaïa, n° 37), se fabriquaient des matières explosives dans de grandes proportions; dans un autre ( rue Podolskaïa, n° 11) se trouvait une imprimerie secrète : c'est dans ces deux logements, comme il a été déjà mentionné, que furent arrêtés Friedensohn (sous le pseudonyme d' « Agatscheskoulow »), Barannikow (pseudonyme « Alafouzow ») et Kolodkiéwitsch (pseudonyme « Pétrow »). On parvint à acquérir la conviction que dans ce cercle figuraient en outre l'anarchiste Michel Trigoni, qui occupait un logement sous son vrai nom, et le fameux André Jéliabow, recherché depuis si longtemps pour sa participation à plusieurs attentats contre Sa Majesté l'Empereur. Tous les deux furent arrêtés ensemble, dans le logement de Trigoni, au coin de la Perspective Newski et de la rue Karawannaïa, dans la maison Likhtschaew; quant au logement de Jéliabow, il fut bientôt découvert dans la rue de la première compagnie Izmaïlowski, n° 37, où il cohabitait avec une femme « Lydie Woïnow », qu'il prétendait être sa sœur; il portait lui-même le pseudonyme de « Nicolas Slatwinski ». Quelques heures avant le forfait du 1er mars, une perquisition faite dans ce logis fit découvrir des objets qui servaient à la confection de mines explosives. Le lendemain de l'arrestation de Jéliabow, la femme « Woïnow » disparut, mais elle fut arrêtée le 10 mars. C'était, en réalité, Sophie Pérowskaïa, — un des principaux acteurs de l'attentat près

de Moscou, la complice et le bras droit de Hartmann. « Slatwinski » et sa compagne menaient une vie très retirée; cette dernière quitta le logement le 28 février au soir, et n'y reparut plus.

Ryssakow, une fois mis au secret, voyant que tout espoir était perdu pour lui, commença à faire quelques aveux et indiqua l'existence d'un logement servant de réunion aux anarchistes, — un « local de conspiration », situé dans la rue Téléjnaïa, n° 5. Dans la nuit du 2 au 3 mars, le substitut du procureur Dobjanski, aidé de la police, procéda à une perquisition soudaine. Après que ces délégués eurent annoncé à travers la porte le but de leur arrivée et qu'une voix de femme eût demandé; qui était là, on commença à forcer la porte à coups de hache; dans ce moment, on entendit à l'intérieur plusieurs détonations, après quoi une femme ouvrit la porte. Dans la première chambre, se trouvait, gisant par terre, baigné dans son sang, un homme qui venait de se suicider; il s'était fait plusieurs blessures, dont l'une à la tempe était mortelle; il en mourut quelques heures plus tard, sans être revenu à lui. Le pseudonyme qu'il portait, de même que celui de la femme avec laquelle il cohabitait, était « Fessenko-Nawrotzki ». Cette femme était, en réalité, une bourgeoise israélite de la ville de Mozyr (gouvernement de Mohilew), Hessy Helfmann (ou Holtermann); quant au suicidé, on découvrit plus tard que c'était Nicolas Sabline, un socialiste, dont l'activité datait de l'année 1873, qui passa à l'étranger, fut arrêté à la frontière à son retour, englobé et jugé dans le procès des 193, en 1877; après quoi on le relâcha, en lui comptant comme peine sa longue détention préventive; depuis 1878, il avait disparu de Moscou, et on n'avait plus entendu parler de lui. Son logement, lieu de réunion des conspirateurs, était rempli d'objets qui dénotaient les menées criminelles de ses hôtes : deux engins-projectiles tout prêts, des ustensiles de chimie, des plans de la capitale avec les tracés de la direction des mines, etc.

Le même jour, les autorités procédèrent à une nouvelle arrestation. Après la perquisition du logement de la rue Téléjnaïa, dans lequel les employés de la police s'établirent pour un temps, ayant reçu l'ordre d'arrêter tout individu

qui viendrait dans ce logis (système policier, vulgairement nommé « souricière »), survint un jeune ouvrier qui, en montant l'escalier, rencontra le gardien de la maison (« dwornik »), Serguéïew, et, quand ce dernier lui demanda où il allait, il indiqua le logement n° 12, local qui pour le moment était complètement vide. Ce personnage paraissant suspect, le gardien l'invita à entrer dans le logement n° 5, les autorités le questionnèrent pendant une demi-heure sur ses nom et qualité, mais il donna des réponses très contradictoires; on commença alors à faire une perquisition sur sa personne, et dans ce moment, il sortit un revolver de sa poche, et tira six coups de feu contre les sergents de police : le sergent Dénissow fut blessé à l'aine droite et le commissaire Sloutzki reçut une contusion à la poitrine. On parvint à désarmer cet anarchiste, après quoi on le mena aux bureaux de la préfecture de la ville, où l'on constata très vite que c'était un paysan du gouvernement de Smolensk, Timothée Mikhaïlow. Dans sa poche on trouva une note concernant un rendez-vous pour quatre heures, à la confiserie Issakow, coin de la Perspective Newski et de la rue Petite-Sadowaïa, dans la même maison où était établi le magasin de Kobyzew. Parmi les personnes réunies dans cet établissement entre trois et quatre heures, on découvrit un anarchiste, Grégoire Orlow (pseudonyme « Kozyrew »), ayant un poignard dans la poche.

Le lendemain 4 mars, la police fut informée que le propriétaire du magasin de fromages situé au sous-sol de la même maison, Iéwdokine Kobyzew, avait disparu avec sa femme Eudoxie; quant à leur commis (Merkoulow, pseudonyme « Iakowenko »), il avait quitté depuis longtemps ses patrons; il était loin de ressembler au type des garçons boutiquiers et il ne semblait avoir aucune connaissance du métier. Dans divers endroits du magasin, on trouva de la terre fraîche et du sable dans des tonneaux, des caisses et des barils, en tout jusqu'à 109 pieds cubes. Une partie des conjurés, à tour de rôle, y avaient travaillé jour et nuit. La mine était chargée de 32 kilogrammes de dynamite noire; elle était entièrement achevée, prête à partir, munie de sa capsule d'amorce; si elle avait éclaté, sa force destructive, selon l'avis des experts, eût permis de creuser une exca-

vation de cinq mètres de profondeur au milieu de la rue; les fenêtres des maisons voisines auraient dû se briser; les poêles et les plafonds de ces maisons auraient pu tomber. Le loyer du magasin, composé de trois chambres, montait à 1,200 roubles, prix qui ne correspondait pas aux moyens d'un petit commerçant. En janvier, les époux Kobyzew s'y établirent, mais, dès leurs débuts, ils attirèrent sur eux l'attention de la police et des autres locataires, car leur commerce et leur genre de vie ne ressemblaient pas à ceux de la classe des petits boutiquiers. La femme du marchand avait des habitudes qui dénotaient qu'elle appartenait à une classe plus élevée; elle passait souvent les nuits dehors; des personnages suspects, quant à leur extérieur (Jéliabow, Mikhaïlow) venaient seuls voir ces locataires singuliers. Ayant conçu de sérieux soupçons, la police vérifia le passeport de Kobyzew, en écrivant aux autorités du gouvernement de Woronège, qui avaient délivré ce document : la réponse fut satisfaisante, car un certain Iéwdokine Kobyzew avait réellement reçu un passeport à telle et telle date, époque qui correspondait exactement au faux document que Georges Bogdanowitsch avait produit à la police. Le commerce du magasin allait assez mal et la marchandise vint un jour presque à manquer; mais Wéra Filippow parvint à trouver 300 roubles et les remit à l'anarchiste qu'elle avait chaleureusement recommandé pour cette entreprise. Le commerce reprit, mais les soupçons ne firent que grandir : un officier de police, Dmitriew, vint d'abord, comme par hasard, jeter un coup d'œil dans le magasin pour s'assurer si le local n'était pas trop humide et en contravention avec les règlements sanitaires. Le technicien en chef de la préfecture de la capitale, le général-major Mrowinski, avec un délégué de police, visita, le 28 février, le local en entier, sous le même prétexte, mais il ne trouva rien qui pût confirmer les soupçons, car les Kobyzew s'étaient déjà empressés de boucher l'ouverture de la mine avec des pierres, puis de recouvrir ces dernières de toile et de coller par-dessus des papiers peints glacés. La perquisition du général Mrowinski n'avait été faite, du reste, que très superficiellement, presque à la hâte, et prouva une négligence criminelle de la part de cet employé; ce fut le

sujet d'une grande enquête dirigée par l'adjoint du Ministre de l'Intérieur, le général Tschéréwine, et Mrowinski fut jugé, au mois de novembre de la même année. Après cette visite, les époux Kobyzew comprirent qu'ils pouvaient être découverts et, le 3 mars, abandonnèrent le magasin. La mine fut trouvée en parfait état et il ne fut pas facile de la décharger. Toutes les maisons de la rue Petite-Sadowaïa subirent une revision complète, exécutée la nuit, par onze substituts de procureur, fonctionnant à la même heure aidés par la police. Il est notoire que les anarchistes avaient depuis longtemps jeté leur dévolu sur cette rue de la Petite-Sadowaïa, car en décembre 1879, on avait déjà reçu de l'étranger des indications (prématurées, il est vrai) sur des mines pratiquées, soi-disant, sur ce point si peuplé de la capitale.

Ryssakow donna plus tard des indications sur le logement de l'individu qui avait jeté la seconde bombe. Il portait le faux nom de Iélnikow et habitait un garni tenu par une femme Artamonow, au faubourg de Wyborg; elle le reconnut, quand on lui montra son cadavre. La tête du grand criminel, de même que celle de Sabline, après avoir été embaumées, furent pendant quelques jours exposées pour le public dans un local de la police, afin de faciliter la découverte du mystère qui enveloppait le principal criminel et son affidé.

Le caractère de complot et de conspiration dont étaient revêtus les agissements des criminels durant les préparatifs de leur œuvre monstrueuse, la préméditation et tous les éléments d'une volonté malfaisante et dépravée à un degré presque surhumain, furent démontrés jusqu'à l'évidence par les renseignements que fournit l'enquête. L'idée d'entreprendre l'organisation d'un nouvel attentat régicide fut conçue pour la première fois dans les réunions des terroristes chez Ryssakow. Elle fut étudiée par la suite dans les réunions tenues ehez Hessy Helfmann (dans la ruelle Troïtzka) environ dix jours seulement avant le 1er mars. L'audacieux Jéliabow donna le signal en faisant appel à des volontaires qui voulussent se charger de l'exécution du crime, décidé en principe par ce qu'on nommait le Comité Exécutif, autrement dit par une réunion délibérante de quelques anarchistes notoires, les mêmes, sans doute, qui étaient les exécuteurs

du crime; des conciliabules relatifs à cette entreprise eurent lieu, également, dans un petit restaurant populaire. Les « volontaires » supposaient cependant que le crime ne devait pas s'accomplir de sitôt; mais on remarqua bientôt chez Jéliabow et ses amis une agitation et une impatience fiévreuses qui provenaient de l'impression pénible causée par les arrestations des derniers jours. Ryssakow donna une réponse catégorique et affirmative à Jéliabow environ une semaine avant le 1er mars, entra ensuite en rapports personnels avec les nouveaux co-affiliés et fut introduit dans le logement de la rue Téléjnaïa, loué principalement pour les réunions relatives à l'attentat. Outre Ryssakow, trois autres personnes donnèrent leur consentement : un certain « Michel Iwanowitsch » (l'inconnu qui périt lors de l'attentat), l'ouvrier Timothée Mikhaïlow, et un certain « Michel ». Sophie Pérowskaïa faisait son apparition aux réunions en qualité d'agent actif et elle avait organisé une surveillance régulière et constante sur les sorties de l'Empereur, même sur les visites qu'il faisait dans les établissements d'éducation; la femme Olowennikow Elisabeth, Tyrkow Arcadie et Tytschynine Pierre s'occupaient aussi de cette mission, dirigés par elle; Ryssakow passa aussi sous ses ordres avec « Michel Iwanowitsch » et il lui faisait ses rapports chaque jour. Hessy Helfmann et Sabline étaient toujours présents aux conciliabules de la rue Téléjnaïa. Lors de la première réunion, survint un personnage que tout le monde nommait le « Technicien », lequel expliqua en détail l'organisation des engins-projectiles d'après les échantillons qu'il avait apportés. Le 28 février, on fit avec le « Technicien » un essai qui donna, sur les bords de la Néva, au delà du Smolnoï, des résultats très satisfaisants : une bombe avait régulièrement éclaté. Ce n'est que ce jour-là, la veille du crime, qu'il fut décidé définitivement que l'attentat devait avoir lieu le lendemain. Toute la nuit du 28 février au 1er mars, le fameux « Technicien », aidé de deux personnes (Soukhanow et Gratschewski), travaillèrent à la confection de quatre bombes, dans le logement de Wéra Filippow (Perspective Woznessenski), qui elle-même les aida de son mieux dans cette besogne. A neuf heures du matin, le 1er mars, tous les

conjurés se réunirent dans le logement de la rue Téléjnaïa où on leur remit les engins apportés dans une serviette par Sophie Pérowskaïa et le « Technicien », et on leur donna les dernières instructions élaborées par la compagne de Jéliabow. Elle crayonna le plan des localités et donna les explications nécessaires à chacun des conjurés : dans la rue Petite-Sadowaïa devait avoir lieu la grande explosion lors du passage de Sa Majesté, et les personnes munies des engins devaient absolument se trouver à proximité : Ryssakow, près du square du monument de l'impératrice Catherine; « Michel », au coin de la Perspective et de la Petite-Sadowaïa; à l'autre bout de cette rue, au coin de la Grande-Italianskaïa, devaient se trouver, comme sur un point plus dangereux, Timothée Mikhaïlow et « Michel Iwanowitsch ». Si la mine de la Petite-Sadowaïa venait à manquer son but, tous les meurtriers devaient courir à l'endroit de l'explosion, où ils pourraient encore trouver Sa Majesté, et faire agir leurs engins. En cas que l'Empereur ne passât point par la Petite-Sadowaïa, les conjurés devaient se rencontrer avec la Pérowskaïa dans la rue Michel, où elle devait leur faire un signal (en tirant un mouchoir de sa poche) qui devait signifier qu'il fallait se diriger vers le canal Catherine. Tout fut exécuté comme il avait été convenu; après que la Pérowskaïa eut réellement donné le signal, elle courut à la Perspective, au pont de Kazan, et se plaça de l'autre côté du canal, d'où elle regarda, en face et à l'abri du danger, le tableau de la sanglante catastrophe.

Le 17 mars, on arrêta, dans une maison du quai du canal Ligowka, un anarchiste qu'on recherchait depuis longtemps, un certain Nicolas Kibaltschitsch, sous le faux nom d'un bourgeois de la ville d'Akkermann, Nicolas Lanskoï : c'était le fameux « Technicien », qui avait donné ses instructions dans la rue Téléjnaïa et qui apporta plus tard les engins. Incorporé dans les rangs des socialistes depuis environ dix ans, Kibaltschitsch parvint de lui-même, bien avant le congrès de Lipetzk, à la conviction que le temps où la dynamite devrait figurer dans la lutte avec le gouvernement était proche. C'est pourquoi il s'adonna à une étude approfondie de tout ce qui avait rapport à la science des mines et des

matières explosives. En décembre 1879, il vint d'Odessa pour se fixer à Pétersbourg et se mettre au service du Comité Exécutif, et sur les ordres de celui-ci, confectionna la dynamite pour la mine de la Petite-Sadowaïa de même que la capsule d'amorce. Les engins-projectiles étaient entièrement de son invention; mais l'inventeur n'en faisait pas très grand cas et n'avait point en eux une confiance aveugle. Toutes les espérances des criminels étaient basées sur la mine de la Petite-Sadowaïa; on ne devait recourir aux engins qu'au cas où l'explosion n'eût point atteint son but effroyable. Ces engins étaient d'une forme carrée et oblongue et leur mécanisme était assez compliqué. Ils devaient éclater dans quelque direction qu'ils fussent lancés, horizontalement ou verticalement. A l'intérieur, se croisaient deux petits tubes en verre, remplis d'acide sulfurique; l'un des tubes devait infailliblement se briser au choc de la chute; après quoi l'acide enflammait une masse qui correspondait à l'aide de deux mèches à la gélatine explosive. Tout ce mécanisme s'adaptait dans une simple boîte de fer-blanc, dans le genre de celles qui s'emploient pour la vente du pétrole dans le petit commerce.

La partie des dépositions de Grégoire Goldenberg sur la participation de Kibaltschitsch en qualité de technicien à la construction et au chargement des mines d'Odessa et d'Alexandrowsk, en 1879, se confirma entièrement.

L'enquête permit de découvrir enfin que le malfaiteur le plus en vue, le jeune homme qui avait jeté aux pieds de l'Empereur la seconde bombe, était un certain Ignace Griniéwetzki, âgé de vingt-cinq ans, qui s'occupait, depuis quelque temps, de faire de la propagande dans les milieux ouvriers. Il vivait sous le faux passeport d'un certain Iélnikow et c'est lui qui portait parmi les membres du complot le nom de « Michel Iwanowitsch ».

★ ★ ★

*(A suivre.)*

# PRISCILLE SÉVERAC

## VI

L'aube. Un brouillard laiteux derrière les vitres ruisselantes. Priscille aperçoit de noires montagnes plaquées de neige qui se fondent dans la blancheur fumeuse du ciel. En bas, une eau verdâtre fuit, au fond d'une triste vallée. Priscille contemple ce pays inconnu et frissonne.

La suffocante odeur des corps affalés oppresse ses poumons. Elle sent, contre son épaule, l'épaule du peintre décorateur qui pèse sur elle. Gênée, elle se fait petite, pour ne pas réveiller ce voisin dont elle a éprouvé l'obligeance. Au cours de la nuit, ils ont parlé. Priscille sait que Giorgio Nera travaillait à Paris avant la guerre; qu'il a fait campagne sur le Piave et qu'après l'armistice, il est revenu en France, chez son patron. Maintenant, il s'en va épouser une cousine dont la mère tient un restaurant, à Venise, dans le quartier du Canareggio... Mais Nera n'est pas Vénitien.

— Je suis Piémontais, madame, et le Piémont, c'est la tête de la moderne Italie.

Priscille ne connaît rien de la géographie et de l'histoire. Ce qui l'intéresse, dans la « moderne Italie », c'est le Grand-Duc, dont elle a connu la présence, à Venise, par une note de journal. Elle va vers lui. Dépouillé de tous ses biens, déchu, exilé, persécuté, peut-être misérable, pareil au prophète Jérémie sous les saules de Babylone, ou à l'antique Job sur le fumier, avec quelle joie il recevra la messagère d'espérance! Elle lui dira :

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1921.

« Me voici! Je viens pour vous servir, vous et les vôtres, après que vos serviteurs vous ont abandonné. Je vous apporte tout ce que je possède au monde : le Livre de Dieu, un peu d'argent économisé sou par sou, et le Message destiné au Tzar... Écoutez celui qui parle par ma bouche et ne désespérez point; mais puisque vous connaissez la retraite de l'Élu, conduisez-moi vers lui, afin que je lui remette moi-même le Message, et que j'accomplisse ma mission... » Priscille — qui se représente le Grand-Duc comme un vieillard mal vêtu, dans une petite chambre d'hôtel, au coin d'un feu de pauvre, — entend déjà la parole de bon accueil. Elle voit l'auguste main tendue vers elle. Tous deux, le prince et la servante, s'agenouilleront pour remercier Dieu qui les rassemble au carrefour de leurs destins... Et le cœur de Priscille se fond en amour.

— J'ai dormi, dit le Piémontais.

Il redresse sa tête coiffée d'un feutre verdâtre, et montre sa bonne figure juvénile aux yeux bruns, aux moustaches noires, aux joues barbouillées d'un poil bleu qui a poussé pendant la nuit. Gaiement, il regarde sa voisine...

— Dans une heure, l'Italie!...

Les autres voyageurs se réveillent en bâillant. Chacun attire son sac ou son panier, et l'arome agressif du cervelas et du fromage se mêle au relent des corps mal lavés et des vêtements mal tenus. Ni les terrassiers, ni le peintre, ni la grosse femme entourée d'enfants pleurards, ne songent à baisser la vitre. Priscille, pâlissante, sort dans le couloir pour respirer. Là, elle se heurte à des marmailles grouillantes, à des monceaux de colis, à des femmes assises et dormant sur leurs valises écrasées.

Quand elle reprend sa place, un nuage de fumée embrume le compartiment. Les quatre terrassiers crachent à l'envi sur le parquet souillé d'épluchures. Cela ne gêne personne... Le décorateur sépare les quartiers d'une orange et les offre à Priscille sur la paume crasseuse de sa main. Après bien des cérémonies, selon le rite populaire, elle accepte, pour ne pas offenser le brave garçon qui la traite comme une vieille maman, avec une familiarité gentille, mêlée de compassion et de curiosité. Elle se dit que Giorgio Nera, lui aussi, est

un instrument choisi par Dieu; qu'il a été envoyé auprès d'elle pour la diriger, au seuil de cette Italie qui l'attire et l'épouvante...

Modane...

Un autre train. D'autres compagnons. L'interminable journée s'achève. Lasse de contempler des paysages qui ne lui apprennent rien que leur beauté, lasse d'entendre, autour d'elle, la langue chantante qu'elle ignore, Priscille appuie sa tête douloureuse à la dure cloison du compartiment. Dehors, une profonde couleur bleue se dilue lentement dans l'air léger. Des rivières luisent parmi les prairies marécageuses et les montagnes s'éloignent vers le nord, comme de hautes vagues violettes crêtées d'argent, confondues dans ce même bleu obscur qui monte de la plaine et qui envahit tout le ciel.

La nuit. Feux et reflets dans le noir, falots de barques devinées... Priscille demande :

—Est-ce la mer?

— Non, — dit Nera. — C'est la lagune... Il y a une grande chaussée, un pont au milieu de l'eau... Là et là, des îles... Et devant nous, une île plus grande : Venise!

Il décrit les canaux, Saint-Marc, le Campanile... Priscille ne peut se représenter une ville entière bâtie sur l'eau. Elle éprouve une certaine inquiétude quant à la solidité des constructions... L'homme se plaît à défier les lois de la nature, par orgueil, pour s'égaler à celui qui sépara les eaux du limon, et souvent, cette présomption est châtiée par des catastrophes.

— C'est vrai! — dit Nera. — Le Campanile s'est écroulé; mais il était très vieux...

Et comme ce sujet de conversation lui paraît triste et l'ennuie, il offre à Priscille, un quart de fiasque de vin rouge. Elle refuse poliment, et tous deux se taisent, jusqu'à Venise...

Dans la gare, Nera considère Priscille qui ne sait où aller...

— Qu'allez-vous faire, madame? Il ne faut pas rester là... Je vous mettrai dans le bateau, si vous me donnez une adresse.

— La personne que je dois rencontrer est à l'hôtel Danieli...

— Albergo Danieli!... Pauvre dame!

— C'est cher!

— Magnifique!... Grand luxe!... Mais pour vous...

— Je ne suis pas riche...

— Certes...

Il réfléchit un moment.

Sa prudence italienne lutte avec une amitié spontanée pour cette femme « tant sympathique » qu'il connaît depuis la veille. Jamais il n'a vu des yeux tels que ces yeux qui l'interrogent, si clairs, si confiants, si doux!... Il est séduit par le charme de ces yeux-là dont le regard est comme une parole...

— Venez! — dit-il. — Ma tante, vous logera bien... Elle ne sait pas le français, mais je ferai l'interprète... Vous pourriez tomber chez de mauvais gens, tandis que Zia Maria est une femme toute bonne... Elle vous recevra comme une sœur, à cause de moi... parce qu'elle m'aime terriblement... Vous voulez?

— Oh! oui, je veux...

— *Avanti!*

La gare ressemble à toutes les gares, mais dehors... Ah! c'est une fête sur l'eau! Des barques noires, effilées, cambrées, glissent, avec leurs feux jaunes, rouges, verts, traînant la moirure élargie de leur sillage... Noires sont les maisons; noire la coupole d'une église où des statues, éclairées par en bas, font des gestes immobiles... Un air tiède, qui sent la vase et les fleurs mortes; un silence où des appels lugubres passent, quand une barque croise une barque... Ni voitures, ni de ces grands tramways pareils au Léviathan qui effrayèrent Priscille lorsqu'elle découvrit Paris et sa banlieue...

— Nous prendrons la gondole, — dit Nera.

Voilà Priscille dans un de ces bateaux pointus et Nera s'assied auprès d'elle... La gare illuminée s'éloigne. On est au milieu d'un fleuve dont les rivages sont des maisons et tout à coup, on entre dans un canal plus petit qu'enjambent des arches de pierre... Les murs rougeâtres portent des balcons dentelés, et il y a des fenêtres qui ressemblent à celles des vieilles églises... Peu de lumières... A droite, à gauche, des ruisseaux noirs, des maisons où sèchent des

lessives suspendues... Priscille qui voit Venise avec ses yeux de paysanne pense que cette ville fait peur, ainsi noyée dans la mer, et dans la nuit... Les étrangers n'y doivent pas venir bien volontiers... Et cependant, il est ici, le Grand-Duc!... Il a choisi, pour sa retraite, la vieille cité marine, qui n'est peut-être pas très loin de son pays natal... A cette idée, Priscille s'attendrit. Oubliant le monde matériel qui pour elle n'est qu'un décor et un fantôme, elle cache sa figure entre ses mains comme si elle voulait dormir et elle prie, de toute son âme...

## VII

Elle s'éveilla le lendemain dans une chambre étroite et haute, espèce de couloir aux murs de guingois dont la fenêtre en fer de lance encadrait un trèfle brisé. Un rayon jaune projetait sur la mosaïque ternie du dallage l'ombre délicate de ce trèfle de pierre. Le plafond était peint de figures volantes, toutes pâlies et moisies, qui s'écailllaient, et que la cloison gauche de la chambre coupait par le milieu de leurs draperies gonflées de vent. Sur le mur opposé à la cloison, il y avait aussi des traces de peintures presque indiscernables. Ces restes d'un décor somptueux contrastaient avec la pauvreté du lit aux panneaux de tôle noire, de la table en sapin, du tapis taché et râpé. Un doux silence où passaient des clapotis légers et des voix zézayantes, baignait l'étrange maison; et par la fenêtre, avec le rayon jaune, entrait cette odeur d'eau, de vase et de bouquet flétri qui est l'haleine même de Venise.

Après dix heures d'anéantissement dans le sommeil absolu, Priscille éprouvait la sensation d'une convalescence. Elle rassembla ses souvenirs... le voyage épuisant... Giorgio Nera... la lente navigation nocturne... l'arrivée dans la petite trattoria qui sentait le vin, l'huile chaude, l'acétylène et le fruit de mer... l'accueil de cette majestueuse personne au chignon pointu que Giorgio appelait « Zia Maria »... Tous ces Italiens avaient été bons pour la pauvre voyageuse, bons comme savent l'être les gens du peuple quand il ont

du cœur; et avec une manière à eux, familière et câline, qui était sans doute dans les mœurs de leur pays...

Et voilà donc que Priscille touchait au but de son voyage!

Une paix délicieuse lui ensoleillait le cœur. Elle se leva pour entr'ouvrir la fenêtre. Alors, elle vit que sa chambre prenait jour, non pas au-dessus de la trattoria, mais sur la façade opposée de la maison qui plongeait dans un canal, en face d'autres maisons grandes et vieilles, autrefois peintes de couleurs vives et maintenant rongées par le temps et l'humidité. Toutes avaient un air de famille et une sorte de splendeur cadavéreuse. Sans doute, elles menaçaient ruine, n'ayant pas été réparées depuis longtemps, depuis que leurs premiers maîtres étaient partis; et maintenant, des ouvriers habitaient ces demeures déchues... Des femmes dépeignées étendaient leur linge sur les beaux balcons en dentelle de marbre... Elles jetaient dans le canal les détritus de leur cuisine... Au bout du canal, il y avait un pont que des passants franchissaient sans hâte, et plus loin, très loin, c'était tout or et bleu, c'était comme une porte ouverte sur une lumière embrasant l'espace aérien et liquide...

Priscille fût restée longtemps à regarder cette lumière, mais elle devait lutter contre la langueur dissolvante qui lui donnait envie de s'accouder au marbre tiède. Elle s'en arracha brusquement, et finit de s'habiller; puis elle fit son lit, et mit en ordre sa chambre bizarre, dont les peintures l'inquiétaient par leur caractère païen. Et vêtue strictement de sa robe noire, petite silhouette longue et frêle dans la galerie de la cour intérieure, dans l'escalier colossal aux marches émoussées, elle descendit à la recherche de Giorgio Nera. Comme elle n'avait pas le sens de l'orientation, elle se perdit, erra de corridor en corridor, à travers le palais où l'ombre était froide, et sonores les moindres bruits. Des portes, s'entr'ouvrant, lui révélaient des chambres analogues à la sienne, prises sur les anciens salons, et devenues des logements populaires... Enfin, elle déboucha sur une placette ornée, au centre, d'un vieux puits, et elle reconnut la Trattoria de la *Stella d'oro*. Nera était assis sur une chaise, devant la porte, et fumait en causant avec une fille blonde qui était Beppa, sa fiancée.

Il alla vers Priscille, comme s'il l'avait connue depuis vingt ans, et la fit asseoir entre lui et la jeune fille. Aussitôt la magnifique Siora Maria apporta le déjeuner de la Française et les voisines, attirées comme des mouches, s'approchèrent, l'une après l'autre, serrées dans leurs châles noirs à franges et parlant, dans leur gracieux dialecte aux intonations puériles... Elles n'avaient pas conscience d'être importunes et elles laissaient leurs enfants toucher la jupe de Priscille qui, rougissante et confuse, se rappelait la tendresse de Jésus pour les petits... Et trouvant, à propos de toutes choses, une réminiscence des Écritures, pénétrée, par ce clair matin d'Italie, du plus tendre esprit évangélique, elle comparait Giorgio Nera au publicain Zachée qui monta sur un sycomore pour voir passer Jésus-Christ près de Jéricho. « Et Jésus appela Zachée et lui dit : « Descends. Je veux loger aujourd'hui chez toi. » Et la bénédiction fut sur la maison de Zachée. »

Pendant cette première journée, Priscille ne quitta pas sa chambre; ses hôtes crurent qu'elle se reposait, mais elle n'arrêta pas d'écrire sur la mauvaise table branlante où elle avait installé sa bible, son encrier, et le portrait de l'Élu.

Au crépuscule, Beppa lui apporta une lampe. Elle continua d'écrire jusqu'au dîner.

Il y avait une voix qui parlait en elle. Depuis plus de vingt ans elle l'*entendait*, — pensée distincte de sa pensée, voix inarticulée, insonore, à la fois conseil, commandement, consolation, — voix de Dieu, croyait Priscille. C'était la même voix qui avait gémi et tonné par la bouche des petits prophètes cévenols; la même voix qui s'élève du fond des âmes que la persécution ou la maladie ont désaxées, et que sollicite un gouffre mystique où elles trouvent l'extase dans la douleur. Comme les illuminés du Désert, Priscille annonçait la fin prochaine des temps, le règne de la Bête, l'immolation de l'Agneau, puis le salut, avant le jugement, par un peuple choisi de Dieu, et par le chef de ce peuple. La grande guerre et les révolutions européennes n'étaient, à ses yeux, que la confirmation des prophéties. Tous les événements qui se succédaient, interprétés dans un sens spirituel, justifiaient

son rôle. Le bolchevisme, d'essence juive, n'était-ce pas le triomphe passager de l'Antéchrist? La disparition mystérieuse du tsar, ne correspondait-elle pas à certaines « figures » de la Bible qui impliquent la mort apparente et la résurrection, la défaite et la revanche? Ainsi s'étaient formées dans l'esprit de la pauvre fille des hypothèses devenues des certitudes. Catholique, elle eût trouvé, au-dessus d'elle l'autorité d'un confesseur qui l'eût réduite à la règle commune ou brisée... Protestante, ne relevant que de sa conscience, libre d'interpréter la Bible en toute bonne foi, elle s'était écartée des pasteurs et des temples, et ne s'était heurtée qu'à des médecins. Qu'ils fussent incrédules par métier, c'était bien naturel, pensait Priscille. Elle ne s'était pas irritée quand ils lui avaient dit : « Vous rêvez tout éveillée et votre prétendue vocation n'est que le délire de votre orgueil. » Elle avait répondu simplement :

« L'épée est-elle orgueilleuse du coup qu'elle a porté et la faucille de la moisson qu'elle a faite?... Je suis un instrument aux mains du Seigneur, et par moi-même, rien... »

Ceux-là mêmes qui l'avaient tourmentée en voulant la guérir n'avaient pas été insensibles à l'exquise qualité de cette âme, aussi blanche que l'âme d'un petit enfant. L'amour qui rayonnait d'elle la faisait aimer. Priscille pardonnait aux incrédules...

« S'ils avaient su! pensait-elle... S'ils savaient!... »

## VIII

Quand le Message fut soigneusement transcrit, Priscille décida qu'elle le porterait elle-même au Grand-Duc.

Le matin revenu, dès huit heures, elle fut habillée et pria Nera de la conduire.

Il avait plu pendant la nuit; Venise était une cité d'argent sous un ciel de perle grise. Le rouge et l'ocre des pierres, le blanc des marbres, le vert des jalousies, les reflets sur l'eau morte des canaux et les dalles humides des *campi*, s'accordaient pour le plaisir des yeux, dans une harmonie changeante. Les ruelles enchevêtrées derrière les Procuraties et la Merceria

étaient, à cette heure matinale, toutes pleines d'une foule qui s'en allait vers le travail quotidien; et Nera, bien qu'il fût un garçon très sage, et très amoureux de sa blondine, regardait beaucoup, les jolies vénitiennes, sveltes dans leurs châles noirs. Comme un étranger, venu là pour son plaisir, il musait aux étalages des boutiques. Elles étaient innombrables dans ce quartier marchand, et tous les rez-de-chaussée des grandes maisons anciennes, si obscurs par ce matin pluvieux qu'on y allumait les lampes électriques, offraient aux passants des bimbeloteries de luxe. Jamais Priscille n'avait vu tant de chaussures, de parapluies, de ganteries et de maroquineries; jamais un plus artistique mélange de fromages et de salaisons, de citrons et d'oranges dont l'or vert et l'or rouge, débordant les éventaires, éclairaient la grisaille mouillée des rues... Nera souriait aux vendeuses de fleurs, s'arrêtait devant un kiosque de journaux pour lire gratuitement quelques nouvelles sur les feuilles étalées; rencontrait des amis, qui l'accompagnaient un moment, oubliait Priscille et la retrouvait, plantée contre un magasin et tout éperdue. Quand ils débouchèrent, par la porte de l'Horloge, sur l'immense place dallée où le glorieux Saint-Marc dresse sa façade de marbres colorés et de mosaïques, Priscille n'eut d'yeux que pour les pigeons. Les architectures splendides lui rappelèrent seulement « des photographies de l'Exposition Universelle », et les discours de Nera ne purent l'intéresser au Palais des Doges non plus qu'aux colonnes de la Piazzetta. Il lui avait dit : « L'Albergo Danieli est là, tout près, sur les Esclavons ».

Cette seule phrase supprimait les monuments et le paysage. Pourquoi Nera parlait-il des Prisons et du pont des Soupirs? Pourquoi s'obstinait-il à vanter Saint-Georges-Majeur et la Douane de mer? Priscille, aveugle et sourde, passa, sans un regard pour le Bassin qui brillait, argent, nacre, étain, strié de reflets d'aigue-marine, caressé d'un rayon, sous les vapeurs déchirées du ciel.

— C'est ici, l'Albergo Danieli. Voulez-vous que j'aille avec vous?... Ces portiers sont habitués aux gens riches et ils ne sont pas toujours polis avec les autres, — proposa Nera, par bienveillance et aussi par une secrète curiosité.

— Oui... Vous parlerez...

— Oh! ils parlent toutes les langues, ces portiers de grands hôtels, français, anglais, allemand...

— Russe?

— Peut-être bien. Autrefois, il venait beaucoup de Russes à Venise; maintenant, ils sont ruinés...

— C'est un Russe que je dois voir, — dit Priscille qui considérait avec angoisse le vestibule de l'hôtel, et s'étonnait de sa magnificence.

Elle eût préféré entrer dans une pauvre maison. L'image qu'elle s'était faite du Grand-Duc abandonné, misérable, se détruisait tout à coup, et elle sentait bien que l'Altesse, logée dans ce palais dont tant de domestiques gardaient le seuil, n'aurait pas besoin du secours matériel de Priscille Séverac. L'argent qu'elle avait amassé, — deux cents francs, somme énorme pour elle, les services gratuits qu'elle eût souhaité rendre à l'exilé, ne serait-ce pas un objet de dédain et de moquerie?

Elle eut envie de fuir, mais une impulsion venue du fond d'elle-même la poussa en avant.

Le gros portier en livrée leva sur elle un œil vague. Des voyageurs quittaient l'hôtel. Des faquins emportaient des malles et des valises luxueuses, et une dame parfumée, couverte de fourrures fauves, tenant à la main une bourse en mailles d'or, recevait les saluts respectueux des employés qui l'appelaient : « Madame la comtesse... » Un vieillard la suivait, et aussi une femme de chambre qui portait — avec quels égards! — un monstrueux petit chien. Et sans cesse, des personnes entraient, élégantes et joyeuses. Les portes de verre battaient. L'ascenseur montait et descendait. Priscille eut conscience que sa robe noire et son chapeau de crêpe étaient choses scandaleuses dans ce vestibule, parmi ces gens riches et ces domestiques de gens riches. Elle songea :

— Voilà donc les « grands de la terre ».

Nera s'avança vers le portier et lui parla en italien. L'homme galonné dit alors à Priscille :

— Vous demandez quelqu'un?

— Oui, monsieur... Je voudrais... Je suis venue exprès pour cela... je voudrais remettre moi-même une lettre à...

Son Excellence... Son Altesse... enfin, Monseigneur le Grand-Duc*** qui est ici...

— *Cosa*? — fit le portier abasourdi.

Nera lui parla encore, et le gros homme hochait la tête... Il prit la Française pour une solliciteuse.

— On ne voit pas Son Altesse Impériale aussi facilement que vous croyez... Il faut obtenir une audience... Donnez votre lettre... Je la remettrai au secrétaire du Grand-Duc... Mais je dois vous avertir, ma bonne dame, que vous perdez votre temps. Son Altesse ne vous recevra pas... La porte est fermée pour tout le monde...

Et, tourné vers Nera, il acheva d'expliquer pourquoi en Italie Son Altesse était inabordable et invisible.

— Donnez votre lettre, — dit Nera — C'est tout ce que vous pouvez faire... Et puis, allons-nous-en.

Le portier approuva :

— *Benissimo!*... Allez-vous-en!

Priscille et Nera sortirent.

Quand ils furent sur le quai, le jeune homme, abasourdi, n'osa questionner sa compagne. L'instinct de sa race l'inclinait à la temporisation. Il se mit à siffloter entre ses dents, mais ses yeux et son sourire exprimaient deux pensées différentes.

Elle, marchant auprès de lui, sur les larges dalles tièdes que le soleil vaporeux séchait si vite, sentait le nœud de son angoisse se desserrer. Elle tourna la tête vers le bassin devenu tout bleu en quelques minutes, aperçut la vaste courbe du port, l'île de Saint-Georges avec son campanile rouge, la blanche coupole de la Salute et ses statues posées sur les angles, les frontons et les corniches, comme un peuple de colombes prêtes à s'envoler... Soudain, elle découvrait Venise. L'onde d'une émotion inexpliquée passa sur son âme ignorante, puis une sorte de méfiance devant cette ville assise sur les eaux, puis cette pensée :

« J'ai touché le but, moi, pauvre et chétive. Le Grand-Duc possède le message. Il le tient entre ses mains... Il déplie les feuilles... Il lit... »

Et Venise, avec sa beauté, sombra, dans les abîmes de la vie intérieure.

## IX

L'inconnu qui entra, le soir, à la *Stella d'oro* parlait l'italien comme un Toscan et c'est à peine si le « chant » un peu spécial de la phrase, l'intonation plutôt que l'accent, décelaient un étranger. Ser Demetrio, le batelier, cousin germain de Siora Maria, buvait du vin d'Istrie, à la petite table près du comptoir. C'était un vieil homme, barbu, bouclé comme un Saint-Pierre, portant des anneaux d'or à ses oreilles velues, et qui, pendant plus de quarante ans, avait promené dans sa gondole des touristes de toutes les nations. Il considéra le visiteur, qui ne ressemblait pas aux clients ordinaires de la trattoria et reconnut ce type aux larges pommettes, aux yeux petits, un peu sauvage et très fin, qui n'est pas d'Europe.

— Je dois voir madame Priscille Séverac. Elle m'attend, — dit l'inconnu.

Il se tenait droit au-dessous de la lampe et la lumière brutale, rabattue par un réflecteur de fer-blanc, accusait les saillies de ses sourcils. Sa taille était haute, ses épaules puissantes. Les quatre ou cinq buveurs qui jouaient aux cartes le regardèrent de côté avec cette admiration que la force physique inspire aux hommes simples.

— Je vais vous conduire, monsieur, — dit Beppa.

Sans hésiter, il la suivit. Quand la porte se referma derrière eux, Ser Demetrio dit à Siora Maria :

— C'est un Russe.

Il but une gorgée de vin, médita, et conclut :

— ... Et un gentilhomme... Il n'est pas venu seul, à cette heure, dans ce quartier.

— Ma maison est honorable, — dit Siora Maria. Je ne crains personne...

Tous deux songeaient que le « gentilhomme » devait avoir pris des renseignements à la police avant de risquer cette visite... Les Russes exilés rencontrent partout le bolchevisme embusqué sous des noms divers et qui les guette... A Venise même, on pouvait lire sur les murs l'inscription « W. Lenin » et du côté de l'arsenal, communistes et fascistes échangeaient des coups de poing et des coups de revolver. Mais la *Stella d'oro* était une petite auberge fréquentée par des gens pai-

sibles, et Siora Maria, de ses mains robustes, savait mettre dehors les consommateurs échauffés qui se querellaient trop haut, sur la politique. Comme elle possédait quelque argent, elle n'était pas révolutionnaire, et ne haïssait que les Autrichiens. Néanmoins, elle n'aimait pas que la police mît le nez dans ses affaires.

— Il est venu pour la Française, — dit-elle tout bas à Demetrio. — Je regrette que Zorzi [1] soit absent. Il aurait pu expliquer comment il a voulu rendre service à cette personne que nous ne connaissons pas... Ses papiers sont en règle... Elle a une très bonne figure... Mais... mais...

— Il faut être prudent, — dit Ser Démetrio en regardant le fond de son verre, — Zorzi est devenu trop Français... Que sait-il de cette femme?... Maria, je vais sortir derrière ce Russe et je le suivrai. Je saurai bien s'il est seul, d'où il vient, et où il va...

Cependant Beppa guidait l'étranger, à travers les corridors et les escaliers du vieux palais déchu de sa gloire. La lueur dansante de la bougie qu'elle portait, en la protégeant de la main, projetait sur les murailles humides sa silhouette haut coiffée, comme une jolie marionnette noire.

Sous les portes, il y avait des lignes de lumière. On entendait des voix, des cris d'enfant, des bruits de vaisselle.

— Qui loge ici? — demanda le Russe.

— Des employés des fabriques de Murano, et aussi des verriers... Mais des chambres nous appartiennent que nous louons à nos clients.

— Et madame Séverac...

La Vénitienne perçut l'hésitante curiosité.

— *Oimé!* — dit-elle, — je ne sais rien des clients. Elle est arrivée. Nous l'avons reçue. C'est une vieille bien douce...

— Elle n'est pas...

— Quoi?

— Elle n'est pas un peu...

— Elle est bien douce... là, montez ces trois marches, monsieur... La première est usée... Prenez garde... Oui, bien douce! Nous n'avons rien à dire sur elle, et puisque vous venez

1. Forme vénitienne de Giorgio.

la voir, vous savez mieux que nous... qu'elle est bien douce... Allez devant... tout droit... la porte verte... Je reste ici pour vous reconduire, parce que la dame française, elle se perd dans la maison, chaque fois qu'elle sort de sa chambre... Si vous ne restez pas trop longtemps...

— Je ne me perdrai pas, — dit en souriant le Russe. — Laissez la bougie par terre. Tout à l'heure, je la reprendrai, Vous auriez froid dans ce couloir... Non... Ne m'attendez pas... Je vous remercie.

Il heurta la porte verte du doigt.

Et la porte s'ouvrit.

— Monsieur, — dit Priscille, interdite...

L'étranger entra dans la chambre. Il paraissait à la fois déçu, amusé et gêné.

— Vous êtes bien Priscille Séverac?

— Oui, monsieur.

— Vous venez de France?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes allée, hier matin...

— A l'hôtel Danieli, oui, monsieur... Mais permettez que je m'asseye, — dit la pauvre fille, suffoquée par l'émotion, — et vous-même, je vous en prie...

Elle poussa un fauteuil de reps grenat, tout fané et un peu crevé, vers le visiteur inconnu.

— J'ai dit en bas que vous m'attendiez — reprit le Russe, — parce que je désirais vous voir et que vous ne connaissez pas mon nom... Une certaine prudence était nécessaire... Je suis le secrétaire et je m'honore d'être l'ami dévoué du Grand-Duc ***... C'est moi qui ai reçu la lettre que vous avez remise au portier, pour Son Altesse... Et, comme c'était mon devoir, je l'ai lue, et je l'ai transmise...

Priscille, assise au bord du lit, ne put qu'incliner la tête... Dans sa poitrine, une houle montait comme un sanglot.

Le Russe regarda, sans parler, la chambre bizarre au plafond peint de fantômes, la femme si pauvrement vêtue, étique, flétrie, dont la figure avouait l'ardeur d'une attente plus passionnée que l'amour humain... Lui-même changeait de visage... L'expression de curiosité sceptique qui était

dans ses yeux jaunes, comme dans les yeux d'un homme ennuyé qui risque un pari pour se distraire, disparaissait sous une sorte d'attendrissement. Il dit :

— J'ai pris sur moi de venir ici.

Priscille balbutia :

— Je vous attendais.

— Comment saviez-vous?

— Je vous attendais... Vous êtes le premier qui devait venir... Le Grand-Duc est trop au-dessus de moi pour m'entendre, mais il ira aussi, où Dieu le mène... Et plus tard, un autre, plus grand...

Ses yeux bleus se remplirent de larmes...

Le Russe suivit la direction de son regard et vit le portrait de Nicolas II sur la table, entre la lampe et la Bible.

Il demanda :

— Que savez-vous?...

Une anxiété imprévue l'avait saisi tout à coup. Il répéta :

— Que savez-vous?... Quelqu'un vous a parlé?... Le hasard vous a montré une piste?... En ces temps terribles, nous allons dans les ténèbres, et tout est mystère, *là-bas*... Êtes-vous venue seulement pour apporter une lettre, ou bien la lettre est-elle un prétexte?... Parlez en toute confiance...

Elle sentit qu'en la suppliant de parler, « en toute confiance », il restait encore défiant.

— Monsieur, — dit-elle avec simplicité, — je ne sais rien que par une révélation intérieure... Ce n'est pas la main de l'homme qui me conduit... Si vous avez lu, vous comprendrez... Moi, je suis un instrument, pas autre chose... Il a plu à Dieu de choisir Priscille Séverac, une paysanne, une servante, qui gagne sa vie au jour le jour et qui n'a rien à faire par elle-même avec les princes et les grands-ducs... Mais il se sert des êtres les plus chétifs pour les fins les plus grandes... J'ai dû venir en ce pays, et dire à Son Altesse ce que l'Ange disait à Madeleine : « Celui que vous pleurez n'est pas mort... » Quand j'aurai vu le Grand-Duc, ma tâche sera terminée.

Ce langage correct, aisé, presque éloquent, dans la bouche d'une servante, étonnait le Russe. Un Français, un Italien, auraient souri peut-être, — le Slave rêva.

Maintenant, Priscille enhardie parlait, de sa voix lointaine,

ou plutôt l'esprit qui était en elle parlait. Elle racontait son enfance, ses maladies, sa vocation et comment la révélation s'était faite à elle et en elle. Tout son corps exténué tremblait. Par instant, sa parole devenait précipitée et confuse. Elle se taisait, passait sa main osseuse sur son front, parlait encore... Et il y avait, dans le bleu nocturne de ses yeux, une aube qui se levait.

L'homme qui était venu, — dans quel dessein? par méfiance, par curiosité, par fantaisie? — assistait à cette transfiguration. Il subissait, comme les Bridain, comme Nera l'avaient subi, le charme qui émanait de Priscille. Muet, il considérait cette créature égarée dans le XXe siècle, et qui semblait venir du fond des temps. L'immense terre russe nourrit des sectes innombrables. Elle a produit des apôtres, des thaumaturges, des ascètes, tous les purs et tous les impurs, ceux qui se mutilent par haine de la vie, ceux qui se détruisent par amour de la mort. Parmi ces foules d'illuminés, s'égarent des saints véritables, des âmes qui vivent sur un autre plan que les âmes moyennes, et qui ont reçu le don de clairvoyance et de prescience... Priscille était-elle une de ces âmes?... L'antique mysticisme russe se réveillait sous le scepticisme emprunté à l'Occident. L'homme n'avait plus envie de sourire. A travers le jargon biblique et la couleur protestante, il sentait le brûlant rayonnement d'une foi qui le troublait.

Il songea :

— Peut-être!

Car il était russe et pieux; et, parce qu'il avait beaucoup souffert, il ne comptait plus que sur le miracle pour sauver son pays et lui-même.

« Peut-être!... Après tout, les enquêtes, les témoins, cela ne constitue pas des preuves irréfutables... Il y a des témoins qui mentent; d'autres qui furent trompés... »

Sa raison protesta. Il réagit contre le doute qui renaissait en lui; mais, en dépit de sa volonté, un mot l'obsédait : « Peut-être ...»

Non, il ne voulait pas offenser cette pauvre femme qui était venue, si naïvement, comme une pèlerine des vieux âges, apporter une parole d'espérance aux exilés; et pourtant, il ne pouvait lui promettre qu'elle verrait le Grand-Duc. Il

fallait la persuader très doucement de repartir... Que ferait-elle à Venise?

L'épuisement de Priscille se trahissait par la courbure de sa taille. Elle se tut, et l'ombre descendit sur ses yeux. Dans le grand silence, le Russe entendit son souffle haletant.

— Ce que vous venez de me dire sera fidèlement rapporté au Grand-Duc, — dit-il en se levant. — Un jour, — qui sait? — votre espoir, qui est aussi le nôtre, se réalisera peut-être... Mais, hélas! il faut attendre... nous ne savons rien de précis, et, malheureusement, l'enquête...

Priscille affirma :

— *Il* est vivant. Des milliers de Russes croient qu'il est vivant. Moi, je le sais... Et le Grand-Duc lui-même... n'a-t-il pas dit...

— La pensée intime de Son Altesse n'appartient qu'à elle seule, et il est des questions qu'on ne lui pose pas.

— Dieu pose la question. L'homme répondra. Devant Dieu, un Grand-Duc n'est qu'un homme... Ah! monsieur, faites que je le voie! S'il daigne m'entendre...

— Non... non... Impossible!... Ne comptez pas que le Grand-Duc vous recevra, — dit le Russe un peu effrayé par l'exaltation renaissante de Priscille. — Son Altesse n'est pas indifférente à votre bonne pensée, à votre dévouement... mais, c'est une consigne générale... pour tous les étrangers, sans aucune exception... Si le Grand-Duc entr'ouvrait sa porte, une seule fois, il ne pourrait plus la refermer... et alors, des gens passeraient, par surprise, des gens qu'il ne doit pas, qu'il ne veut pas recevoir... C'est une précaution élémentaire, indispensable à la sécurité de Son Altesse... D'ailleurs, nous ne sommes pas chez nous, en Italie... Nous sommes des proscrits que l'on accepte, que l'on supporte, sous la condition qu'ils ne feront pas de bruit dans la maison étrangère... Vous comprenez ?

Elle ne comprenait pas. Tout cela, c'étaient des raisons humaines, et Dieu ne s'en embarrasse pas quand il veut agir.

— Vous ne faites pas de bruit; vous vous laissez oublier; mais, dit-elle, si vous n'agissez pas, vous retardez l'heure de la justice... Et Celui qui souffre, dans l'obscurité et l'humiliation? son épreuve est donc prolongée... et par vous?...

— Allons!... allons!... ne vous affectez pas ainsi... Je vous promets que je parlerai de vous à Son Altesse... Peut-être consentira-t-elle à vous satisfaire... Je ne vous promets rien... J'essaierai... En attendant, ne bougez pas... Et bientôt, je vous ferai savoir ce qui sera décidé...

L'espoir revint au cœur de Priscille.

— Je vous remercie, monsieur, bien humblement... J'obéirai... J'attendrai... Mais dites au Grand-Duc que je suis là, prête à le servir, par n'importe quel moyen... On m'avait dit qu'il était malheureux et ruiné... Alors, j'avais rêvé de lui offrir le peu que je possède... le denier de la veuve... et puis, mes bras qui sont faibles, mais accoutumés au travail...

Le Russe qui était au seuil de la chambre et qui touchait déjà le bouton de la porte s'arrêta... Une dernière fois, il regarda cette pauvre créature qui dans la simplicité de son âme offrait au prince exilé une aumône sainte : l'argent gagné par le travail de ses mains. Il la vit si chétive, si dénuée, si pure, soulevée d'une foi si fervente, qu'il sentit ses yeux se mouiller. Il avait mesuré l'épouvantable égoïsme des gens « raisonnables », et la cruauté du monde envers les vaincus. Fallait-il donc que la déraison trouvât des mots que la sagesse n'inventerait point, des mots de pitié, d'amour, de charité naïve et sublime? Et qui pourrait entendre ces mots sans que son cœur tressaillît?... Le Russe revint vers Priscille, lui prit les mains et lui dit :

— Le Grand-Duc saura tout... Et je reviendrai.

— Ah! soyez béni, monsieur! répondit-elle...

L'émotion obscurcissait sa vue. Dans ses oreilles, il y avait un bruit de marée...

Quand elle se trouva plus calme, elle était seule.

## X

Elle attendit...

Deux jours, trois jours, elle patienta... puis trois jours encore... Une autre semaine commença qui s'acheva sans apporter aucune nouvelle... Chaque samedi, Siora Maria

présentait *il conto* à Priscille, et ce compte, assez modeste d'abord, s'enfla de suppléments inattendus. Priscille ne doutait point que le Grand-Duc ne la prît à son service. Elle ne demandait pas de gages. La nourriture et le gîte, et quelquefois un vieux vêtement abandonné par quelque femme de chambre, suffiraient à tous ses besoins. Le temps passait sans diminuer sa confiance. Elle avait dû entamer les deux cents francs réservés pour le Grand-Duc et elle en avait conçu quelques scrupules. Mais, se souvenant de l'hôtel Danieli, du portier galonné, des voyageurs élégants, elle se disait que Son Altesse Impériale n'était pas dans la misère, tandis que Lui, le Tsar, le plus grand devenu le plus obscur, souffrait de la faim et du froid. C'était donc pour lui et non pour le Grand-Duc qu'à l'avenir Priscille Séverac conserverait tout ce qu'elle pourrait acquérir. La voix intérieure l'encourageait... « Le chemin, disait cette voix, passe par Venise, mais le but définitif est ailleurs... Venise n'est qu'une halte nécessaire. » Docile à la voix, Priscille vivait au jour le jour. Quand sa petite provision d'argent tira vers la fin, elle s'en remit au Seigneur pour lui procurer des ressources. Cependant, elle diminua ses dépenses et se contenta de prendre, à la trattoria, la collation sans le souper; puis elle supprima le petit déjeuner du matin; et finit par se nourrir de pain et de fromage qu'elle mangeait dans sa chambre... A ce régime elle s'épuisa rapidement; sa figure amenuisée eut des transparences jaunâtres, des cernes sombres autour des yeux; ses mains se décharnèrent; son dos fléchit. Le bon Nera soupçonna cette détresse qui excitait la mauvaise humeur involontaire de Siora Maria. Il offrit des oranges à Priscille; quelquefois un petit gâteau qu'elle accepta comme un envoi du ciel...

Parce qu'il s'était chargé d'elle, il tenait à elle, avec le sentiment du sauveteur pour le noyé qu'il a tiré de l'eau. Il aimait causer avec elle et il était plus sensible à son charme que ne pouvaient l'être Siora Maria, Beppa ou Démetrio qui ne parlaient pas la même langue. Enfin, il soupçonnait que cette vieille personne avait des amis puissants, puisque le secrétaire du Grand-Duc était venu la voir... La lettre qu'elle avait remise à l'hôtel Danieli avait eu cet effet d'amener

à la *Stella d'oro* cet homme moins illustre que le Grand-Duc, mais qui représentait le Grand-Duc... Nera n'aimait pas les Altesses. Il était socialiste et la révolution russe lui inspirait quelque sympathie. Cependant, parce qu'il avait fait partie de la guerre au front de France, il détestait les Allemands, et se méfiait des bolchevistes. Ces sentiments divers, amalgamés dans un sincère et profond patriotisme, ne s'accordaient pas toujours entre eux et s'accordaient moins encore avec les sentiments que manifestaient les gens du Castello, les ouvriers de l'Arsenal, forcenés admirateurs de Lénine. Nera ne voulait pas offenser ses camarades en défendant les bourgeois; d'autre part, les idées des camarades heurtaient les siennes, et il était presque aussi loin d'eux que de Priscille. Cependant, il n'aurait pas voulu que tel et tel, petits parents ou amis de Siora Maria, passionnés pour la politique et adorateurs du drapeau rouge, le soupçonnassent de relations avec un Grand-Duc... Il eût passé pour un faux-frère et se fût déshonoré.

Ser Demetrio, qui avait identifié le secrétaire du Grand-Duc, M. Alexis P... connut bientôt que la police surveillait la maison. Il avait rencontré des figures d'argousins dans les environs de la placette. Cette constatation affola Siora Maria... Elle s'en prit à Zorzi : pourquoi donc avait-il conduit, dans un établissement honorable, cette espèce de folle qui peut-être n'était pas folle, et qui avait des relations inexplicables avec les Russes exilés? Elle parlait beaucoup de religion, mais elle n'allait pas à la messe. Toute seule dans sa chambre, elle écrivait... Ces écritures ne signifiaient rien de bon. Sans doute, elle était une espionne, au service des bolcheviks et qui cherchait à pénétrer chez le Grand-Duc pour l'assassiner peut-être... Un jour, la police descendrait chez Siora Maria, ferait des perquisitions, arrêtait Priscille Séverac, et confondrait avec elle, dans la même suspicion, les imprudents qui l'avaient reçue.

— Zorzi! tu as commis la bévue. Tâche de la réparer. Tu parles français. Dis à la vieille de trouver un autre gîte.

— La pauvre est si douce! — murmura Beppa en entendant cet arrêt.

Elle tenait Priscille pour folle, mais non pour criminelle. Une espionne? Avec ces yeux-là?

— Les espions ont toujours de l'argent. La Française est pauvre, — dit Nera.

— Alors, je ne serai jamais payée... De toutes façons, Zorzi, je veux qu'elle s'en aille. Va lui parler.

Ce jour-là, précisément, Priscille avait manifesté la volonté de sortir.

Elle ne quittait jamais les alentours immédiats de la placette et du canal, car elle se fût bientôt perdue dans le dédale des ruelles vénitiennes. Deux ou trois fois, Beppa et Giorgio l'avaient emmenée avec eux, par le *vaporetto*, à Murano, à la Giudecca, au Jardin public, et, sans qu'elle s'en doutât, l'innocente Priscille leur avait servi de chaperon. Que de baisers furtifs ils avaient échangés, derrière son maigre dos, pendant qu'elle contemplait les palais du Grand-Canal ou l'horizon de la lagune! Ils l'aimaient bien. Ils lui pardonnaient de ne pas comprendre Venise et de préférer un jardin en fleur à la place Saint-Marc. Beppa la défendait contre Siora Maria. Elle disait :

« Elle n'a pas beaucoup d'esprit, mais pour la douceur, c'est un pigeon blanc. »

Et voilà qu'il fallait effaroucher ce « pigeon blanc ». Siora Maria et Demetrio l'ordonnaient.

Nera saisit l'occasion de la promenade pour être seul avec Priscille.

Ils marchèrent, au hasard, dans ce quartier du Canareggio, qui est l'ancien ghetto de Venise, quartier malodorant, délabré, où des ruines de ruines tombent par morceaux sous les influences de l'eau marine et de l'air marin; quartier de petits commerces, de petites industries qui végètent entre les vieux murs des palais désaffectés. C'est là qu'on restaure les faux Bellini et les faux Véronèse; là qu'on fabrique des meubles peints, destinés aux antiquaires sans scrupule et qu'achèteront des voyageurs sans expérience. L'eau des petits canaux, plus sale que partout ailleurs, reflète des pavoisements de loques, et parmi ces loques, d'admirables fragments d'architectures, colonnes, mascarons, trèfles ajourés, façades zébrées de rides, où rougissent des fresques vagues dont les bleus et les verts ont disparu. Priscille et Nera s'égarèrent dans cette Venise des pauvres où les étran-

gers ne s'attardent pas. Le jeune homme voulait parler et n'osait parler. Il sentait la cruauté du coup qu'il allait porter et son injustice; et parce qu'il avait un cœur délicat, tout incliné par son bonheur d'amour à des sentiments optimistes, il songeait :

« Pourquoi la renvoyer brutalement! Elle a payé tout ce qu'elle devait. Elle n'a rien fait de mal... »

Et il craignait d'écarter de lui une influence bienfaisante, comme si la pauvre vieille Priscille était un porte-bonheur.

Sur les Fondamenta Nuove, il prit courage.

— Faites-moi la faveur de vous reposer un moment, dit-il à Priscille... Je vois que vous êtes fatiguée... Mettons-nous là... Vous prendrez bien un peu de muscat et des gâteaux secs...

Il désignait un petit café voisin de l'embarcadère où le vapeur de Murano vient accoster.

Des nuages somptueux voguaient dans un ciel verdâtre, gonflant de fauves blancheurs de voiles, et l'ombre de l'escadre aérienne passait très lentement sur l'eau à peine ondulée dont elle changeait la couleur. La vie silencieuse du vent et de la lumière se jouait parmi les bleus de la lagune. Au loin, se dressaient les quais et les campaniles de Murano. Plus près, au milieu de l'eau qui doublait son image blanche et noire, il y avait une île petite, dentelée de cyprès, et solitaire.

Priscille était affreusement lasse. Elle n'avait mangé, depuis la veille, qu'un peu de pain et du riz aux moules donné secrètement par Beppa. La promenade trop longue avait brisé ses faibles jambes. Elle ne put que sourire pour remercier.

Alors, quand ils furent assis sur des chaises de fer, devant la boutique où l'on vendait « pain, huile, vin et *altri generi* », Nera fit un beau tapage en réclamant le patron. Il commanda du vin, du chocolat, des gâteaux, des oranges et força Priscille à se restaurer. Elle obéit, car elle avait faim, et par l'ingénieuse charité de Nera, ce goûter improvisé devint un repas véritable, qui ranima Priscille et lui rendit l'énergie physique avec cette gaîté qu'elle avait parfois, à la façon enfantine des religieuses.

— Vous êtes bien bon, monsieur Nera, de tant vous occuper d'une vieille, d'une étrangère qui ne vous est rien... Vous seriez plus content de promener cette charmante demoi-

selle, votre fiancée... Et toutes ces bonnes choses qui vont me rendre gourmande!... Et ce panorama si joli que je n'ai jamais vu!

— Vous l'avez vu trois fois, madame Séverac.

— Est-ce possible!... Où avais-je les yeux?... Je n'avais pas remarqué...

— Allons, mangez!.. Encore un gâteau!.. Buvez... Si vous ne buvez pas, vous me ferez de la peine... Il reste des gâteaux?.. Mettez-les dans votre poche... Tout est payé...

— Oh! monsieur Nera!... J'admire la bonté de Dieu qui vous a choisi comme un instrument de ses desseins. C'est lui qui a tourné vers moi, vers une inconnue, votre regard et votre cœur... Pourquoi m'avez-vous protégée? Je ne suis ni belle, ni jeune, ni riche, ni bien élevée comme une dame... Une domestique! qui voudrait s'occuper d'une domestique?.., Non, jamais, monsieur Nera, jamais je ne saurai vous dire ma reconnaissance... Dieu paiera ma dette envers vous en bénissant votre foyer...

— C'est une sainte!... pensait Nera... Si ma tante Maria et mon cousin Demetrio pouvaient causer avec elle, ils seraient émus...

La vue de la tendre vieille figure aux brillants yeux bleus, aux cheveux gris, coiffée de crêpe, bouleversait le brave garçon.

— Signora, — dit-il, — madame... tout ça n'est rien!... Ce que j'ai fait pour vous, c'était par plaisir... Mais, je ne serai pas toujours à Venise... Avant de me marier avec Beppa, je retournerai à Turin... Alors, comment vivrez-vous, toute seule, sans personne à qui parler?.. Si vous avez fini vos affaires... — Oh! je ne vous demande rien, moi! — vous ferez bien de rentrer chez vous... en France...

Priscille hocha la tête.

— Non, monsieur Nera, non, ça n'est pas possible, maintenant...

— Et pourquoi?... Vous dépensez tout votre argent, ici...

— C'est vrai... Il ne me reste rien... ou presque rien... Je l'avoue sans honte, parce que le Dieu qui m'a envoyée pourvoira certainement à mes besoins... Personne n'est plus pauvre que moi, ajouta-t-elle, d'un air joyeux...

Nera fut glacé d'horreur en pensant à Siora Maria.

— Vous avez des amis, dit-il...

— Vous, d'abord, monsieur Nera et votre bonne tante, et votre aimable fiancée.

— Oui, certainement... Mais vous en avez d'autres... Ce monsieur russe...

— Je n'ose pas lui donner le nom d'ami... C'est un monsieur trop au-dessus de moi. Et pourtant, il m'a traitée avec une réelle bonté...

— Vous ne l'avez pas revu?

— Non... Il doit revenir. Il m'a dit : « Attendez! » J'attends avec confiance.

— Et s'il ne revenait pas!

— Je repousse cette pensée, monsieur Nera.

— Depuis trois semaines que ce beau seigneur vous fait languir, et il ne donne plus signe de vie... Écrivez-lui donc que ça ne peut pas durer.

— Je l'offenserais... Il croirait que je doute de sa parole...

— Et quand vous serez sans un sou, qui vous nourrira?... Écoutez, madame Séveraé, moi, je vous veux du bien. Je sens que vous avez le cœur très bon et qu'il n'y a pas en vous la plus petite fausseté...

— Oh! monsieur Nera, comment serais-je fausse? Dieu me rejetterait si je mentais une seule fois... Mentir! La mort est moins affreuse que le mensonge...

— Je vous crois sincère... Mais tout le monde n'est pas comme moi... Les gens qui ne peuvent pas causer avec vous, se trompent sur vos intentions... Et pour être franc, cette visite du monsieur russe a étonné bien du monde... Les voisins en ont parlé... La police surveille la maison...

— La police?

— Hé, oui! Cela n'est pas extraordinaire, en ce moment... Tous les étrangers sont suspects. Je le suis, à Paris, et vous, à Venise... Alors, madame Séverac, comprenez sans vous fâcher...comprenez que ma tante Maria...

Giorgio Nera vit se décolorer le visage de Priscille.

— Elle me renvoie!..

— Non... Elle vous prie seulement...

— Oh! j'ai compris...

Immobile, la tête un peu rentrée dans les épaules comme une personne qui sent venir un choc terrible et qui se ramasse sur elle-même pour résister, Priscille fixait, de ses yeux amortis, la surface moirée de la lagune. Il y avait un tourbillon dans sa tête, et dans ses membres une insensibilité pareille à la mort... Elle ne pensait plus. Son corps matériel n'était qu'une forme creuse, d'où la vie intérieure s'était retirée... En la touchant du doigt, on l'eût jetée sur les dalles du quai... Dans cet état, plus atroce que l'agonie, Priscille percevait encore quelques images qui se dispersaient dans le vide de son esprit... Un nuage se dorait en s'effilochant... le vapeur de Murano doublait l'île solitaire, blanche et noire... trois gondoliers enlevaient le felze d'une gondole... Une femme passait, serrée dans son châle... Puis les images disparurent dans un éblouissement... L'univers fut noir comme un ciel d'orage... Une voix, — la voix du bon Giorgio, parlait...

— Prenez encore un gâteau... Encore un doigt de vin... Je vous en supplie...

Cette voix venait de l'autre versant d'un gouffre... Et tout à coup, elle fut indistincte, bien qu'elle continuât de parler... Une autre voix s'élevait dans le vide intérieur, qui disait :

« Je suis là. Je suis avec toi, en toi... L'Ennemi te livre un assaut... Je suis ton rempart et ton bouclier... »

Priscille sentit la vie affluer dans ses veines. Exactement, elle parut ressusciter sous le regard étonné de Nera. Elle dit, avec une sérénité qui troubla le jeune homme :

— Qu'on me laisse encore la fin de cette journée et la nuit. Demain, je partirai.

— Pour la France?

— Non.

— Où irez-vous?

— Je ne sais. Dieu me conduira... S'il le veut, je resterai dans la rue. Je vivrai d'aumônes si je ne peux travailler de mes mains; mais je travaillerai.

— Comment?

— Il se trouvera bien, dans Venise, une âme charitable pour me donner un gîte et du pain contre le travail de mes bras. Je sais laver, coudre, cuisiner, repasser, et je ne fais

pas la délicate... Votre tante, si elle ne veut pas m'employer, me recommandera peut-être à quelqu'un... J'ai tous mes papiers en règle... J'ai des certificats légalisés... Oh! monsieur Nera, n'ayez pas cet air triste!... Je sais que vous n'avez pas parlé selon votre cœur mais que vous n'êtes pas le maître... La décision de votre tante peut-elle effacer de mon âme le souvenir de vos bontés?... Non, non, je ne serai pas ingrate... Dieu, je vous le redis formellement, paiera ma dette... La bénédiction est sur vous.

— On ne vous jettera pas dehors comme un chien, madame Séverac. Il n'en est pas question, et d'ailleurs, je ne le souffrirais pas... Rentrons à la maison... Je parlerai à ma tante... C'est une bonne femme, mais elle a peur.

MARCELLE TINAYRE

*(A suivre.)*

# COMMENT J'AI NOMMÉ FOCH ET PÉTAIN[1]

## *DEUXIÈME PARTIE* (6 AVRIL-1er MAI 1917)

A l'heure même (6 avril) où se tenait le Conseil de Compiègne, la préparation d'artillerie était commencée sur le front anglais. Le 9 avril, une attaque puissante, précédée de tanks, se déclenchait sur les deux rives de la Scarpe et enlevait brillamment la côte de Vimy. Les Allemands furent surpris; ils n'avaient capté de ce côté-là aucun renseignement précis; leurs divisions d'intervention n'étaient pas sur place[2]. Ludendorff avoue que la situation était extrêmement critique et qu'elle resta critique le 10 et les jours suivants. Néanmoins, les objectifs assignés furent loin d'être atteints « contre un ennemi qui se défendait avec une extrême énergie[3] ». La rupture ne fut point réalisée. La marche sur Douai et Cambrai, indiquée par les directives du général Nivelle, était donc impossible.

Le 14, à six heures du matin, Compiègne téléphonait au ministère de la Guerre, que l'attaque contre Saint-Quentin, amorcée la veille, commençait et que nous entrerions dans la ville à quinze heures. Mais au bout de quelques heures,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1921.
2. Ludendorff (*op. cit.*, tome II, p. 27).
3. Mémoire du général Nivelle, p. 10.

notre artillerie ne mordant pas sur la ligne de Hindenburg, l'opération devait être interrompue.

Ces deux offensives n'étaient donc pas assez *pénétrantes* pour attirer et fixer le gros des réserves allemandes accumulées devant le G. A. R. En outre, un temps exécrable, une bourrasque indéfinie de neige et de tempête rendaient impossibles les réglages de l'artillerie, détrempaient les terrains et enlevaient à nos troupes noires la moitié de leur valeur combative. Néanmoins, l'ordre fut donné au G. A. R. d'attaquer.

Le 16 avril, à six heures du matin, entre Reims et Soupir [1], l'armée française se ruait à l'assaut, dans un des plus admirables élans dont elle ait donné l'exemple au monde.

Moins d'une heure plus tard, sur les plateaux de Craonne et de Vauclerc, notre infanterie tournoyait sous les feux croisés d'innombrables mitrailleuses dissimulées dans les creutes ou dans les abris bétonnés. A la fin de la journée nous avions avancé de 500 mètres, au lieu des 10 kilomètres prévus par l'horaire de l'attaque. Devant Brimont à l'est, devant le moulin de Laffaux à l'ouest, l'arrêt était aussi brutal, et si, du côté de Juvincourt, nous crevions la première position de l'ennemi, ses contre-attaques massives, soutenues par de puissantes batteries [2], anéantissaient nos troupes d'assaut. La plaine de Juvincourt devenait le cimetière de nos tanks.

De tout l'immense champ de bataille, il était un point sur lequel l'attention était passionnément fixée, la ferme historique d'Hurtebise, à la jonction des plateaux de Craonne et de Vauclerc. C'était là, disait-on, que les noirs de Mangin enfonceraient tout et commenceraient la marche foudroyante sur Laon. C'est précisément un des endroits où le choc fut le plus rude et l'arrêt le plus brusque.

Au milieu de l'après-midi, après le passage en banlieue d'un train de blessés, la nouvelle commença à se répandre dans Paris de l'échec de l'offensive. Comme une traînée de poudre, le bruit courut que les tirailleurs sénégalais affolés s'étaient débandés, et refluant à l'arrière avaient envahi

1. Soupir est une localité à l'est de Soissons.

2. Vraisemblablement renforcées depuis son coup de main de Sapigneul du 5 avril et la capture de notre plan d'attaque dans ce secteur.

l'ambulance de Courlandon, pris d'assaut les trains sanitaires, et empêché pendant plusieurs heures l'évacuation des blessés. Je fis demander aussitôt au Grand Quartier Général si la nouvelle avait quelque fondement, et, sur la réponse formelle que c'était une pure invention, je la fis démentir officiellement. Je ne regrette pas ce démenti, mais le fait malheureusement était exact.

Le général Mangin a, par la suite, amèrement reproché au Gouvernement de n'avoir rien fait alors pour calmer l'opinion. Si désireux que je fusse d'atténuer aux yeux du public l'échec subi, il m'était pourtant impossible de faire croire que Courlandon, à 6 kilomètres de Fismes (Quartier Général de la VIe armée), était aux portes de Laon.

Des écrivains, des historiens même ont prétendu que le Gouvernement avait laissé publier dans certains journaux des chiffres fantastiques de pertes. *Aucun chiffre de pertes n'a paru dans aucun journal.* La presse entière, au contraire, s'évertuait à gonfler et à amplifier les résultats obtenus, si décevants par rapport à ceux qu'on attendait.

La vérité, c'est que la matinée du 16 avril laissait aux combattants qui y avaient pris part l'impression sinistre d'un massacre. Sa caractéristique, en effet, ce n'est pas seulement l'importance des pertes, c'est surtout leur foudroyante rapidité. Entre l'espoir et l'élan du départ et l'anéantissement en quelques minutes de ces unités magnifiques élancées vers le Rhin, le contraste était trop cruel. Il faut y ajouter les scènes affreuses des ambulances, comme celle de Prouilly, où affluait un nombre de blessés trois fois plus grand que le maximum prévu. Partout dans le pays où passait un train de blessés, il laissait comme une traînée d'horreur.

Aujourd'hui encore, à plus de quatre ans de distance, quand on relit non pas même les lettres d'officiers et de soldats, mais les documents officiels, d'ordinaire si secs et si glacés, il semble qu'on entende de tous côtés le crépitement meurtrier des mitrailleuses. « L'attaque », écrit dans son rapport le général Guignabaudet, commandant la 2e division d'infanterie [1] devant Craonne, « l'attaque part comme

1. C'est sur le corps d'un officier de cette division qu'avait été pris par l'ennemi, le 15 février, le plan d'attaque précis des plateaux de Craonne et de Vauclerc.

un seul homme, d'une façon merveilleuse, et arrive dans les tranchées ennemies. C'EST ALORS QUE LE DRAME COMMENCE; les mitrailleuses sous coupoles bétonnées se révèlent. L'attaque est prise en même temps de flanc par les mitrailleuses et les canons-revolvers du saillant du Tyrol, de Californie, du Bois de Chevreuse, de l'Enclume et de la route 144 .»

Dans les journaux de marche des armées, c'est partout « le même drame qui commence », la même impossibilité de franchir « la ligne de mort battue par les mitrailleuses ennemies ».

Lorsque le soir tomba sur cette journée tragique, la tentative de rupture était depuis longtemps brisée sur tout le front d'attaque.

Le lendemain matin 17, à dix heures trente, le général en chef, renonçant à percer vers le nord, ordonnait à l'armée Mangin de « se borner à terminer et consolider la conquête des hauteurs sud de l'Ailette ». Quant à l'armée Mazel, elle devait poursuivre la rupture vers le nord-est, entre Reims et Craonne, tandis que se déclenchait à l'est de Reims l'assaut prévu de Moronvilliers.

Ce dernier débuta brillamment; l'attaque n'avait été décidée que le 15 mars et surprit l'ennemi. Mais, comme l'avait prévu le général Pétain, elle fut coiffée par les réserves allemandes en avant de la deuxième position [1].

Quant à l'armée Mazel, elle se heurtait partout à une résistance meurtrière et insurmontable. Le 18 au soir, aucun espoir de rupture n'était plus possible, et, de ce côté, la violence de la bataille tombait graduellement comme un incendie qui s'éteint.

Pendant ce temps, l'armée Mangin marquait un important succès. Dans ce secteur l'ennemi, menacé sur ses deux ailes, abandonnait sa position avancée du fort de Condé et fortement bousculé ramenait ses troupes « avec de grosses pertes [2] » sur la ligne de hauteurs du Chemin-des-Dames.

1. Voici le récit de Ludendorff (*op. cit.*, t. II, p. 32) : « Une division céda, nous perdîmes des hauteurs qui constituaient des positions de tout premier ordre. Quand les Français voulurent descendre les pentes nord, ils tombèrent sous le feu de notre artillerie et durent se fixer au sol... La reprise (par les Allemands) du massif le 19 échoua. C'était une perte sensible, car ces hauteurs donnaient [aux Français] des vues très étendues vers le nord; il fallut nous résigner à cette perte. »

2. Ludendorff (*op. cit.*, t. II, p. 30).

On a écrit souvent que la 6e armée avait ainsi réalisé les objectifs qui lui étaient assignés dans la grande offensive : il n'en est rien. Sa mission essentielle c'était la marche sur Laon et au delà, qui avait complètement échoué. Au bout d'une semaine elle n'avait pas conquis entièrement le terrain qu'elle devait, le 16 avril, enlever en *trois heures*. Elle n'était pas même en possession de tous les objectifs, incomparablement plus restreints, que lui indiquait le général Nivelle (après l'échec du 16) par son ordre du 17 au matin; ce n'est donc pas cet ordre, soit dit en passant, qui l'avait empêchée d'aller plus loin.

***

Le 21 avril, le général Nivelle faisait tenir au maréchal Haig l'avis suivant :

« Bien que la progression des armées d'attaque soit moins rapide que nous ne l'avions escompté, je ne change rien aux instructions générales pour l'offensive que j'ai données précédemment. En particulier, aucun arrêt des opérations n'est à envisager. »

Mais, ce même jour, le général Micheler adressait au général en chef une lettre d'une importance capitale et qui est comme l'*acte officiel de décès* de l'offensive de rupture. Cette lettre — que tous les apologistes du 16 avril ont soigneusement dissimulée, car elle suffit à ruiner toutes les légendes — se résume ainsi :

*Les attaques poursuivies conformément aux instructions du 17 avril afin de rompre le front vers le nord-est n'ont donné aucun résultat. Le G. A. R. n'a plus comme unités fraîches disponibles que quatre divisions d'infanterie, et ses ressources en munitions sont insuffisantes pour mener les attaques projetées. L'ennemi d'ailleurs est averti et a eu le temps de se ressaisir. En conséquence, le général Micheler proposait au général en chef de se contenter d'opérations partielles qu'il énumérait et qui, tout en fixant et usant l'ennemi, auraient pour résultat d'améliorer la situation actuelle.*

Le dimanche 22 avril, après avoir conféré avec les généraux Pétain, Micheler et Mazel, le général Nivelle approuvait, dans

leur ensemble les propositions du général Micheler. A la tentative de rupture définitivement abandonnée, il substituait un plan de quatre opérations partielles conjuguées, intéressant quatre armées et portant sur les quatre secteurs Moronvilliers, Mont-Spin-Brimont, Craonne, et Chemin-des-Dames : ces opérations devaient se succéder à partir de la fin d'avril.

On constatera qu'il n'y a dans ce récit nulle trace d'intervention du Gouvernement ou du Parlement. Et en effet, durant toute la semaine de l'offensive, aucune intervention de cette nature, sous aucune forme, ne s'est produite auprès du haut commandement. On me permettra donc de traiter, avec le dédain qu'elles méritent, toutes les légendes auxquelles a donné lieu la journée du 16 avril, notamment la fable grossière — mais qui a fait le tour du monde — de parlementaires affolés par la vue de la bataille et arrachant à la faiblesse d'un ministre l'ordre téléphonique d'arrêter l'assaut victorieux. Que de telles billevesées aient été accueillies par des esprits d'ordinaire réfléchis, c'est une preuve de plus des ravages que peut faire dans les meilleurs cerveaux cette psychose collective connue sous le nom de « fièvre obsidionale ».

La tentative de rupture nous coûtait, d'après les statistiques officielles soigneusement établies, 28 000 à 29 000 tués sur le champ de bataille et environ 90 000 blessés dont 5 000 morts dans les formations sanitaires de l'avant; soit donc 33 000 à 34 000 tués. Si on réfléchit qu'une forte part de ces pertes incombe à la seule matinée du 16 avril, on conçoit l'impression qu'a laissée cette matinée dans l'esprit de ceux qui en furent les acteurs.

Le chiffre communiqué par le gouvernement aux commissions parlementaires et au commandement anglais fut de 25 000 tués, chiffre notablement inférieur, par conséquent, à la réalité. Une légende qui, elle aussi, a fait le tour du monde, veut que, pour arrêter l'offensive, nous ayons, M. Ribot et moi, sciemment doublé (ou presque) le chiffre vrai qui n'aurait été que de 15 000 tués. Aujourd'hui encore, on voit reparaître, de temps à autres, cette audacieuse affirmation, appuyée de signatures qui surprennent. Mais les statistiques officielles sont là, avec leur funèbre éloquence, et il ne suffit pas qu'un mensonge soit persistant pour se muer en vérité.

*
* *

Ainsi donc l'offensive de rupture s'éteignait au bout de cinq jours, sans avoir atteint, sauf exceptionnellement, la seconde position allemande, et même, aux points les plus importants (comme à Craonne), sans avoir dépassé la première ligne de la première position. Ces maigres résultats, si inférieurs aux prévisions les plus pessimistes, coûtaient de très lourdes pertes à nos meilleurs corps d'armée. La rupture n'étant pas obtenue, les vastes projets d'exploitation intensive s'écroulaient du même coup; le plan général d'opérations adopté en janvier 1917 devenait caduc : les nouveaux projets du général Nivelle ne s'inspiraient plus des méthodes foudroyantes de Vaux-Douaumont; c'était comme une bataille de la Somme qui allait recommencer sur le front de l'Aisne.

La première question que devait trancher le Gouvernement était de savoir s'il convenait ou non d'entreprendre de nouvelles attaques. Après le choc que venait de subir l'armée française, et devant un ennemi si averti et si puissamment renforcé, le plus sage aurait peut-être été de s'abstenir, si la chose eût été possible, mais deux raisons rendaient indispensable la reprise des opérations.

Tout d'abord, la tentative de rupture laissait nos armées dans cette position intenable — aussi dangereuse que coûteuse à conserver — qu'on appelle position d'assaut interrompu. Il fallait ou avancer ou revenir sur nos positions de départ : or, reculer en abandonnant des avantages si chèrement conquis, c'était moralement impossible.

La seconde raison était plus impérieuse encore : comment abandonner à eux-mêmes nos alliés anglais qui s'engageaient dès le 24 avril dans une nouvelle et grande bataille sur la Scarpe? Notre devoir était de retenir et d'user sur notre front le plus grand nombre possible de divisions ennemies.

Le 24 avril, le maréchal Haig se rendait à Paris sur ma demande, et nous lui donnions, M. Ribot et moi, l'assurance que les opérations actives reprendraient de notre côté d'ici une semaine.

Mais une autre question, lourde de responsabilité, était désormais posée : la méthode de Vaux-Douaumont, étendue à une

échelle grandiose, avait échoué. Il ne s'agissait plus de crever d'un seul coup, de part en part, l'épaisse cuirasse de l'ennemi, mais de la marteler péniblement comme sur la Somme. Dans ces conditions, les raisons qui avaient fait choisir le général Nivelle comme général en chef gardaient-elles leur valeur? Et même en suspendant tout jugement sur ses responsabilités dans l'échec de l'offensive, une si terrible désillusion laissait-elle intacts, aux yeux de l'armée, son autorité et son crédit? Les renseignements et les lettres d'officiers combattants qui, dès le 22 avril, commençaient à affluer du front, donnaient lieu d'en douter.

Le 25 avril, un Comité de guerre restreint était convoqué à l'Élysée pour entendre le général Nivelle exposer son nouveau plan d'opérations. Ce plan comportait, je l'ai dit, quatre offensives se succédant à partir de la fin d'avril. L'ensemble de ces opérations intéressait quatre armées et engageait environ 200 000 hommes : les pertes à prévoir étaient, au bas mot, de 60 000 hommes.

Sur trois de ces opérations, tous les chefs militaires étaient d'accord, mais non sur l'opération projetée de l'armée Mazel. Le général Micheler avait proposé de frapper au nord de Brimont sur le front Mont-Spin-Sapigneul et, si le coup réussissait, de se rabattre ensuite sur Brimont en le débordant par le nord-est. La décision du général Nivelle était de réunir les deux *temps* en un seul et d'attaquer aussi Brimont par un assaut direct. Le général Mazel, qui devait exécuter l'opération, déclarait qu'il enlèverait sûrement Brimont par la méthode qu'on lui imposait, mais que, non moins sûrement, les Allemands le reprendraient aussitôt après : effet moral déplorable et pertes inutiles! Il était impossible, d'après lui, de conserver Brimont si on n'avait, au préalable, enlevé la ligne de crêtes Mont-Spin-Sapigneul et débordé Brimont par le nord. Tout le monde le reconnaissait, disait-il, avant le 16 avril, et c'est pourquoi l'offensive de rupture n'avait pas comporté d'assaut direct sur Brimont. Comment des raisons bonnes alors auraient-elles perdu leur valeur, alors que l'ennemi était aujourd'hui plus fort et mieux averti encore?

Je fis connaître au Comité de guerre ces objections des exé-

cutants de la Ve armée, objections que le général Nivelle semblait ignorer. Après discussion, la reprise des opérations fut décidée en principe; avant la fin de la semaine, le général Nivelle, qui allait inspecter les fronts des futures offensives et interroger sur place ses subordonnés, soumettrait au Gouvernement ses plans définitifs.

Alors que la discussion n'était pas encore ouverte, un incident s'était produit au sujet du général Mangin. Comme j'entrais en séance avec M. Ribot, j'entendis le général Nivelle demander à M. Maginot de nommer le général Mangin gouverneur de l'Afrique occidentale. Cette proposition me surprit : trois jours plus tôt, je m'étais rencontré aux armées avec le général en chef, et celui-ci m'avait fait savoir que, pour mettre fin au dissentiment qui s'aggravait entre les généraux Micheler et Mangin, il avait décidé de faire passer la VIe armée dans le groupe d'armées du Nord et de placer, par suite, le général Mangin sous les ordres du général Franchet d'Esperey. Rien ne me faisait donc prévoir qu'il eût envisagé le remplacement du général Mangin.

La proposition ainsi faite à l'improviste n'eut d'ailleurs aucune suite, le refus de M. Maginot ayant été catégorique.

***

Après la séance du Comité, le général Nivelle vint me trouver au ministère de la Guerre. Il était très abattu. Quelle que fût la force de son optimisme, et si habiles que soient les entourages à dissimuler aux grands chefs la vérité quand elle est désagréable, il ne pouvait pas ne pas sentir que l'armée lui échappait. L'indignation qu'exhalaient les officiers combattants était trop forte pour qu'il l'ignorât complètement, mais les rumeurs qu'on en laissait parvenir jusqu'à lui visaient surtout le général Mangin.

Aussi la question Mangin semblait-elle l'obséder. Il me demanda d'insister auprès de M. Maginot pour que sa proposition concernant le gouvernement de l'Afrique occidentale fût acceptée. Je lui répondis que le refus de M. Maginot, comme il avait pu s'en rendre compte, était formel, et que d'ailleurs le général Mangin — j'en étais sûr — n'accepterait

pas de quitter volontairement le front. Enfin, je demandai au général en chef ce que lui, personnellement, pensait de la situation du général Mangin. Il me répondit qu'il n'avait aucune faute militaire à lui reprocher, mais qu'il devait se rappeler l'aphorisme de Napoléon : « Un chef ne peut exercer utilement son commandement que s'il a la confiance non seulement de ses supérieurs, mais de ses subordonnés. » Or, c'était un fait qu'il devait constater : à tort ou à raison, le général Mangin ne remplissait plus cette dernière condition.

Je lui répondis que, s'il en était ainsi, il lui fallait remplir son devoir de général en chef, quelque douloureux qu'il lui fût, et remplacer le général Mangin à la tête de la VI^e^ armée. Mais c'était une mesure grave à laquelle il ne devait recourir que s'il était sûr de son fait. « Pas de bouc émissaire, » ajoutai-je, « cela n'améliorerait pas les choses. » Il fut convenu alors que le général Nivelle, au cours de sa tournée sur le front, s'enquerrait de l'état des esprits et ferait à son retour connaître au Gouvernement la résolution à laquelle il s'était arrêté.

Le général en chef me dit ensuite qu'il sentait combien la situation était délicate : sa personne ne comptait pas, sa démission était à la disposition du Gouvernement, le jour où celui-ci la jugerait utile. Mais, dans l'intérêt de l'armée et en faisant entièrement abstraction de lui-même, il craignait qu'une telle mesure, prise immédiatement, ne provoquât de la dépression de notre côté, de l'exaltation chez l'ennemi, en soulignant comme une défaite la désillusion du 16 avril : il jugeait donc préférable d'attendre un moment plus opportun, mais le Gouvernement déciderait. Lui-même ne demandait rien et n'avait rien demandé. Jamais il n'avait été plus heureux qu'à la tête de cette armée de Verdun où on était venu le chercher sans qu'il y fût pour rien. Il exprimait toutefois un désir : c'était, — si le Gouvernement décidait par la suite de nommer un autre commandant en chef — d'en être averti à l'avance dans des conditions telles que sa dignité fût sauvegardée.

Je lui répondis que le Gouvernement sentait comme lui combien la situation était délicate, mais qu'il n'avait pris encore aucune décision de la nature de celle qui le préoccu-

pait. Si une telle décision devait être envisagée par la suite, elle ne serait prise, je lui en donnais ma parole, que dans des conditions où sa dignité serait sauvegardée. Je lui indiquai ensuite un certain nombre de mesures et réformes concernant le Grand Quartier Général, qui s'imposaient après l'expérience du 16 avril et que l'état d'esprit des officiers combattants rendait urgentes.

Le général Nivelle me promit que ces mesures seraient prises. Il ajouta que, dans les circonstances actuelles, la nomination comme chef d'état-major général d'un général aussi populaire dans l'armée que le général Pétain serait peut-être une mesure salutaire.

Le soir même (25 avril), il quittait Paris pour commencer sa tournée d'inspection au front.

***

Quel était, durant cette période, le moral de l'armée?

Les toutes premières lettres, venues des services de l'arrière et écrites dès le début de l'offensive, reflétaient encore les espoirs de la veille : « On a avancé », « on a poussé », « les Boches ont subi des pertes fantastiques », etc. Mais lorsque le lendemain, les corps d'armée, les convois, les camions s'arrêtent, *plaquent* et s'embouteillent, puis refluent dans une confusion inexprimable, quand les contacts avec les blessés se multiplient, quand les vrais combattants parlent, alors l'impression change brusquement du tout au tout, et, à partir du dimanche 23, un flux croissant déferle de lettres accusatrices, signalant l'insuffisance des préparatifs et la légèreté meurtrière avec laquelle l'infanterie a été engagée dans une tâche impossible.

Ce sont les lettres d'officiers qui exhalent dès le début la fureur et l'indignation. Celles des soldats reflètent surtout de la dépression et un profond découragement : plus tard seulement, en mai, quand les opérations reprendront, de découragé le ton deviendra violent et agressif.

Du 23 au 30 avril, je fus littéralement submergé par des renseignements issus d'officiers combattants de tous grades et que me transmettaient des hommes appartenant à toutes

les opinions et à tous les milieux, parlementaires, écrivains, journalistes, ingénieurs, membres de l'Académie française, etc. Qu'ils me vinssent d'un catholique tel que M. Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ou d'un socialiste tel que M. Renaudel, tous ces renseignements concordaient d'une façon saisissante; tous débordaient de la même douleur « d'avoir vu tant de braves gens tomber inutilement », comme l'écrivait un lieutenant-colonel couvert de blessures et de citations. Dans la brochure *La Vérité sur l'offensive du 16 avril 1917*, que j'ai publiée en octobre 1919, j'ai reproduit quelques-unes de ces lettres, en supprimant parfois les passages les plus violents : toutes émanent d'officiers de premier ordre, capitaines, commandants, généraux, maréchaux de France; elles sont unanimes dans leur sévérité. Si on excepte les troupes qui, dans le secteur du fort de Condé, avaient eu la joie de progresser franchement, c'est un cri général de réprobation qui montait de toutes les unités engagées dans l'offensive.

Je citerai seulement ici, à cause de son extrême modération et de son caractère documentaire, le rapport d'un officier du service des informations militaires, aujourd'hui membre de l'Académie française, M. Henri Bordeaux.

A partir du 21 ou du 22 avril, dit ce rapport, les convois militaires qui ramenaient au cantonnement de la région de Montmirail et du camp de Mailly les troupes relevées du 1er corps et du 1er et du 2e corps colonial et qui traversaient la région de Château-Thierry et d'Épernay, mettaient durement au courant de la situation, soit les troupes qu'ils rencontraient, soit la population. On put entendre crier : « Vive la paix! » et « On nous a fait assassiner! » sans que néanmoins il y eût des scènes de désordre. C'était plutôt déception, tristesse, fureur de l'échec qu'un état d'insubordination.

Les blessés emmenés dans les hôpitaux manifestaient la même impression de découragement et de lassitude, et racontaient qu'on s'était heurté à des défenses non détruites, qu'on avait tenté l'impossible.

Les soldats du 1er corps racontaient que devant le plateau de Craonne les troupes avaient été « fauchées » par des mitrailleuses tirant des abris bétonnés et tirant de flanc des hauteurs de Craonne. Elles n'avaient pu avancer d'un pas et avaient subi de terribles pertes sans aucun avantage et sans en faire subir aucune à l'ennemi. Une seule division, la 2e, avait perdu, pour ses trois régiments, plus de 100 officiers et 3 200 hommes. On y disait couramment qu'on

préférait un mois de la Somme aux trois ou quatre jours qu'on venait de passer dans cet enfer.

Les hommes avaient l'impression que l'artillerie avait été beaucoup moins bien réglée que sur la Somme et qu'elle tirait trop loin sans détruire les premières lignes...

L'impression générale était celle-ci : *gaspillage inutile d'une magnifique force...* Le départ a été très beau; il y a eu des résultats importants acquis, soit comme nombre de prisonniers, soit même comme terrain gagné. Mais cette importance même n'est pas apparue dans sa réalité à cause de la trop grande déception, le soldat ayant compris tout de suite que le véritable résultat était manqué.

Telle est, *traduite exactement*, l'impression des combattants ramenés à l'arrière dans la région de Château-Thierry et d'Épernay, et immédiatement après l'offensive du 16 avril.

L'armée traversait donc une crise de confiance, et cette crise se traduisait par des dissensions intestines.

Les fantassins reprochaient amèrement à l'artillerie et à l'aviation de n'avoir pas accompli les tirs de destruction : si ces deux armes avaient fait leur devoir, ils ne se seraient pas heurtés à des défenses non détruites. Et puis, pendant la bataille, le feu roulant n'avait pas protégé les vagues d'assaut, mais les devançait ridiculement ou les écrasait sous ses projectiles. Les fusées signalétiques, qui d'ailleurs avaient fait défaut en maint endroit, n'avaient presque jamais réussi à rectifier le tir de l'artillerie. Entre fantassins d'une part, artilleurs et aviateurs d'autre part, les rixes étaient fréquentes.

Une dissension autrement grave était celle qui se manifestait entre le haut commandement et le reste de l'armée. C'était à ses plans ambitieux, c'était à la présomption du Grand Quartier Général et à son ignorance des réalités de la guerre que les combattants — officiers et soldats — attribuaient le meurtrier échec. — « C'est comme en Champagne », s'écriaient les troupes au sortir de la fournaise. « Après deux années d'expériences, nous voici revenus à la ruée de Champagne en 1915 », écrivait un général, aujourd'hui Maréchal de France. Les vastes espoirs attachés à la méthode « Mangin-Nivelle » se retournaient contre ces deux chefs. Si, en dépit de tous les pronostics, la tentative de rupture avait réussi, leur gloire eût été immense : elle avait échoué et, lors même que l'échec eût été surtout le fait des circonstances, ils en supportaient l'impopularité.

***

Mais les circonstances étaient-elles seules coupables? Des fautes graves n'avaient-elles pas été commises? A cette question, ce n'étaient pas seulement les officiers de premières lignes qui répondaient avec l'indignation vibrante de témoins ayant assisté, suivant leur propre expression, « à une inutile boucherie ». Pour être plus mesuré, le jugement des grands chefs et des officiers les plus réfléchis n'était pas moins sévère.

Le 24 avril, le général Lyautey, alors à Vichy, me transmettait une lettre du général (alors colonel) Duval, lettre qu'il avait, me disait-il, hésité à m'envoyer; mais le souci de l'armée l'emportait sur toute autre considération. Le général Duval, qui avait été chef du cabinet militaire du général Lyautey, rue Saint-Dominique, est devenu plus tard, directeur de l'aviation au Grand Quartier, et c'est par lui que fut ordonné, aux jours graves de mars 1918, cette mobilisation massive des avions qui contribua à briser la ruée allemande.

Dans cette lettre, après avoir condamné « la conception puérile d'une opération de ballet dont on escomptait des résultats imaginaires et la nullité de la préparation et de l'organisation dans les détails », le général Duval ajoutait : « Ça a été lamentable de haut en bas. Le général Nivelle, que le général X. et moi avons vu à Compiègne trois ou quatre jours avant, vivait dans une extraordinaire insouciance de la situation. Le général Micheler disait qu'il avait voulu empêcher l'opération, au succès de laquelle il ne croyait pas, mais qu'il était obligé par le général Nivelle et débordé par le général Mangin... Nous aurons à la fin de cet été des canons, des avions, sans parler des Américains, mais il n'y aura plus de soldats français. *Tous ceux qui se battent sont consternés...* Un seul homme est capable de nous tirer de là, le général Pétain. Hors lui, il n'y a personne. Si vous avez encore une influence à Paris, je vous en supplie, mettez-là en œuvre. Nous sommes à une heure où il s'agit certainement du salut du pays... »

Un autre général, qui commande aujourd'hui un corps

d'armée, écrivait que les préparatifs et les directives avaient « dépassé en folie furieuse tout ce qu'on pouvait imaginer d'insensé ».

Les grands chefs les plus favorables au général Nivelle, tout en rendant hommage à ses brillantes qualités d'audace et d'imagination, estimaient qu'il ne possédait pas à un degré suffisant *le sens des possibilités*. Ce défaut s'était manifesté en maintes circonstances et de maintes manières, depuis qu'il exerçait le commandement suprême : alors qu'il préconisait lui-même de choisir le point faible, il avait décidé l'attaque directe du plateau de Craonne, le point le plus fort de l'ennemi. Cette décision prise, et malgré les énormes difficultés de l'opération, il s'était imaginé qu'il pourrait être prêt un mois plus tard, au début de février, et les préparatifs n'étaient pas terminés en avril. Il avait refusé de croire à la retraite de Hindenburg et de hâter l'offensive à l'heure où cette retraite s'accomplissait déjà. Ce repli effectué, il s'était obstiné à ne rien changer de ses plans. Il avait cru emporter Saint-Quentin et la ligne de Hindenburg d'un coup de main, et Saint-Quentin défiait nos efforts. Malgré l'accumulation des réserves, des travaux ennemis sur un terrain déjà formidable, il avait persisté dans le projet de crever en huit heures le front de Craonne. Il avait dispersé sa préparation d'artillerie en profondeur, sans que même fût détruite la seconde ligne de la première position allemande. Il avait tout sacrifié au rêve de l'exploitation intensive d'une rupture foudroyante, et, malgré les avertissements réitérés, il avait lancé ses troupes sur des organisations intactes et par des conditions météorologiques détestables, gaspillant ainsi, dans une tentative impossible, de merveilleuses ressources de force et d'héroïsme. Depuis le 12 décembre 1916, il n'était pas un de ses jugements qui n'eût été une erreur, pas une de ses prévisions que les faits n'eussent démentie. Telle était, sous sa forme la plus modérée, l'appréciation de la presque unanimité des chefs de l'armée sur le général en chef.

***

Dès le 27 avril, connaissant avec précision l'état moral de l'armée ainsi que les péripéties de la semaine de l'offen-

sive (16-22 avril), ma conviction était faite et désormais inébranlable : il était nécessaire que le chef de l'armée française fût un homme ayant un sens plus juste des possibilités. Et lors même que cette raison, à elle seule suffisante, n'eût pas existé, l'aphorisme de Napoléon, invoqué par le général Nivelle contre le général Mangin, le condamnait lui, le premier : « Un général ne peut commander utilement que s'il possède la confiance de ses subordonnés. »

Quant au nouveau général en chef, il était indiqué par le vœu quasi unanime de l'armée : c'était le général Pétain. Par sa connaissance de l'âme du troupier comme par la prudence et la sûreté de ses méthodes de guerre, nul n'était plus qualifié pour rendre aux combattants, officiers et soldats, la confiance perdue.

A ne considérer que le bon ordre intérieur de l'armée, il eût été préférable que ce changement du commandant en chef eût lieu immédiatement. Mais une décision brusque était impossible : c'eût été souligner l'échec de l'offensive aux yeux de l'ennemi, exalter son moral et sa propagande; et surtout, il était indispensable, la convention de Calais existant, de s'entendre au préalable avec les Anglais, puisque leur armée devait suivre, jusqu'à la fin des opérations engagées, les directives du général en chef français.

Pour toutes ces raisons, il fallait donc temporiser. Mais comment traverser cette période d'attente, sans laisser s'aggraver la crise d'autorité dont souffrait l'armée? Depuis longtemps, il était question de créer, au ministère de la Guerre, un poste de chef d'état-major général aux pouvoirs étendus. Je résolus de réaliser immédiatement cette création qui s'imposait, et, puisqu'il n'était pas possible de nommer immédiatement le général Pétain, généralissime, de lui confier ce poste nouveau non moins important. On épaulait ainsi, durant la transition difficile l'autorité ébranlée du général Nivelle, en même temps qu'on donnait au Gouvernement un conseiller technique d'une précieuse sagesse.

Le 27, pour être certain de son acceptation, je faisais pressentir le général Pétain. Cette solution n'était pour moi que transitoire et à court terme; dans la première quinzaine de mai, dès que les opérations nouvelles nous auraient donné

quelques succès, le général Pétain devrait remplacer le général Nivelle.

Le 27 au matin, dans un long entretien avec M. Ribot, je lui exposai les mesures qui me paraissaient s'imposer et j'emportai son adhésion : nous tombâmes d'accord sur le choix du général Foch pour remplacer le général Pétain au poste de chef d'état-major général, quand celui-ci deviendrait généralissime.

Mais à l'intérieur du Conseil des Ministres, l'idée d'une modification quelconque dans le haut commandement, à quatre mois d'une précédente crise, n'était pas sans rencontrer de vives résistances. Le 27 encore, MM. Malvy, Maginot, Léon Bourgeois notamment, s'étaient manifestés partisans du *statu quo* absolu.

Le 28, M. Ribot convoquait avec moi, aux Affaires Étrangères, nos trois collègues, et, après une discussion assez animée, l'accord se faisait sur la nomination du général Pétain comme chef d'état-major général. Mais cet accord sur une mesure à laquelle acquiesçait de lui-même le général Nivelle, cachait un dissentiment profond : car pour moi, cette mesure n'était qu'une solution provisoire, alors que pour nos trois collègues elle mettait on pouvait mettre fin à la crise.

***

Bien que les Chambres ne siégeassent pas durant le mois d'avril 1917, les événements de l'offensive avaient eu un retentissement profond dans le Parlement. Dès le 24 avril, les présidents des Commissions de l'armée du Sénat et de la Chambre, M. Clemenceau et M. Noulens, demandaient respectivement au Gouvernement d'apporter à ces commissions les explications indispensables.

Le 26 avril, je me rendais devant la Commission de l'armée du Sénat et le 27 devant celle de la Chambre. Des critiques fort vives et même violentes furent apportées par des représentants de tous les partis contre la conduite de l'offensive. « L'émotion est profonde dans le pays; de l'avant, elle gagne l'arrière », s'écriait M. Henry Bérenger. « C'est un échec, à prendre avec sang-froid, mais c'est un échec », constatait

M. Paul Doumer. Des députés demandaient des sanctions immédiates, mais je refusai énergiquement de prendre à l'aveugle des mesures qui risquaient d'être injustes. « Frapper de la même manière le général incapable et celui qui a fait tout son devoir, mais que la fortune a trahi, c'est briser l'initiative des chefs. La question qui se pose est de savoir si, dans les événements militaires de cette dernière semaine, des fautes graves ont été commises qui auraient pu être évitées : s'il en est ainsi, et alors seulement, des sanctions devront être prises [1]. »

Je n'insiste pas davantage sur ces deux séances qui n'ont eu aucune répercussion sur les décisions du Gouvernement. On a dit souvent que c'était l'agitation des deux Chambres qui m'avait contraint à changer le haut commandement. Rien n'est moins exact; et quelques critiques qu'aient pu soulever mes actes, il ne me plaît pas de m'abriter derrière une assemblée. Puisque j'étais seul à posséder l'ensemble de renseignements authentiques nécessaires pour apprécier la situation, c'est à moi qu'il appartenait de décider; si ma décision était prise de changer le général en chef, c'est que j'avais acquis la certitude que cette mesure s'imposait pour le bien de l'armée. Dans le cas où j'aurais eu la conviction inverse, aucune pression parlementaire ne m'eût fait agir contre cette conviction. Qu'on blâme les mesures prises en mai 1917 ou qu'on les approuve, la responsabilité m'en incombe et je la revendique.

***

Le samedi soir 28 avril, le général Nivelle, ayant terminé une visite complète du front, se rencontrait au ministère des Affaires étrangères avec M. Ribot et moi : dans cette entrevue allaient être arrêtées des résolutions de la plus haute importance.

En premier lieu, le général en chef adressa à M. Ribot la même demande qu'il m'avait faite trois jours plus tôt, à savoir d'obtenir de M. Maginot la nomination du général

1. Procès-verbal de la Commission de l'armée de la Chambre des Députés, séance du 27 avril 1917.

Mangin comme gouverneur de l'Afrique occidentale. M. Ribot lui répondit, comme je l'avais fait, que c'était impossible. Le général Nivelle, citant à nouveau le même aphorisme de Napoléon, déclara avec une profonde tristesse que le général Mangin, n'ayant plus la confiance de ses subordonnés, devait être relevé du commandement de la VI^e armée. Comme cette armée devait attaquer dans quelques jours, il fallait que la décision fût prise sans retard; il fut convenu que le lendemain matin 29 avril, le général Nivelle informerait le général Mangin de la mesure qu'il avait proposée à son sujet ainsi que des motifs de cette mesure; d'autre part, au Conseil des Ministres qui devait se tenir le lendemain 29 avril, dans l'après-midi, nous ferions, M. Ribot et moi, ratifier cette mesure conformément à la proposition du général en chef et pour les motifs indiqués par lui; enfin, le général en chef nous confirmerait par écrit sa proposition orale après qu'il aurait averti le général Mangin.

Il fut ensuite décidé que le général Pétain serait nommé chef d'état-major général avec des pouvoirs analogues à ceux du général Robertson en Angleterre. C'était une très haute fonction, qui même, au dire de certains, semblait dominer celle du général en chef. Il était nettement spécifié pourtant qu'une fois adopté le plan d'opérations, l'exécution en incombait au seul général en chef.

Cette création et le choix du titulaire devaient également être ratifiés par le Conseil des Ministres du lendemain.

Comme le général Pétain était retenu à Châlons trois jours encore par l'offensive de la IV^e armée, qui allait attaquer incessamment Moronvilliers, il fut décidé que je l'inviterais à venir à Paris le lendemain matin 29, conférer avec M. Ribot et avec moi sur ses nouveaux pouvoirs; il retournerait aussitôt à Châlons où, le 30, le général Nivelle irait s'entendre avec lui sur leur collaboration immédiate et sur le plan nouveau d'opérations.

Restait enfin la grosse question de ce plan d'opérations : sur les quatre opérations projetées, seule l'opération de l'armée Mazel prêtait à discussion. Le général Nivelle m'avait adressé la veille une lettre où il m'annonçait que l'accord était complet entre lui et tous les exécutants de la V^e armée.

J'ai vu ce matin (27 avril), écrivait-il, les généraux Mazel, de Bazelaire (7e corps d'armée), de Cadoudal (2e corps d'armée), leurs divisionnaires,... leurs généraux ou colonels commandant l'infanterie et les brigades... Tous, sans aucune exception, m'ont affirmé qu'ils ne voyaient aucune difficulté spéciale à l'opération,... que tous, officiers et troupes, ont entière confiance dans le succès.

En tout, vingt-sept bataillons, soit 15 000 hommes d'infanterie, participeront à l'attaque...

L'attaque se trouvait fixée au 2 mai, mais pouvait être reculée sans inconvénient.

Le général Nivelle m'ayant confirmé les termes de cette lettre, je répondis que, puisque tout le monde était d'accord, je ferais, le lendemain, ratifier sans difficulté le nouveau plan par le Comité de guerre.

***

Le lendemain matin 29 avril, le général Pétain, mandé à Paris, se rendait successivement aux Affaires étrangères et au ministère de la Guerre : ses nouveaux pouvoirs furent nettement définis. Mais mon entretien avec lui sur les opérations fit brusquement ressortir la divergence qui subsistait au sujet de l'attaque de la Ve armée. Le jour même en effet (27 avril), où le général Nivelle visitait les exécutants de cette armée et m'écrivait la lettre ci-dessus, le colonel (depuis général) Sérigny, chef d'état-major du général Pétain, chargé d'établir la liaison entre la Ve et la IVe armée, se rendait auprès du général Mazel et écrivait sous sa dictée une note dont voici les passages essentiels :

De l'avis des commandants de corps d'armée, l'objectif limité, fixé sera atteint, mais l'opération coûtera très cher. Le général Mazel l'estime à 20 000 hommes pour les deux premières journées.

De l'avis des commandants de corps d'armée et du général commandant l'armée, il faut s'attendre à une réaction formidable, car on attaque l'ennemi du fort au fort.

Il n'est pas douteux que, si l'ennemi veut s'en donner la peine et puisqu'il a tous les moyens sur place, il reprendra la position conquise.

La contradiction entre cette note et la lettre citée plus haut du général Nivelle était éclatante. L'avis personnel du général Pétain concordait d'ailleurs avec celui du général

Mazel. Dans le secteur de la Ve armée, il se fut volontiers borné à une démonstration, tant l'ennemi apparaissait là fort et averti : fort par le nombre et plus encore par ses défenses souterraines.

Dans ces conditions, je ne pouvais présenter l'après-midi au Comité de guerre [1] un plan sur lequel tout le monde fût d'accord. Je me bornai à faire adopter le principe de la reprise des opérations : le général Nivelle et le nouveau chef d'état-major général devaient se rencontrer le lendemain 30 pour arrêter définitivement le plan des opérations prévues. Le Comité de guerre acceptait d'avance leur plan s'ils se mettaient d'accord. Ce plan arrêté, c'était au général en chef qu'incomberait ensuite l'exécution des opérations.

Je prévins aussitôt le général en chef de la contradiction qui persistait, contrairement à ce qu'il pensait, entre lui et le général Mazel, dont l'avis concordait avec celui du général Pétain. Le lendemain 30 avril, le général Nivelle et le général Pétain se rencontraient à Châlons (comme il était convenu) et me téléphonaient qu'ils étaient d'accord : la Ve armée se conformerait au plan primitif du général Micheler, c'est-à-dire qu'elle attaquerait d'abord au nord de Brimont, et s'emparerait ensuite du fort si la première attaque réussissait. L'opération serait un peu retardée pour qu'on pût parachever la préparation.

Le général Nivelle s'était décidé à diviser l'opération en deux temps pour ne pas aller contre l'avis formel de ses subordonnés et du général Pétain : en outre, l'artillerie lourde ainsi libérée contribuerait efficacement à l'attaque de Craonne qui serait dure.

Quant au général Pétain, il acceptait l'opération, qu'il prévoyait ingrate, avant tout parce qu'elle contribuerait à accrocher et fixer l'ennemi conformément à la demande britannique.

Le 30 avril, le plan des opérations de mai était donc définitivement arrêté par un accord complet entre le général en chef et le chef d'état-major général. C'est ce plan que le général Nivelle allait exécuter librement.

1. Dans cet après-midi du dimanche 29, un Comité de guerre et un Conseil des Ministres se tinrent successivement et ratifièrent les propositions présentées par M. Ribot et moi.

*
* *

Dans l'après-midi du 29 avril, sur la proposition orale du général en chef, qui le matin même avait prévenu par écrit le général Mangin, le Conseil des ministres décidait de remplacer le général Mangin par le général Maistre à la tête de la VI^e^ armée.

Mais dès qu'il eut reçu la lettre du général Nivelle, le général Mangin se précipita au Grand Quartier et fit à son chef une scène si violente que celui-ci l'autorisa à partir pour Paris afin de plaider sa cause auprès du ministre de la Guerre. Le 29 au soir, un peu avant minuit, il se présentait donc rue Saint-Dominique et me demandait une audience immédiate : son sort, me dit-il, était entre mes mains, car le général Nivelle n'insistait plus pour qu'on lui retirât son commandement.

Mais le Comité de guerre et le Conseil des ministres avaient pris leur décision, et il était impossible à aucun gouvernement de se prêter aux sautes de volonté du généralissime.

C'est le 1^er^ mai seulement que celui-ci m'adressait la lettre qui confirmait sa proposition orale; mais les motifs en étaient modifiés : « Au cours des dernières opérations offensives, écrivait-il, le général Mangin, emporté par l'ardeur d'un tempérament militaire, d'ailleurs remarquable, n'a pas apporté dans les calculs de la préparation des attaques, la méthode et la précision indispensables dans le commandement d'une armée. »

Il me fallut donc souligner cette variation dans mon accusé de réception (2 mai) :

« Dans vos propositions orales, répondis-je, vous m'avez déclaré, ainsi qu'au président du Conseil, que vous n'aviez aucun reproche militaire à adresser au général Mangin, mais que vous constatiez qu'à tort ou à raison, il n'avait plus la confiance de ses subordonnés : dans ces conditions, vous estimiez qu'il ne pouvait plus conserver son commandement.

» C'est conformément à ces propositions que le Conseil des

ministres a décidé de prendre la mesure concernant le général Mangin. »

Cette mesure m'avait d'ailleurs beaucoup coûté. J'avais depuis de longues années avec le général Mangin des relations amicales. Je connaissais ses hautes qualités et aussi ses défauts. A deux moments essentiels de sa carrière, alors qu'il me semblait l'objet de préventions injustifiées, j'étais intervenu efficacement auprès de deux ministres de la Guerre, une première fois auprès du général André, une seconde fois auprès de M. Bertaux. Dans le contre-projet que j'avais développé lors de la discussion de la loi de trois ans, je m'étais inspiré, pour le rôle des troupes sénégalaises, des idées de son livre : *L'Armée Noire*, en les réduisant à une échelle plus modeste. Mais le 28 avril 1917, les renseignements qui me venaient de la VI^e^ et de la V^e^ armée s'accordaient trop avec la proposition du général Nivelle et avec ses motifs pour que j'y pusse faire opposition.

D'autre part, il n'était pas douteux que des fautes graves eussent été commises le 16 avril dans l'offensive de la VI^e^ armée, notamment sur le plateau de Vauclerc. Mais à qui en incombait la principale responsabilité? Le général Mangin accusait l'impéritie du général Blondlat, mais celui-ci répondait qu'au Moulin de Laffaux, où il ne commandait pas, le 1^er^ corps colonial n'avait pas été plus heureux que le 2^e^ corps colonial devant Hurtebise. Le général Nivelle incriminait l'emploi massif et compact des troupes noires en un des coins les plus durs de la bataille : il l'aurait interdit s'il en eût été prévenu. Mais le général Micheler déclarait qu'il avait averti plusieurs fois de ce péril le général en chef et qu'il s'était heurté à une décision préméditée. Le responsable était-il le général Mangin? Mais sur le front de la V^e^ armée où le général Mazel commandait, devant Craonne comme devant Brimont, l'attaque du 16 avril avait été aussi impuissante, et non moins meurtrière. N'était-ce donc pas à la conception générale de l'offensive qu'incombait la plus lourde responsabilité, et aussi à l'insuffisance des attaques de la Scarpe et de la Somme pour décongestionner le front ennemi devant la VI^e^ armée, aux conditions météorologiques effroyables dans lesquelles, malgré les instances du général Mangin, on avait déclenché

l'offensive? A mesure que les événements prenaient plus de recul, c'est cette dernière appréciation qui prenait plus de vraisemblance.

Dès le courant de juin, j'étais donc résolu à rendre au général Mangin un commandement sur le front. Mais les supérieurs pairs du général Mangin, le général Pétain comme le général Foch, estimaient que, si brillantes que fussent ses qualités militaires, on avait brûlé les étapes en le faisant passer du commandement d'un beau corps d'armée au commandement d'une armée de 450 000 hommes, et qu'il était indispensable de le mettre *provisoirement* à la tête d'un corps d'armée. C'est cette opinion que je traduisais le 28 juin devant la Commission de l'armée de la Chambre, lorsque MM. Abel Ferry et Albert Favre signalaient l'insuffisance des sanctions prises au sujet du 16 avril, ces sanctions que M. Albert Favre appelait spirituellement « des sanctions à la guimauve ». Sommé de mettre le général Mangin à la retraite d'office, je répondis[1] que non seulement je ne le ferais pas, mais que je pensais qu'il serait replacé bientôt à la tête d'un corps d'armée, poste dans lequel il avait rendu des services incontestés.

Toutefois l'agitation dont le général Mangin était le centre et qui m'avait forcé, dans son intérêt même, à l'écarter à quelque distance de Paris, ne me rendait pas la tâche facile, car un chef doit d'autant plus donner l'exemple de la discipline qu'il est plus en vue. Dans les premiers jours d'août 1917, après avoir consulté le général Pétain, et alors que le Comité des trois généraux chargé par moi d'une enquête sur les opérations d'avril commençait à peine ses travaux, j'offrais au général Mangin de le remettre immédiatement à la disposition du général en chef, en l'avertissant que celui-ci estimait ne pouvoir lui confier, *pour le moment*, qu'un corps d'armée. Le général Mangin me répondit qu'il préférerait donner sa démission. Je l'invitai à réfléchir, et quelques jours plus tard, le 14 août, il me confirmait son refus par écrit, estimant qu'après cette disgrâce, il n'aurait plus l'autorité sans con-

1. Procès-verbal de la Commission de l'armée de la Chambre, séance du 28 juin 1917.

teste qui lui avait permis d'obtenir, dans le commandement d'un corps d'armée, les résultats de 1916.

Lorsque à la fin d'octobre 1917, après le désastre de Caporetto, j'envoyai six divisions en Italie, je fus sur le point de faire appel au général Mangin, mais la nécessité, pour aller vite, de recourir à un état-major tout constitué, empêcha ce projet d'aboutir.

Le 17 novembre M. Clemenceau arrivait au pouvoir. C'était un ami et un défenseur du général Mangin. Il lui avait promis de lui rendre immédiatement une armée, et même la VIe armée. Ayant consulté les grands chefs, c'est seulement un corps d'armée qu'il lui proposa. Après deux mois de résistance, le général Mangin se résigna : le hasard fit que le corps d'armée qui lui fut confié était précisément le même que celui dont il eût pris le commandement cinq mois plus tôt, s'il avait accepté l'offre que je lui faisais. Il le commandait encore le 8 juin 1918, à la bataille de Courcelles : nul n'ignore qu'après ce brillant fait d'armes, la Xe armée lui fut confiée.

Mais l'historique de la « question Mangin » m'a entraîné dans une *anticipation*. Revenons maintenant au 30 avril 1917.

***

Si, à cette date, j'avais encore balancé sur les résolutions à prendre dans le redoutable problème du haut commandement, les fluctuations du général en chef à propos du général Mangin auraient levé mes dernières hésitations.

Mais d'autres indices plus graves, comme les incidents Micheler-Messimy, Nivelle-Mazel, Hirschauer-Ybarnegaray [1],

1. Les deux premiers ont été contés plus haut. J'ai passé le troisième, dont on a tant parlé, sous silence parce qu'il n'a entraîné aucune conséquence de fait. Le 25 avril, le lieutenant Ybarnegaray, député, trois fois cité à l'ordre de l'armée, arrivait dans l'après-midi à l'Élysée, venant de l'état-major du général Hirschauer; au nom de ce général, il demandait instamment au Président de la République d'intervenir d'urgence pour empêcher une offensive imminente sur les plateaux de Craonne et de Vauclerc : sinon la tragédie du 16 avril allait recommencer et le 18e corps succomberait inutilement sur les lieux mêmes qui avaient vu le massacre du 2e corps colonial. J'étais aux armées : M. Poincaré adressa au Grand Quartier un message téléphoné où il signalait en termes pressants les inquiétudes des exécutants qui considéraient comme

m'avaient montré déjà combien était profonde la crise d'autorité que traversait l'armée française.

L'origine en était lointaine; elle remontait jusqu'au début de la guerre. Elle résultait de l'application draconienne du principe en vertu duquel une opération militaire ne peut réussir que si les exécutants ont en elle une foi absolue. Et certes, ce principe n'est pas sans justesse à condition qu'on le tempère de quelque mesure. Depuis longtemps déjà, les officiers les plus indépendants et les plus clairvoyants se plaignaient de cette sorte de despotisme qui ne laissait le choix aux subordonnés qu'entre l'acquiescement automatique ou la disgrâce; mais jamais ce despotisme n'avait été plus pesant que depuis le jour où le projet avait été conçu d'entraîner l'armée dans la grande aventure de 1917. Le général Pétain lui-même, en janvier 1917, n'avait-il pas été « limogé de la Ve armée, exilé de l'offensive » parce qu'il avait signalé les obstacles du plateau de Craonne. Quelques observations sur la difficulté de tirs de destruction que ne guiderait aucun observatoire valaient au général Fatter une lettre de blâme. Vers la même date, au début de janvier, le général de Fonclare, commandant le 1er corps d'armée, qui devait attaquer le plateau de Craonne,

impossible, à la date fixée, la reprise des attaques sur les plateaux de Craonne et de Vauclerc. Ce message n'eut aucune influence sur les opérations, car, à l'heure même où M. Ybarnegaray était à l'Élysée, le général Nivelle, après une visite dans les secteurs, avait spontanément décidé de prolonger jusqu'à la fin d'avril les délais de préparation; mais cet incident provoqua chez lui une grande irritation; il procéda à une enquête, en réclamant des sanctions exemplaires. « Le général commandant en chef, déclarait-il, n'a donné aucun ordre, ni fixé une date quelconque pour la reprise des attaques sur Craonne et le plateau de Vauclerc. Aucune autorité sous ses ordres n'a été autorisée jusqu'ici à donner un ordre de cette nature et il n'en a pas été donné. »

Après une rapide enquête, le général Nivelle adressait le 23 avril, à la Présidence, un nouveau message où il affirmait avoir vu lui-même les généraux Duchêne, Hirschauer et Mangin : « Tous trois, disait-il, déclarent sur l'honneur, qu'ils n'ont jamais donné ou reçu aucun ordre concernant la date de l'opération... Ils ont été navrés à en pleurer des faits qui leur ont été signalés... »

Tandis que ce message était transmis à l'Élysée, M. Ybarnegaray revenait à Paris et m'apportait, comme le tenant des mains du général Hirschauer, l'ordre préparatoire *authentique* adressé le 23 avril par l'état-major de la Xe armée au 18e corps :

« Le 9e et le 18e corps d'armée devront être prêts à commencer leur préparation dès le 25 avril au matin. »

ayant fait certaines réserves sur le succès foudroyant de l'entreprise, avait été enlevé aussitôt à son corps d'armée et placé à la tête du 20e corps qui se trouvait au repos à l'arrière. Une mésaventure plus grave était arrivée en mars, pour une raison analogue, au général Claret de la Touche, qui, lui, avait été renvoyé à l'intérieur. Des mesures aussi brutales aboutissent à ce double résultat : les subordonnés se taisent ou approuvent devant le chef, qui se trouve ainsi confirmé dans son optimisme; mais ils avouent leurs inquiétudes à des confidents non qualifiés. C'est de cette double attitude, détestable pour la discipline comme pour le succès des opérations, que notre armée souffrait profondément, à tous les degrés de la hiérarchie, fût-ce les plus élevés. Comme je demandais, vers la fin d'avril à un commandant d'armée pourquoi, estimant chimérique le plan qui lui était imposé, il avait néanmoins affirmé un jour au Président de la République qu'il emporterait à l'heure indiquée tous ses objectifs, il me répondait : « Comment aurais-je pu faire autrement devant le général en chef ? Nous avions l'ordre formel et sévère de ne manifester aucune objection, aucun doute, devant le Président ou un Ministre. »

Ainsi dépression et découragement des troupes, dissensions entre les diverses armes, ressentiment profond et indigné des officiers combattants contre le haut commandement et le Grand Quartier Général, défiance et manque de franchise à tous les degrés de la hiérarchie : jamais l'armée française n'avait traversé une crise morale aussi redoutable qu'au début de mai 1917. Il importait d'y porter remède sans retard.

PAUL PAINLEVÉ

*(A suivre.)*

# L'HOMME ET LE DIEU

— Tiens, Louise, — dit Razaël, à sa vieille sœur qui brodait à côté de sa table de travail, dans la salle d'orgue, — lis ceci...

Et le maître de la musique française moderne, l'auteur de ce divin *Printemps de Mozart* où il a réalisé le tour de force de ressusciter, avec une technique toute neuve, le musicien du XVIIIe siècle, Jean Razaël tendit une lettre.

— De qui est-ce?

— De la princesse Blanche.

Au lieu de saisir l'enveloppe, Louise Éléazar laissant tomber son lorgnon sur sa broderie, se posa les poings aux hanches :

— Et tu en es là aujourd'hui, tu en es à me faire lire des lettres qui sont des morceaux du cœur de cette pauvre femme, des morceaux arrachés pour n'être exposés qu'à toi seul. Tu me les mets sous le nez — « je t'en prie, distrais-toi avec les lettres d'amour de celle qui m'adore ». C'est joli, mon garçon.

— Tu ne comprends rien, riposta Razaël agacé. — Tu juges tout avec ta sentimentalité de vieille fille. Ce n'est pas moi qu'elle aime, d'abord.

— Alors qui? grands dieux!

L'artiste donna un coup de poing dans le manuscrit de sa Sonate qui dormait là sur son bureau, puis montrant les ternes tuyaux d'étain de l'orgue, son clavecin gris à fleurs

roses, la bibliothèque tournante où s'alignaient les dos rouges de ses partitions et cette grande chose ailée en bronze offerte par l'orchestre du Trocadéro, un soir de triomphe, il dit à mi-voix :

— Cela, tout cela.

Louise Éléazar crut à ce geste qu'il accusait cette femme amoureuse d'un intérêt pour sa situation d'homme comblé d'honneurs. Et voyant en pensée la fine princesse de Vingré-Sansterre, et ses grands yeux gris craintifs où voguaient ouvertement les plus nobles rêves, elle se récria, indignée :

— Tu es odieux. Calomnier ainsi cette pureté vivante qui t'immolerait tout! Je l'entends encore me dire ici, à cette place, avec son tic de ramener toujours son manteau de martre sur sa frêle personne : « Je vous aime aussi, Mademoiselle, parce que vous l'avez élevé bien tendrement et que, la première, vous vous êtes dévouée à son génie. Dieu veuille que je puisse le servir, ce génie, aussi bien que vous... »

— Eh bien, oui, c'est cela, c'est ce que je disais, — fit Razaël, vainqueur. — Elle aime mon génie, mon talent, enfin appelez la chose comme vous voudrez, ce pouvoir que j'ai de transposer un monde dans un autre, de présenter la sensation humaine sous la forme du son. J'ai eu ça dans mon sac, en naissant; j'aurais pu avoir un autre don, ou même rien; mais j'ai eu ça, et voilà ce que les femmes cherchent en moi. Aujourd'hui, j'ai quarante ans, et je n'en ai pas connu même une seule, tu entends, Louise, pas une seule qui se soit préoccupée, en m'approchant, de mon *Moi* véritable, c'est-à-dire du pauvre diable que j'aurais été sans cette faculté d'invention musicale. Mais ce pauvre diable, Louise, il vit toujours au fond de mon être, c'est Jean Éléazar, c'est moi!

Louise le contemplait, silencieuse, inévitablement troublée dès que ce frère admirable entreprenait de formuler sa propre psychologie. Voilà plusieurs semaines qu'il vivait en proie à cette idée du dédoublement de sa personnalité. La docilité de la sœur-esclave l'y suivait. Pourtant est-ce que sa figure physique elle-même ne représentait pas la forme de son génie? Mademoiselle Éléazar le vit se lever. Ce grand corps en se détendant se dressait comme celui d'un dieu, et la physionomie des épaules pleines, du port de tête, de la mâchoire

avide, du front droit sous la chevelure crépue correspondait précisément au caractère de son harmonisation, robuste, puissante et parfois brutale; tandis que les yeux petits, bridés, d'une douceur souriante à leur ordinaire, dans leur transparente couleur de réséda, avaient un charme exactement semblable à celui qu'on retrouvait dans la phrase musicale de Razaël. Donc, pensait Louise, l'homme et le dieu faisaient en lui un être unique, indivisible. Pourquoi cette sorte de jalousie de l'un contre l'autre, comme si l'homme avait pâti?

Les mains aux poches, il se traîna jusqu'à la baie vitrée qui donnait sur le petit parc dévasté par octobre. Les peupliers qui composent la parure des jardins dans cette partie de Neuilly-Saint-James, voisine de la Seine, où le frère et la sœur habitaient un pavillon, agitaient, comme des piécettes d'or tremblantes, leurs dernières feuilles. Sans doute cette vision de l'automne si émouvante pour un homme qui atteint la quarantaine sans avoir encore fixé sa vie sentimentale dans une assiette définitive, aiguisa-t-elle l'état de crise où il se trouvait, car il murmura tragiquement :

— Quelle solitude!

Mademoiselle Éléazar, par nervosité, reprit son aiguille, tout en grommelant :

— Ingrat... Ingrat... Je ne veux pas parler de moi, non je ne parle pas de moi. Pourtant, je t'ai assez choyé depuis la boutique de papa jusqu'à aujourd'hui... et d'une façon qui doit bien te faire comprendre que ce n'est pas ta célébrité, pas ta maîtrise que j'ai chéries...

— Évidemment, oui, toi, ma pauvre vieille... Mais la princesse, par exemple, crois-tu qu'elle l'aurait assez dédaigné ce petit bonhomme que j'eusse été sans la musique, le fils du luthier de la rue Sainte-Anne! Ah! là, là... Je suis comme ces femmes qu'on épouse pour leur dot... Sais-tu, la princesse? tu aurais vu cela dans sa lettre, si tu l'avais lue... c'est de ma Sonate qu'elle est éprise. Elle est allée dimanche l'écouter au Concert Moderne. Elle me dit que ma musique prend l'être humain, le désagrège par l'émotion, puis le reforme, lui redonne une substance autre, d'une étoffe plus ample, plus céleste, un corps aux sens décuplés. En somme,

c'est la même théorie que l'on propose pour l'extase des saints. Mais alors, poussée à remonter aux sources de cet influx musical, elle me trouve et veut que cette puissance d'élévation, ce soit moi-même, tu comprends, Louise, elle confond l'Art et ma personne, cet art dont je suis si peu maître, que je ne sais même pas, moi, l'artiste, d'où il me vient...

— Comme tu compliques tout! C'est de la neurasthénie, ma foi. Plutôt que d'imaginer un tel procès, dis tout de suite que tu n'aimes plus la princesse. J'ignore ce qu'il y a entre vous, à ce jour, si tu en es déjà à la lassitude...

— Ce qu'il y a entre nous, se récria vivement Razaël, avec un empressement et une gêne qui démentaient son dire, il n'y a rien du tout. La princesse est une femme dont la société m'a plu beaucoup et voilà...

— Je t'ai vu envisager la possibilité de l'épouser. Vous avez le même âge; tu étais très ému par sa forme gracieuse, ne dis pas le contraire; tu me répétais : « C'est une Tanagra », et quand tu prends ce ton-là pour me parler d'une femme, je sais ce que cela signifie. Tu en étais possédé. Puis sont venues des périodes de mauvaise humeur, de repas taciturnes. Je connais encore le sens de ces attitudes, j'ai l'expérience de tes histoires de cœur, mon garçon; quand une de tes liaisons se lézarde, c'est moi que tu fais souffrir; mais quand tu me reviens bon et gentil comme tu es en ce moment, c'est comme si tu avais mis le mot « fin » au bas d'un roman.

Razaël regarda sa sœur avec un demi-sourire complaisant et se tut.

***

Mademoiselle Éléazar lisait un soir près de son frère dans la salle d'orgue où ils se tenaient constamment, quand on annonça madame la princesse de Vingré-Sansterre.

Razaël qui flânait là depuis une heure, oisif, en proie à son souci, se leva brusquement.

— Je n'y suis pas.

— Oh! — dit seulement la bonne Louise indignée.

Et elle donna l'ordre de faire entrer la visiteuse.

— Je ne veux pas la voir, dit Razaël, en se sauvant; — je n'en puis plus, je la déteste. Elle m'a trop humilié.

A la porte, il se retourna :

— Délivre-moi d'elle, Louise!

Il avait à peine disparu qu'on introduisit la jeune femme. Car c'était encore une jeune femme, cette mince créature hésitante dont les grands yeux timides parcouraient l'énorme pièce, les recoins d'ombre, cherchant celui qui venait de s'enfuir, s'obstinant au clavier de l'orgue où naguère, quand elle arrivait, le musicien se mettait parfois, pour jeter sous ses pas des guirlandes d'harmonies. Au moment où mademoiselle Éléazar se leva pour l'accueillir, elle comprit qu'il n'était pas là.

— Vous êtes seule? — questionna-t-elle d'une voix altérée.

— Oui. Jean est sorti, — mentit la vieille fille, torturée du rôle qu'on lui faisait jouer, mais impuissante à s'en dégager, tant elle épousait étroitement les modalités du cœur de son frère : adoratrice de la princesse, aussi longtemps qu'il l'avait aimée, prête à devenir son bourreau de l'instant que le grand homme souhaitait s'opérer de cette femme.

Là-dessus, elles s'embrassèrent, et la bonne Louise, sur ce baiser, se fit horreur à elle-même. Elle regardait cette douce princesse et se sentait attendrie devant sa victime.

— Tant mieux, peut-être, — murmura cette dernière en gardant la main de Louise Éléazar qu'elle pressait de toutes ses forces; — bien qu'il attendît ma visite et que j'éprouve un peu de chagrin à ne pas le rencontrer puisqu'il y a là une vexation bien intentionnelle de sa part, oui, malgré que j'aie le cœur déçu de ne pas trouver ici celui pour qui je venais, et pour qui...

Elle s'arrêta, sa main quitta celle de Louise Éléazar et vint cacher ses yeux pendant qu'elle balbutiait d'une voix à demi éteinte par la confusion :

— ... pour qui je vis (à quoi bon faire semblant de vous le cacher), je suis presque heureuse de vous voir seule, Mademoiselle. Je viens à vous comme les fidèles que Dieu semble repousser vont à Notre-Dame-de-Consolation. Je voudrais que vous m'expliquiez ce qui se passe en lui, et pourquoi, au moment même où nous projetions d'unir nos vies, après

tant de luttes que j'avais soutenues pour ce dessein contre ma famille, mes frères surtout (par un sursaut d'amour-propre bien naturel chez une pauvre femme abandonnée, elle n'était pas fâchée de rappeler ici la hauteur de sa naissance qui la faisait si lointaine des Éléazar), pourquoi il s'écarte et me fuit? Vous parle-t-il de moi, dites?

— Oui, dit — Louise, avec la sérénité d'un sacrificateur, bien que sa voix tremblât, — il me parle de vous, souvent. Mon pauvre Jean traverse une crise, actuellement, et souffre bien lui-même. On ne peut lui en vouloir. Vous avez eu un tort envers lui, Madame; oh! ne vous récriez pas; je sais la qualité de votre sentiment et qu'il plane au-dessus de tout reproche. Mais il y a dans l'homme plus de susceptibilité que nous ne croyons, nous autres femmes, et même que nous ne sommes capables d'en expérimenter, quoi qu'on dise. Votre admiration pour son génie atteint un degré qui, au lieu de le flatter, le blesse en secret, parce qu'elle semble laisser de côté sa personnalité intime. C'est en écoutant sa musique, et même, à ce qu'il m'a dit, cette fameuse Sonate, que vous l'avez aimé. Alors lui éprouve un sentiment d'envie envers ce génie.

Il y eut un petit silence; puis la princesse acculée à une sincérité qui débordait même les limites de sa réserve dit faiblement :

— Je n'aimais pas seulement son génie, il le sait bien...

Louise Éléazar, qui, sans pouvoir déterminer la précise signification de cette phrase, en devinait au moins la portée, se troubla légèrement. Mais l'instinct qui la pressait de défendre son frère, de le maintenir sur un piédestal dans l'instant même où il pouvait devenir haïssable, lui fit poursuivre :

— Il faut le comprendre. Songez qu'il a été pris par le succès comme par un torrent, dès sa vingt-cinquième année. Car enfin son succès date de sa musique de scène pour *René* à l'Odéon. Vous vous rappelez l'intermezzo — do, si, do, ré, ré, si, que la salle avait entendu avec stupeur, puis qui fut bissé, puis que la troisième fois, elle écouta debout, par respect. De ce jour-là le dieu fut reconnu. Au cercle qui l'entourait, toujours plus élargi, Razaël n'est plus apparu

que comme un phénomène, un être mystérieux, d'une humanité décuplée. Ainsi ce pauvre enfant de vingt-cinq ans, doué de tant d'autres qualités naturelles et charmantes, si gentil camarade, si bon frère, enclin au rire, à l'humour, à la farce d'étudiant, a-t-il dû endosser de force le personnage que le public et ses admirateurs voyaient en lui, gigantesque et surhumain. Combien, moi qui lui servais de secrétaire, ai-je lu de lettres où l'on identifiait absolument les accents si nouveaux, si impérieux, si ravissants de sa musique, avec lui-même, pour en faire un homme pathétique! Pathétique, lui, mon frère! Ah! Madame, que ne l'avez-vous connu à vingt ans! Je ne vous dis pas qu'il n'ait aimé le goût de ce vin-là. Il en a bu au delà de sa soif. Il a épuisé l'enivrement de l'orgueil. Bon gré, mal gré, il a joué le rôle qu'on voulait, et qui au fond le contentait. Mais aujourd'hui, à quarante ans, avec la nostalgie de la jeunesse, lui revient la vision de ce garçon juvénile et rieur que le public a tué, dont les femmes n'ont pas voulu et qui dort toujours au fond de lui-même sous l'être artificiel qu'on lui a fait. C'est l'ancien *moi* qu'il voudrait ressusciter. Mais celui-là vous ne l'aimez pas, Madame, vous ne connaissez que Razaël, le nouveau Mozart. Il vous en veut, car au fond c'est Éléazar qu'il s'appelle.

La princesse Blanche dont les prunelles agrandies disaient le désarroi intime, regardait cette vieille fille au profil sec, toute en gris argent, depuis le velours de sa pantoufle jusqu'à ses cheveux en auréole, et qui parlait de Razaël avec un instinct si sûr. Comme elle possédait par cœur les replis de son âme! Comme elle le lisait naturellement sans effort! Quel avantage a sur les plus grandes passions toujours incertaines et soumises au caprice, l'amour quasi maternel de la femme qui a tenu l'homme enfant dans ses bras! Entre les deux amours quelle revanche de la durée sur la violence!

— Il aurait pu m'expliquer tout cela comme il vous l'a expliqué à vous-même, — finit par murmurer la visiteuse en retenant ses larmes.

— Ce sont choses qu'il faut surprendre plutôt qu'entendre, — prononça Louise Éléazar, impitoyable.

— Mais je ne puis pas le suivre dans l'absurde et lui dire par exemple que le cri déchirant de sa Sonate ce n'est pas

lui qui l'a poussé. Pourquoi cet être divin veut-il retourner au vulgaire!

— Il n'était pas un jeune homme vulgaire, je vous assure, avant que la conception musicale ne se fût produite en lui.

— N'est-ce pas mon droit néanmoins de préférer l'autre à celui-là?

— Pour les perdre tous les deux, alors?

— Vous croyez donc qu'il ne m'aime plus?

Louise Éléazar n'eut pas le courage de répondre; elle laissait ainsi la victime venir toute seule au couteau. Il y eut un silence mortel. Les yeux craintifs imploraient la vieille fille, ils mendiaient un mot, une réticence, un doute, tout plutôt que ce silence qui répandait la mort dans les os de la femme amoureuse. Celle-ci donnait à ce silence pour durer encore, dix secondes, vingt secondes : un démenti viendrait. Il était impossible qu'on ne finît pas par lui dire : « Mais si, vous êtes toujours aimée. » Cependant les secondes passaient et l'on se taisait toujours. Ainsi la vérité la pénétrait toute seule, sans débat possible...

Instinctivement quand elle fut bien convaincue de son horrible malheur, elle se tourna vers la grande architecture de bois et de métal qu'était l'orgue, et crut revoir encore au clavier la silhouette de celui qui, tant de fois, de cette place, alors qu'elle était sa souveraine, l'avait enveloppée dans l'atmosphère passionnée de ses mélodies. C'était donc fini? Razaël ne lui appartenait plus. Pire encore, il la faisait chasser par cette vieille fille orgueilleuse, fière de le posséder toujours!

Il lui fallut se raidir contre le vertige de la douleur pour dire encore d'une voix humble :

— Mademoiselle, faites que je le revoie, je vous en prie. Comment voulez-vous que je vive sans lui? Personne, entendez-vous, personne au monde n'a ressenti son œuvre comme moi. Je l'ai comprise, moi, unique et faible, avec l'âme multipliée d'une foule. Mon cœur a pu contenir tout son art...

Cette agonie d'un amour qui n'acceptait pas de mourir affolait Louise Éléazar. Si bouleversée qu'elle fût, elle ne cédait pourtant pas, ni n'entendait abandonner le parti de son frère. Elle finit par imaginer de dire :

— C'est que nous allons partir. Oui nous partons un de ces jours. Il faut que Jean voyage, Madame. Il est victime de la gloire et aussi du surmenage, de cette fatigue nerveuse de la production cérébrale, si épuisante. Laissez passer quelques mois. Sans doute la crise actuelle sera guérie et il vous reviendra peut-être, moins compliqué, moins hanté par ce dédoublement de sa personnalité que vous n'avez pas daigné comprendre.

— Il est ici, — dit tout à coup la princesse, — je veux lui parler!

— Non, Madame, il est absent, mais fût-il ici qu'il vaudrait mieux pour vous ne pas le revoir.

La princesse toute crispée murmura d'une voix presque inintelligible.

— Alors, Mademoiselle, dites-lui, je vous prie de lui dire pour moi que si jamais... non dites-lui au contraire que désormais ma vie... ou plutôt ne lui dites rien, sinon que je me suis retirée sans une larme.

Elle gagna la porte. Mais à ce moment le cœur de la vieille fille creva. Sous ses yeux l'amour fuyait la maison, Razaël perdait l'encens le plus grisant qu'il eût jamais respiré et surtout elle éprouvait jusqu'à l'angoisse la douleur de cette pauvre femme, que sa sauvage affection de sœur aînée avait élue entre toutes comme la plus aimante. Elle cacha son visage dans son mouchoir, honteuse de sa faiblesse.

Dans le parc le vent soulevait en tourbillon les piécettes d'or desséchées tombées des peupliers et qui ouataient le terrain d'un tapis fauve et lumineux. On sentait la mousse et la feuille pourrie. Ce sinistre crépuscule d'automne, humide et glacial, dramatisait la nature. Quand les pieds dans cette épaisseur jaune de feuilles, elles furent en vue de la grille, mademoiselle Éléazar bégaya, toute sèche et toute grise dans la brume.

— Je voudrais vous reconduire ainsi jusqu'au bout de la dure étape. Je vous pleurerai, Madame, je vous pleurerai bien longtemps. Vous m'étiez très chère.

La princesse Blanche disparut derrière les panneaux luisants de l'auto où deux roses se balançaient au bord de la glace.

***

De la fenêtre de sa chambre au premier étage, Razaël avait aperçu la fuite noire de la voiture dans la rue bordée de jardins. Comme s'il avait craint un retour possible de l'ennemie disparue, il attendit encore quelques instants, puis, impatient, descendit enfin vers sa sœur.

Elle était en pleurs, dans la salle d'orgue, accoudée à la table du musicien.

— Des besognes comme celle-là, mon garçon, tu les feras faire par d'autres la prochaine fois. Étrangler de mes mains une chère créature qui t'adore! Non, non, il fallait avoir le courage d'opérer toi-même. Je me tenais à quatre pour ne pas t'appeler et ne pas te la jeter dans les bras.

Mais Razaël nerveux voulait savoir ce qui s'était passé, surtout l'aboutissement de la scène qui lui importait principalement. Louise avait-elle frappé assez fort? Comment la princesse Blanche était-elle partie? Et sa sœur essayant de lui dépeindre la douleur de celle qui l'aimait toujours, il se récria férocement :

— Si j'avais été un pauvre petit musicien obscur, amoureux d'elle et que je me fusse traîné à ses genoux, tu aurais vu l'indifférence de mon idole. Or je puis bien t'expliquer mon cas, à toi, Louise, qui es un vieux camarade. Cette femme qui a été la grande passion de ma vie, je ne l'ai pas aimée en artiste comme elle l'a cru, je n'ai pas mêlé à cette sorte de délire qu'elle me donnait l'excitation de la musique. Ce *Printemps de Mozart* qu'elle se figure qu'elle m'a inspiré, je ne l'ai pas écrit sous son influence; quand je travaillais, même, elle mourait en moi. C'était autre chose. Et après une journée de labeur, je volais à elle comme à une absente. Mon amour était plus que mon art. Mais elle n'entendait pas de cette oreille-là! Elle exigeait au contraire que ce fût mon art qui prît la forme de l'amour pour s'emparer d'elle.

Louise Éléazar fit une restriction :

— Elle m'a dit : Je n'ai pas aimé que son génie...

— Tu n'as pas compris ce que cela signifiait. La preuve en est qu'elle s'est amusée le jour où, par ingénuité, par

simplicité, moi qui la chérissais de tout mon cœur d'homme, mais non pas avec ma sensibilité de musicien, je lui proposais la vie au désert, et d'élever notre bonheur sur les ruines de mon talent. Ce suprême témoignage d'un amour assez violent pour mépriser tout intérêt, toute vanité, tout orgueil sais-tu ce qu'elle y a vu, Louise? Une boutade, un paradoxe d'amoureux. Elle en a ri. Oh! quand je l'ai vue rire de cela, elle s'est effondrée devant moi; de ce moment, tout était fini. Il n'y a même plus d'attrait physique, il n'y a plus rien qui tienne devant la femme qui rit d'un tel dépouillement. Mais elle ne me voulait pas dépouillé de la musique, voilà toute l'histoire!

— Au fond, mon petit, elle n'avait pas tort.

— Louise, — reprit-il accablé, — ce qu'il m'aurait fallu, à moi, c'est une femme ignorante, qui n'aurait même pas soupçonné ce qu'est le génie, qui m'aurait mis en souriant ses bras au cou sans savoir qu'elle enlaçait un musicien célèbre, qui aurait aimé Jean Éléazar, mais pas l'autre. Cette femme là, vois-tu, si simple fût-elle, et dépourvue, et incapable, elle serait descendue plus profondément dans mon âme que les subtiles, les connaisseuses d'art, les cultivées; elle aurait atteint ce que nulle des autres n'a pu rencontrer : mon cœur misérable.

Louise Éléazar était habituée à ces désespoirs de l'artiste, à ces yeux mouillés de larmes, à cette tête se roulant sur l'appui du fauteuil, à la douleur de cette mâchoire sauvage crispée comme un étau faussé. Elle savait les mots qu'il fallait pour apaiser puérilement ces révoltes. Ils iraient faire un beau voyage, tous les deux. Ils fuiraient les femmes, sources de chagrin. On ne verrait que la nature. Personne même ne le reconnaîtrait, lui Razaël. Il serait traité comme n'importe qui. On ne donnerait pas seulement son adresse, de façon que l'incognito soit respecté. La bonne Louise finit même par l'égayer en ajoutant :

— Les tables d'hôtes t'aimeront pour toi-même, mon garçon.

***

Un soleil éblouissant passant comme un lait de chaux sur les maisons blanches au-dessous du ciel indigo, un coup de

mistral qui fit claquer le cache-poussière et le long voile de mademoiselle Éléazar, trois longs palmiers étiques dressant leur tête roussie au bout d'un mât écailleux, ce fut l'arrivée à Cannes.

Laissant à sa sœur le soin de trouver un hôtel, Razaël était tout entier au bonheur enfantin de la comédie dont il jouait le prologue. Il créait un rôle. Il venait ici en obscur professeur de musique. Il avait même poussé le souci de l'exactitude jusqu'à choisir dans sa garde-robe un pardessus assez usagé qu'il portait avec ravissement, se mirant d'occasion aux glaces qu'il rencontrait. La princesse Blanche semblait n'avoir plus laissé de trace dans son souvenir. Il y a dans la tranquillité de l'homme qui a quitté une maîtresse éplorée un large sentiment de vengeance et d'équité satisfaites. Une rupture est toujours le *prætium doloris* d'une offense, même inconsciente peut-être. C'est le contentement d'une rancune chez celui qui s'est lassé le premier. Et considérant, béat sous un palmier de la Croizette, les délicatesses opalines de la mer incolore, le petit fort aérien du Suquet avec sa tour sarrazine et la caravane lointaine des croupes de l'Estérel qui s'abaissent et s'enfoncent dans le lac méditerranéen, il répétait en riant :

— ... Un petit professeur de piano qui a laissé là ses élèves pour venir croquer ses quatre sous dans le midi.

Au bout d'une heure, Louise Éléazar vint le rejoindre, essoufflée, avec une figure de consternation. Les deux hôtels où on lui avait affirmé qu'elle trouverait des chambres, étaient pleins. Elle avait en vain parcouru la ville; même les pensions de famille regorgeaient de monde bien que la saison fût à peine commencée. Il ne leur restait plus qu'une ressource, une certaine villa, située au bord de la Croizette où des gens aisés, mais qui voulaient accommoder leur situation lésée par la vie chère, consentiraient à prendre en pension deux ou trois voyageurs. Elle possédait l'adresse : Monsieur et madame Charlemagne, villa des Algues.

— Si tu avais dit ton nom, mon garçon, nous aurions été sûrs d'une réception enthousiaste, tandis que...

Les Charlemagne furent accueillants; Razaël se fit connaître sous le nom de Jean Éléazar et présenta sa sœur en ajoutant

qu'ils donnaient l'un et l'autre des leçons de musique. Précisément les Charlemagne, bien qu'ayant vendu, toute leur vie, de la bijouterie à Lyon, adoraient les arts. D'ailleurs, dans l'instant même, on entendait le son d'un violon qui chantait faiblement derrière une porte à moulures d'or.

— C'est notre fille, — dit madame Charlemagne, avec un sourire d'aise.

— Oh! un violon! — dit Razaël, en prêtant l'oreille, — mon père en vendait.

— Vous étiez dans le commerce aussi? Très bien, — déclara le père.

Et l'on s'entendit aussitôt sur les prix de la pension.

Là-dessus, même avant de visiter les chambres, il fallut que le professeur, puisqu'il devait y être expert, appréciât le violon. Madame Charlemagne n'en voulait démordre. Et elle finit par pousser la porte à moulures d'or. La fille et l'instrument apparurent ensemble, tous deux figés. Juliette Charlemagne restait l'archet levé, le visage rose, les cheveux rejetés en arrière, avec deux touffes de frisons d'or cachant les oreilles.

— Mademoiselle, je suis confus de cette intrusion, — disait Razaël.

Il faisait toutes les coquetteries possibles pour plaire à ses hôtes. Il apprécia le violon, son bois, ses sons, jusqu'à son veinage, puis la vue qu'offraient les baies vitrées du salon, la clarté des tentures, l'exceptionnelle situation de la villa, bâtie en face des îles de Lérins. Mais plus encore que par tant de frais, il séduisait son monde insidieusement, grâce à ce pouvoir aimable et sûr que possède en soi, à son insu, l'homme célèbre. C'est une longue habitude d'adulation qui produit une grâce virile, l'art de ne se dérober qu'à demi au culte des gens; c'est la certitude des compliments qui en crée l'appel continu; c'est cette aménité supérieure de l'idole devant qui l'encens a trop fumé. Razaël avait beau affecter les manières d'un homme simple, il portait en lui ce caractère d'opulence morale qui charmait.

Le soir, à table, Juliette Charlemagne qui se trouvait à sa droite, sentait en lui quelque chose d'impérieux, de dominateur qui lui fit penser que c'était un grand professeur de

piano, quoique si modeste. Ils causèrent musique. Razaël l'examinait furtivement avec cette religion que les grands passionnés professent pour une jeune fille; il ne lui parlait qu'avec des termes choisis; il n'avançait que des idées délicates et hésitantes; il adoucissait jusqu'au son de sa voix, et il observait, avec un respect attendri d'homme de quarante ans, la fleur de sa joue.

Il voulut apprendre d'elle, d'aventure, si elle ne préférait pas un musicien à un autre. Là-dessus, toute la délirante jeunesse qui tenait cette jolie fille dans une sorte de griserie perpétuelle, qui allumait dans ses yeux étonnés une constante étincelle, éclata. Si elle avait un musicien préféré? Pouvait-on poser pareille question? Il fallait ignorer qu'un seul musicien existait au monde et que ce musicien était Massenet.

— Enfin, Monsieur, est-ce que vous n'avez jamais entendu Manon?

Et les deux mains jointes, son profil incertain tendu comme vers une vision :

— Ah! que j'aurais aimé le connaître!

Puis aussitôt d'un soprano fluet, vacillant, de grisette, elle fredonna :

Adieu notre petite table...

Mademoiselle Éléazar qui avait espéré qu'elle nommerait Razaël, scrutait éperdument son frère, craignant qu'il n'eût éprouvé comme une injure. Mais loin de là. Ses prunelles souriaient, donnant à son masque brutal une douceur irrésistible. Et se penchant un peu vers Juliette Charlemagne, il lui dit à mi-voix :

— Vous avez raison, ce fut un grand musicien, mais vous savez qu'il n'avait pas le visage d'Apollon.

Alors elle, sans même l'écouter.

— Vous l'avez vu, vous peut-être, Monsieur?

Il souriait toujours, curieux de ces enthousiasmes de femmes qu'il avait ainsi l'occasion d'étudier à propos d'un autre. C'était bien là le prestige dont elles s'enivrent. Pour une mélodie qui a caressé leurs nerfs, les voilà idolâtres. Que devient l'homme dans l'affaire? Et il s'applaudissait de

n'apparaître à celle-ci que débarrassé de ce prestige étranger qui au moins ne reléguait plus dans des limbes honteuses son Moi véritable. Car il avait bien trop de science des âmes féminines pour laisser inaperçu le goût que Juliette montrait dès ce premier jour, dès ce premier dîner pour le voyageur inconnu. Il sentait les fusées de son jeune rire, et les élans de son imagination enthousiaste sans cesse dirigés vers lui. Aussitôt seul avec sa sœur il s'écria :

— Quels braves gens! Voilà enfin la simplicité que j'aime.

— La petite joue du violon comme une pantoufle, objecta Louise dédaigneuse.

— Tant mieux, — reprit Razaël, — tant mieux. C'est ce qu'il faut.

Louise Éléazar ne fut par la suite qu'à demi contente d'une telle comédie. Quand elle voyait ces bijoutiers enrichis saisir par le bras son grand homme pour l'emmener prendre le café sur la terrasse blanche à balustres qu'un géranium grimpant fleurissait de touffes roses, elle éprouvait la sensation d'un sacrilège. Ou bien si M. Charlemagne, qui volontiers critiquait le gouvernement, s'oubliait dans une discussion politique jusqu'à nommer Razaël son « cher ami », elle pinçait la bouche avec ce certain air persifleur de qui a un bœuf sur la langue et se gonfle de son secret en face des sots qui ne l'ont pas deviné.

Il n'en était pas moins visible que les Charlemagne raffolaient de Razaël. Juliette ne se gênait pas pour lui déclarer.

— J'adore les gens comme vous, monsieur Éléazar. Décidément, ce n'est qu'avec les Parisiens que l'on ne s'ennuie jamais.

Elle ne voulait plus le quitter. Il avait les plus grandes peines à s'esquiver seul le soir après le train de Paris pour aller à la poste restante délivrer son courrier. Mais chose curieuse, lorsque à lire sous un réverbère ou au café ces lettres adressées au musicien, il était pour un quart d'heure ou deux redevenu Razaël, une hâte le prenait de retourner à la villa des Algues, à ce qu'il appelait « l'atmosphère de bonhomie ». Juliette l'attendait en grattant son violon dans le salon aux moulures d'or. Il le savait et pressait le pas.

Vers décembre, Louise Éléazar parla de continuer le voyage

qu'on devait pousser jusqu'au Maroc. Razaël s'emporta; ils ne pouvaient partir ainsi, non point qu'il s'amusât particulièrement à Cannes; il se défendait même assez bizarrement de s'y plaire, mais on allait donner en janvier le *Printemps de Mozart* au théâtre de Monte-Carlo. Il se promettait un plaisir puéril d'assister incognito à la première représentation. La vie était trop chiche d'inédit pour qu'on perdît une telle occasion de sensations neuves.

***

Lorsqu'en janvier, l'on commença de coller sur les murs les affiches du *Printemps de Mozart*, il questionna Juliette :

— Vous aimez la musique de Razaël?

Elle prit un air expert :

— Oh! il est très fort!

Et ce fut tout. Elle n'ajouta même pas, comme on faisait d'habitude, l'éternel : « Et sa Sonate! » Preuve qu'elle n'en connaissait rien. Mais, là-dessus, il imagina de l'emmener à Monte-Carlo pour son opéra et d'assister ainsi au travail de ses harmonies, sur la rudimentaire sensibilité musicale de Juliette. Il se flattait d'une victoire de son œuvre. Loin de s'opposer à ce petit voyage, le père et la mère Charlemagne se montrèrent confus de tant de politesse. Même ils s'obstinaient à payer d'avance le prix de billet de Juliette. « Car, disait le bonhomme, on sait bien ce qu'est un professeur de piano. »

Mademoiselle Éléazar dut intervenir :

— Nos parents ont gagné quelques rentes dans la lutherie, — expliqua-t-elle, — et vous pouvez laisser à mon frère le plaisir de faire les frais de cette partie.

— Bon, — se dit à part soi madame Charlemagne, — ceci m'aide à comprendre le nécessaire de toilette monté en or et les petits diamants des boutons de manchette que j'ai surpris dans sa chambre.

Et elle redoubla d'estime pour M. Jean.

Au dernier moment, Louise qui devait être de la fête accusa ses rhumatismes de ne pas le lui permettre. Elle resta. On vit donc la fine Juliette dans son tailleur fauve, partir

bavarde et rieuse aux côtés du professeur dont la haute stature devait s'infléchir un peu en l'écoutant. Les deux femmes, qui, de la terrasse à balustres, les suivaient sur la promenade courbe, se jetèrent un clin d'œil sans rien dire.

— Parlez-moi de vos élèves, — demanda Juliette dans le train.

Il se sentait en verve; loin d'être pris de court, il inventa mille histoires; il les appelait de noms élégants : Paulette, Monique, Dorine.

— Vous devez me trouver sotte auprès d'elles, — articulait Juliette d'un air chagrin.

— Non, c'est elles que je trouve sottes auprès de vous.

Le train passait sous des arches de roches rousses dont le pied rugueux trempait dans la mer. Elle paraissait un lac de satin bleu qu'un faible machinisme aurait légèrement agité. Déjà entre cette eau invraisemblable et la côte aux roches couleur de feu, on était au théâtre.

Razaël vivait dans une exaltation assez singulière. L'amitié que lui montrait cette fraîche Juliette, ce plaisir qu'elle prenait ostensiblement à sa présence, sa coquetterie donnaient de l'encens à l'être qui, en lui, n'en avait jamais eu. Lorsqu'il l'eut installée à ses côtés aux fauteuils, avec des soins discrets et timides de vieil expert de l'amour que la confiance d'une jeune fille terrifie secrètement, il attendit en rêvant les premières vagues symphoniques de son Ouverture, dont on a dit que la *Sonate à la Reine* en était seulement la semence. Il songeait à ces années où il n'avait jamais aimé que dans le doute, sentant le baiser de la femme passer comme au-dessus de lui, tendu en somme à ce génie qui n'était pas lui-même. Mais quand l'harmonieuse introduction du *Printemps de Mozart* se déchaîna sous le plafond boursouflé de dorures et que cette orchestration qu'il avait en un temps portée en lui roula de nouveau jusqu'à son âme, l'étonnant comme s'il ne la reconnaissait pas, il se mit à scruter Juliette. Et il vit ses yeux braqués sur le collier de perles d'une jeune femme à la nuque brune, assise à l'autre rang.

Pourtant vers la fin du premier acte, au moment où la soprano légère chante la ballade à cinq temps que l'on a considérée comme la plus victorieuse hardiesse moderne et

la plus séduisante, il ne se tint pas de se pencher vers Juliette en lui demandant :

— Êtes-vous contente?

— Oui, — répliqua-t-elle, — d'être auprès de vous.

Interdit, figé, doutant d'avoir compris, il dit en la dévorant du regard :

— Quoi?

Et elle se répéta, tranquillement, audacieusement avec cette sorte d'inconscience des jeunes filles très gardées qui s'abandonnent à un sentiment comme on se lance dans un abîme, les yeux bandés. Elle avait même un air de fermeté, de décision qui précisait irréfutablement son intention. Razaël des deux fut certes le plus troublé. Il balbutia :

— Vous êtes gentille.

Mais la tête lui tournait. Il crut sentir dans ses bras la fraîcheur de ce jeune corps. Et en même temps il était éperdu à penser que les parents Charlemagne lui avaient confié comme une pupille cette périlleuse petite fille.

A l'entr'acte, il aurait voulu s'enfuir, craignant d'être reconnu du chef d'orchestre. Mais Juliette que cette salle exaltait et grisait le retint. Avec l'assurance d'une fille riche qui aime un homme pauvre, elle lui demanda sans pudeur pourquoi il ne s'était jamais marié.

— C'est qu'autrefois, — plaisanta-t-il, — j'étais trop jeune et qu'aujourd'hui je suis trop vieux.

Vieux, lui! Et elle eut un rire qui coula dans les veines du grand homme comme une fontaine de Jouvence. Au surplus il n'avait pas dû manquer d'occasions parmi toutes ces jeunes filles auxquelles il enseignait le piano, cette Dorine, cette Paulette.

Sans répondre, il revint à sa pièce. N'aimait-elle pas cette musique de Razaël?

— Vous savez, — répliqua-t-elle, — quand on a entendu *Manon*!

Il souriait en la regardant. Elle était le Matin. Elle était l'Aurore. Sa vie avait tout le mystère du fleuve à sa source. Elle représentait non point le don qui est fini, mais la promesse qui n'a pas de mesure. Dans le chaos de toutes les richesses où plus tard la maturité fait son choix, son âge avait respecté

le désordre et elle respirait encore dans cette ignorance de soi-même, ombre plus enivrante que la lumière. Or Razaël qui n'avait pas encore connu de vraie jeune fille se laissait fasciner justement par cette obscurité que déjà tourmentait l'Aube.

Au second acte, alors que visiblement le public était extasié, arraché à lui-même par la mélodie à trois harpes qui dessine l'entrevue du jeune Mozart et de la Reine, la main timide et tendre de Juliette se glissa à son bras, s'y accrocha.

— Cet opéra, c'est gentil, évidemment, — murmurait-elle, — mais je m'amusais plus dans le train tout à l'heure quand vous me racontiez vos leçons de piano.

Il sentit comme un grand miracle se faire en lui. Il existait enfin. Il connaissait la plénitude de la vie humaine sans qu'il y eût au plus intime de son cœur un visage chagriné dont l'amour affectât de se détourner hautainement. C'était ce visage souffrant qui se crispait naguère quand la princesse Blanche écoutait Razaël à l'orgue et que des pleurs d'admiration se formaient dans les beaux yeux angoissés de la douce femme. Aujourd'hui le sourire amoureux de Juliette s'adressait enfin à cette triste figure, la dédommageait de ses vingt années de mortifications.

— Ah! Juliette, — prononça-t-il tout tremblant, — pourquoi n'ai-je pas dix ans de moins!

***

Le bijoutier se montrait aussi engoué du professeur que sa fille. Et un jour, en honnête et brave homme qui prévient les réticences d'un amoureux peu fortuné, il la lui offrit en mariage, tout en causant sur la Croizette.

Razaël en pleurait. Tant de confiance, de simplicité l'anéantissait. Seulement lorsque le Papa Charlemagne parla de la dot de Juliette, il l'arrêta net. Il n'en voulait pas. Ses leçons lui rapportaient gros. Il y avait aussi la fortune de ses parents. Il n'avait nul besoin de l'argent de Juliette. Pas un sou. Ce trait parut prodigieux à la famille. Il mit le comble à l'estime qu'on professait déjà pour Jean Éléazar. Il acheva de gagner

madame Charlemagne qui avait désapprouvé jusque-là ce mariage mal assorti.

Le bonheur de Razaël confinait à la folie. Durant des heures, il ne se lassait pas de regarder Juliette, le reflet des mèches blondes sur son oreille d'enfant, le rire qui dormait dans le bleu de ses yeux, la fleur de sa joue. Tout cela était à lui! Et quand il songeait qu'elle l'aimait en ignorant sa célébrité et son génie, devant un tel désintéressement il avait des larmes de gratitude, de religion.

N'y tenant plus, un soir, dans le salon qui s'ouvrait en face des îles violettes, pour la première fois, lui qui s'était toujours dit passable professeur mais très mauvais exécutant, se mit au piano. Il étouffait d'harmonies inexprimées. Il joua son amour, la forme de Juliette, le désir sacré qu'il avait d'elle. De nouveau la fraîcheur de Mozart, absente dans sa sonate, renaissait avec une saveur inconnue. Juliette interdite s'approcha du clavier. Si puérile qu'elle fût, elle était prise et roulée dans ce torrent de sensations célestes.

— C'est trop beau, c'est trop beau, — prononça-t-elle.

L'artiste les yeux luisants de plaisir se repaissait inconsciemment de cette délectation supérieure qu'elle manifestait par tout son être frémissant.

— C'est de Razaël, — dit-il.

— Oh! cela c'est beau!

— C'est peut-être en effet ce qu'il a fait de mieux.

Et le musicien souriait en dedans, souriait à ce qu'il venait de jeter dans l'univers, de neuf et de vivant et que, machinalement sa mémoire enregistrait déjà en vue de l'immortalité. Juliette l'entendit en fredonner la phrase principale dont en même temps son pouce balancé décrivait dans l'air le dessin. Puis, soudain, devant cet air émerveillé qu'avaient les yeux béants, les narines et les lèvres palpitantes de Juliette, il eut violemment la tentation de crier : « C'est moi Razaël! » Il souhaita d'être admiré dans son art par cette petite amoureuse, et de posséder jusqu'à la dernière parcelle de cette âme enthousiaste. L'aveu était sur ses lèvres. Mais par raison il domina cette envie. Ne valait-il pas mieux conserver toute pure l'affection vouée au pauvre professeur de musique, bien autrement puissante et substantielle que l'idolâtrie d'un talent?

Mademoiselle Éléazar objectait :

— Il serait temps de l'avertir. Tu la trompes cette petite. Tu as abusé de la confiance magnifique de ces gens-là et le soir de tes noces tu emmèneras abandonnée corps et âme à un personnage feint une enfant dont tout l'amour a été un acte de foi envers toi!

— Quelle erreur! J'agis au contraire par raffinement de sincérité, et elle m'épousera mieux ainsi, car le personnage feint c'est celui que les autres ont eu, c'est Razaël.

Il n'en démordit pas. Les bans furent publiés sous le seul nom de Jean Éléazar, artiste musicien, et la comédie se continua jusqu'au mariage. Les amis du grand homme s'y prêtèrent. Ses témoins venus de Paris étaient un membre de l'Institut et le plus célèbre chef d'orchestre des Grands Concerts, assez intimes l'un et l'autre pour que Razaël pût les faire entrer dans son plan, qui les amusa d'ailleurs follement. Cette expérience psychologique d'un des leurs, cette histoire de dédoublement de personnalité, ce transfert de la vanité du plan intellectuel au plan sensitif, devaient les ravir. Ils poussèrent même la conscience de leur rôle jusqu'à affecter chez les Charlemagne plus de jovialité qu'il n'en aurait fallu pour séduire d'anciens commerçants qui, bien que n'étant pas du monde, ne se trouvaient pas pour ce fait en situation de l'ignorer. Après le repas le chef d'orchestre joua des airs d'opérette, et le membre de l'Institut se montra empressé près de mademoiselle Éléazar, qui devait rentrer à Paris par le même train que lui pour s'installer seule au pavillon de Saint-James pendant les longs mois de voyage des nouveaux époux.

Razaël, tremblant de passion et de bonheur, emmena dans la nuit une petite épouse aveugle et tranquille, qui ne savait même pas dans quels bras elle se jetait. Chaque fois que le désir avait mordu l'artiste de se montrer plus grand à elle, de lui révéler qu'elle aimait un dieu, et c'était de plus en plus souvent maintenant, il avait étranglé cet orgueil par celui d'avoir conquis sans ce moyen, à quarante ans, une fille adorable. Ce soir il se serait loué de sa ténacité si l'enivrement de sentir sur sa poitrine sa jeune proie vaincue, lui eût laissé le don de réfléchir.

***

La dernière vision de France que garda Razaël fut le tailleur blanc et le voile de tulle de sa chérie sinuant parmi les barriques vineuses de la Joliette, pendant que derrière eux, entre la cathédrale grise toute gonflée de ses coupoles byzantines, et l'obélisque aérien portant sur la colline la Vierge d'or s'étalait, en nappe de toits d'un orange sali, la cité universelle. Ils passèrent au bastingage le temps de franchir les eaux unies de la rade. A la première secousse profonde qui balança le bateau l'idée d'un naufrage où il pourrait perdre son paradis le troubla.

— Tout bonheur est court, après tout, — pensa-t-il. Et il emmena Juliette en l'enlaçant, vers la salle à manger qui déjà était pleine.

Au moment où ils s'assirent à table, la jeune femme se sentit très observée. Il y avait surtout dans un groupe d'hommes seuls, là-bas, des chuchotements. Juliette voyait des yeux dévorateurs s'ouvrir sur elle, sur son mari, et cette attention singulière se communiquait de proche en proche. De-ci, de-là les paupières des convives se levaient et c'était alors un regard persistant; puis le chuchotement courait toujours, finissant dans un silence général. De son solide appétit, l'artiste mangeait sans rien voir, affirmant, rien que dans le jeu de sa mâchoire, sa force.

Tout à coup, un jeune homme dans le groupe du bout de la table, se leva, coupa net les anémones rouges au poil noir qui garnissaient un vase devant lui, en fit une poignée qu'à deux mains, en avançant de quelques pas, il jeta sur la serviette du compositeur.

— A Razaël! — cria-t-il.

Tout le monde se leva : une femme imita le geste de ce jeune admirateur du Maître et lança des roses. Un léger tangage, qui vous dérobait perfidement l'équilibre, forçait les gens de s'agripper aux fauteuils, mais ils ne cessaient pas de répéter dans un murmure adorateur :

— Razaël! Razaël!

Lui riait largement de toute sa figure puissante : ses yeux

à l'éclat tendre, se bridaient et se plissaient de plaisir. Il retrouvait après une longue absence un ami ancien secrètement cher : le public. La stupéfaction de Juliette qui à ses côtés, béante d'abord, répétait maintenant : « Mais dis-leur donc que ce n'est pas toi, dis-leur qu'ils se trompent », raffinait encore son régal. C'était ainsi qu'il avait rêvé de lui dévoiler le dieu, dans une sorte d'apothéose. Et il prolongeait exprès ces instants magnifiques.

Enfin il eut pitié de son insistance :

— Mais non, ma chérie, ils ne se trompent pas.

Les yeux de Juliette s'ouvrirent sur lui démesurément et le terrifièrent par leur durcissement de souffrance. Alors, il s'étonna. Quoi donc? Elle ne jouissait pas de ce triomphe, elle n'avait pas un vertige, pas un enivrement à connaître sa grandeur soudaine, à se savoir l'épouse d'un génie?

Razaël la vit pencher sur son assiette son profil mièvre à la joue enfantine. Elle semblait réfléchir éperdument. Sans doute elle se retraçait à elle-même son roman étrange. Elle se revoyait furetant, petite logeuse indiscrète, dans la chambre du locataire, intriguée des nécessaires en cuir fauve, des flacons de cristal armés d'or, des brosses au dos d'argent. Puis elle se rappelait peut-être la mélodie délicieuse dont il avait dit : « C'est ce que Razaël a fait de mieux. » Mais alors ce n'était pas *lui*?

Elle en laissa échapper le cri imperceptiblement.

— Alors, ce n'était pas *toi*.

Elle sentait pour la première fois depuis leurs semaines d'amour qu'il se désappliquait de son être à elle pour se donner à ses admirateurs. Son mari fut soudain l'étranger dont on ignore tout et il cessait de lui appartenir. En effet, Razaël ne s'apercevait même pas que son pauvre visage se décolorait, qu'elle défaillait presque. Il serrait des mains, reconnaissait des exécutants de ses concerts, tout le groupe d'instrumentistes, ici réuni, qui s'en allait à Alger pour une série de grands concerts.

— Nous donnerons d'abord votre Sonate, Maître.

— Attention à l'adagio, mes enfants, le mouvement en est souvent mal marqué.

Pendant que du manche de son couteau, sur la table, il

indiquait les premières mesures de cet adagio à la déchirante mélodie, Juliette se leva doucement, s'agrippant aux lambris de la salle à manger pour gagner le pont. Tout d'abord, attiré par ces regards pieux qui le dévoraient, repris et roulé par l'idolâtrie de ces musiciens, de ces gens du monde, il la laissa s'éclipser; mais inconsciemment, presque aussitôt, il eut le sens que cette présence chérie lui manquait. Il la chercha des yeux. Elle s'engageait déjà dans le petit escalier ripoliné qui menait à l'air libre. Ce fut là qu'il la rejoignit.

— Laisse-moi, — murmura-t-elle, — il me semble que je ne te connais plus.

Le bateau avait l'air balancé en un point fixe au milieu de la chevauchée infinie des vagues glauques. La côte avait disparu. Un vent infernal avec une sorte de méchanceté vous souffletait et vous glaçait. L'immensité du ciel était devenue grise. Razaël abrita la chaise-longue de Juliette dans un saillant des cabines, enveloppa la jeune femme de toutes leurs couvertures. Mais elle restait morose devant ces soins. Peu s'en fallait qu'elle ne l'appelât Monsieur avec cérémonie et timidité.

— Vois-tu, — expliqua-t-elle enfin, — il y a maintenant toute une partie de toi-même que je n'ai pas épousée. Je n'ai jamais épousé Razaël. Pourquoi cette comédie?

Il essaya de lui faire comprendre son désir de soustraire aux entachements de la vanité, du snobisme et même de la puissance musicale, son grand amour.

Là-dessus elle s'obstinait.

— J'ai tant aimé Jean Éléazar, que je ne peux plus aimer celui qui se substitue à l'être de mon choix. Pourquoi es-tu grand et célèbre? Que m'importe à moi?

— C'est vrai, — finit-il par prononcer avec aigreur, — tu n'aimes pas ma musique.

Elle attira sa tête tout près d'elle.

— Quand même tu aurais écrit *Manon*, entends-tu, et quand même tu aurais écrit *Werther*, je ne t'aurais jamais autant aimé que je n'ai aimé le pauvre professeur de piano que j'ai cru que tu étais.

***

Ils voyagèrent pendant treize mois, allant à l'aventure entre le Maroc et la Tunisie, s'improvisant une vie singulière, rompant avec toute habitude comme pour renaître en l'honneur de leur amour. Louise Éléazar en sa solitude se demandait s'ils reviendraient jamais, lorsque enfin ils écrivirent que la santé de Juliette s'altérant, les médecins de Tunis conseillaient le retour.

Ce fut un matin d'avril qu'ils débarquèrent avec leurs malles dans le petit parc aux bourgeons verdissants. Louise Éléazar et Razaël dirent les banalités usuelles, indispensables à qui se retrouve après une longue séparation. Puis ils se regardèrent, ayant l'un et l'autre, aussi sincèrement que possible, leur âme au fond des yeux. Louise chercha le bonheur éperdu dans ceux de Razaël, mais elle ne put dire que :

— Comme tu parais fatigué de ce voyage!

Elle le trouvait vieilli et changé, lui s'en aperçut et parla aussitôt de la pénible traversée en ajoutant :

— C'est surtout cette pauvre Juliette qui en a souffert.

Juliette était là, c'est vrai, donnant des ordres au chauffeur pour les bagages. Louise l'embrassa, l'interrogeant sur sa santé; est-ce qu'il était bien question d'un bébé? Oui! Oui! Alors il y eut une explosion de joie et mademoiselle Éléazar l'enlaça de nouveau, mais avec un tout autre sentiment cette fois, comme un être sacré.

— Il faut qu'elle aille immédiatement se reposer, la pauvre petite!

Razaël vit les deux femmes s'éloigner et monter ensemble. Alors il erra pensivement dans la maison, ouvrit la salle d'orgue. Le grand visage d'étain encadré de chêne qui représentait pour l'artiste une physionomie vivante, apparut, accueillant. Pourtant ce ne fut pas vers l'orgue qu'il se dirigea. Son bureau l'attirait. Il prit le manuscrit de sa Sonate et relut l'adagio. Puis, en sourdine, au piano, essaya des harmonies qu'il avait crayonnées sur son calepin. La porte s'entre-bâilla, la silhouette grise de Louise Éléazar

s'avança doucement. Elle se tint debout auprès du piano, souriant affectueusement à son grand homme revenu.

— Eh bien, tu es heureux, mon garçon?

— Oui, très heureux, — dit Razaël.

Et en effet, bien que sa réponse n'eût pas le feu d'une explosion de bonheur, une expression de contentement se réinstallait sur ses traits, dans ses yeux tranquillisés.

— Je crois que je vais travailler, — ajouta-t-il. — C'est en pleine Tripolitaine que j'ai eu l'idée d'une machine que j'appellerai la *Symphonie parisienne*. La nostalgie des lieux nous en donne une perception plus aiguisée, douloureuse. C'est en pleurant Paris, là-bas, que j'en ai vraiment entendu les grands bruissements, la chanson sourde. Tiens, j'ai ici une coulée des sons du boulevard qui étonnera bien des gens.

La fine mouche qu'était Louise, posa une question bénigne :

— Qu'en dit Juliette?

— Juliette? — reprit le mari avec un sourire de satiété, plus que de fatuité, — Juliette ne dit qu'une chose : « Embrasse moi ». Voilà tout ce qu'elle sait.

— Elle t'aime tant! déclara la vieille fille, croyant provoquer un peu d'abandon sentimental chez son frère. Mais celui-ci, à cent lieues déjà de Juliette, tira du piano, en épiant la surprise de Louise, des arpèges bizarres et discordants que soutenaient des basses unies.

— Écoute! — disait-il, — reconnais-tu les cornes des taxis et le gémissement des autobus?

***

Razaël, en effet, se mit au travail comme un affamé se met à table, dévoré d'envies et de désir. Louise et Juliette sortaient ensemble pour la layette. La vieille fille, s'attendrissant à l'idée de ce petit bébé, menait les achats, mais Juliette y apportait une sorte d'indifférence, laissait faire, semblait, au long des stations dans les magasins, n'y chercher que la possibilité d'un cadeau pour Jean. Après le désert, la ville lui paraissait agréable parce qu'on y pouvait contenter les fantaisies de Jean, son amour des bonbons rares, des

confiseries singulières, des lingeries masculines de haut luxe. Elle aurait couru Paris tout le jour pour la joie de lui rapporter le soir un petit présent. Et quand il avait développé le paquet et dit les mots d'usage, elle répétait son éternel « Embrasse-moi » qui faisait rire mademoiselle Éléazar.

Souvent possédé par l'harmonisation terrible de sa symphonie, Razaël regardait distraitement le discret témoignage d'amour et l'oubliait ensuite dans un coin de la salle d'orgue. Une fois même, triomphant de ce qu'il avait mis debout dans sa journée, ivre de ce tableau musical qu'il venait de peindre et savourant déjà l'admiration, la stupéfaction que déchaînerait cette page, tout au moins chez les grands initiés, il alla s'installer aux claviers, sans même goûter aux friandises que lui présentait Juliette.

— Tiens, écoute cela.

Elle écouta. Tout l'orgue était en jeu pour exprimer les diversités mélodiques de la nuit parisienne. Razaël avait accompli là un tour de force d'écriture; sa science avait fait un bond. L'amoureuse Juliette s'appliquait à comprendre, mais l'œuvre dépassait son cerveau léger. Bientôt son attention dévia de ce tonnerre composé de mille douceurs, qui remplissait la salle, au visage adoré que les réflecteurs mettaient en lumière avec sa chevelure africaine, son front génial, ses yeux magnétiques. Elle se rappelait leurs premiers jours d'union et comment ce grand séducteur, par le seul charme de sa maturité élégante, l'avait anéantie dans une aveugle tendresse, pour toujours. Quel délire! Jamais deux êtres ne s'étaient tant aimés. Juliette défaillait rien que d'y songer aujourd'hui. Et elle revoyait cette tête puissante dans les coussins rouge sang de leur hôtel à Marseille. L'encens sortait tout seul de son pauvre cœur consumé. Allait-il finir? Allait-il finir? Elle n'entendait plus qu'un immense brouhaha. La symphonie trop large se meurtrissait aux murs trop étroits et les sonorités se refoulaient, grondantes. Lui, le maître des éléments se complaisait à cet orage. La petite épouse était bien loin de lui! Pourquoi tant de bruit, se disait-elle, quand ses deux bras autour de mon cou suffiraient?

Il se redressa frémissant, alors que l'air vibrait encore sur la dominante. Il était transfiguré; ses prunelles jouisseuses

buvaient de la gloire. Le dieu renaissait magnifiquement et regardait autour de lui, avide de louange.

— Aimes-tu cela, Juliette?

— C'est joli, — dit Juliette en se glissant contre sa poitrine, — mais... embrasse-moi.

La mâchoire de Razaël se crispa. Il prit dans ses mains les fragiles épaules de Juliette, la contempla longuement, avec une sorte de commisération, puis après un baiser rapide la renvoya.

— Laisse-moi travailler...

Mais il retomba sur son bureau, la tête abattue avec la sensation d'un désert s'étendant autour de lui. Son chef-d'œuvre, cette page symbolique venait de tomber dans le néant sans écho, sans rejaillissement possible. Quelle sécheresse! quelle aridité! Pas un de ces cris sincères qui, naguère, le caressaient si délicieusement lorsqu'il sentait une âme passionnée mise en branle par sa musique. Pas une de ces larmes qu'il se glorifiait de tirer des paupières des femmes, rien que par certaines combinaisons harmoniques. Il souffrait comme un créateur qui a enfanté dans le vide. Mais au fond de sa nuit, deux grands yeux gris apparaissaient, tout seuls, comme deux fleurs coupées de leurs tiges, des yeux angoissés par l'admiration et l'idolâtrie; c'étaient ceux que la princesse Blanche fixait sur lui autrefois, quand il venait de lui jouer l'intermezzo de *René* ou l'adagio de sa Sonate.

Alors il songea que, lorsqu'on exécuterait pour la première fois la *Symphonie Parisienne*, aux Concerts Modernes, elle serait assurément présente. Et en connaisseur de soi-même, il faisait le décompte de toutes les singularités géniales de rythme, d'accidents, accumulées dans cette œuvre saisissante, dont il l'étonnerait pour forcer la femme trahie de frémir encore d'adoration en l'écoutant.

A partir de ce jour, il entreprit de recevoir davantage. Il réunissait maintenant aux fins de journée des amis, des musiciens connus, mais aussi et surtout des jeunes, et il leur expliquait la conception de sa Symphonie avec une sorte de gourmandise des louanges, des adulations qui l'amenait à de petites roueries pour en obtenir.

— Tu délaisses bien Juliette, mon garçon, — lui dit un

jour mademoiselle Éléazar. — Sa tendresse réclamerait plus de soins.

Razaël eut une explosion d'orgueil meurtri.

— A-t-elle des soins pour mon métier, elle qui se plaint? S'inquiète-t-elle de ce que j'endure pour mettre au monde mon œuvre? Sais-tu qu'il est moins facile de faire une Symphonie qu'un enfant. Son état, son état, eh bien oui, son état est touchant, mais le mien? Est-ce qu'elle s'intéresse à mes insomnies, à mes doutes, à mes combats? Elle n'a seulement pas l'air de soupçonner que ce qui sort de moi en ce moment, ce sera une des plus grosses machines de la musique moderne, comme ma Sonate, plus que ma Sonate. Ça lui est égal. Pire, elle aimerait mieux me voir tourner un piano mécanique ou vendre des doubles croches aux petites filles que créer une œuvre immortelle, parce que, dans son égoïsme, elle me mutile; elle est et reste Charlemagne jusqu'aux moelles et déteste tout ce qui me grandit, m'élevant ainsi au-dessus d'elle, m'arrachant à elle.

— Mais tu l'as voulu, mon garçon, tu dois être satisfait. Tu en avais assez d'être aimé pour ton génie, tu reprochais aux femmes de n'avoir jamais recherché en toi le pauvre diable que tu aurais été sans le talent et tu accusais la princesse d'être amoureuse de ta Sonate. Eh bien tu l'as tentée l'expérience de ton dédoublement. On l'a aimé le pauvre diable, et tellement qu'aujourd'hui il est le seul; l'autre n'existe plus. C'est une gloire aussi ce résultat.

— Ma vieille, — dit Razaël, — il faut avoir plus de bonhomie dans la vie. J'ai traversé une crise, oui c'est vrai. Quand cette idée-là, qu'il ne séduit que par son talent, s'implante dans la tête d'un artiste, c'est un doute affreux, exaspérant. J'en ai plus d'une nuit trempé de larmes mon oreiller. Mais ce doute a l'exagération des obsessions morbides. Au fond, la chaleur de ma tendresse pour les femmes que j'ai chéries était la même que celle qui animait mon art. La preuve en est que lorsque je me suis senti envahi par l'amour de Juliette, je lui ai improvisé à Cannes, la plus amoureuse mélodie de toute mon œuvre. On n'est pas double, ma pauvre vieille. Tu aurais dû me le faire comprendre, et c'était la princesse qui avait raison.

— Tu me disais : « Délivre-moi d'elle! »

— Ah! oui... Des mots comme on en a dans toute extraordinaire passion... Mais vois-tu, Louise, cette femme-là était la plus divine oreille qui ait jamais reçu ma musique. Tout mon public, celui qui me choie et m'adule et qui boit avec enivrement la liqueur que je lui verse, pourrait n'avoir jamais existé et je n'aurais pas pour cela produit en vain si la princesse Blanche m'avait été donnée seule pour vibrer à mon œuvre. Je la sentais si frémissante en m'écoutant que c'était dans sa frêle personne nerveuse et infinie que je trouvais seulement la beauté de ce que j'avais écrit.

— Eh bien, mon garçon, ce qui est fait est fait. Je te conseille de penser un peu moins à la princesse et de t'occuper plus de ta femme qui d'ici quatre ou cinq mois t'aura donné un fils.

Razaël ne répondit rien. Il restait debout devant l'orgue, perdu dans sa réflexion silencieuse, et Louise l'entendait respirer lourdement, comme un dieu blessé.

***

— Qui est cette dame? — avait demandé Juliette en découvrant un jour dans les papiers de son mari la photographie d'un visage aux prunelles élargies dont l'expression lui semblait belle, mais obsédante.

— C'est la princesse de Vingré-Sansterre, une de nos amies, — avait répondu Louise Éléazar.

Plus tard Juliette avait reconnu le même visage dans une autre photo minuscule représentant un groupe et que portait un petit cadre rond sur le bureau de Razaël.

— Pourquoi ne vient-elle jamais?

Juliette avait posé cette question d'un air naïf et personne n'aurait pu se douter de l'instinctive et douloureuse inquiétude qui s'éveillait en elle à cet instant. Elle-même n'avait pas la notion de ce qu'elle éprouvait. Il arrive que les natures peu réfléchies et mal habituées à faire jouer leur raison soient plus sensibles que d'autres aux éléments secrets d'une réalité quelconque, et qu'elles parviennent à la con-

naissance de ce qu'on leur cache par des moyens qui ne sont pas les procédés ordinaires du cerveau. Aucune déduction n'aurait valu pour Juliette l'extraordinaire émotion qu'elle avait ressentie à voir dans cette image les yeux avides et mélancoliques de la princesse Blanche. Même l'embarras de Louise Éléazar acculée à donner des explications la rendait moins soupçonneuse que le coup dont ces yeux l'avaient frappée.

Alors, observant que cette amie paraissait oubliée et même qu'on en faisait mystère, elle entreprit, avec des ruses, le siège de l'impénétrabilité de Razaël à ce sujet. C'étaient de temps en temps des « Quand la princesse de Vingré-Sansterre venait ici... », des « Ne trouves-tu pas que telle femme ressemble à la princesse de Vingré-Sansterre? » Une fois même en la contemplant avec insistance elle lui dit : « Si je mourais à la naissance de bébé tu n'aurais pas de photo de moi à conserver comme tu gardes celle de la princesse. »

Razaël haussa les épaules. Mais ces mots qui étaient la plainte de l'instinct féminin avaient pour lui un ragoût étrange. Il en souffrait comme tout homme que deux femmes se disputent; mais c'étaient des rappels constants, et délicieux pour lui, de celle dont le regret le rongeait chaque jour davantage.

— Après tout, — dit-il un jour à Louise, — pourquoi n'inviterais-tu pas la princesse à un thé?

Elle le regarda indignée.

— Tu n'y penses pas! Et Juliette?

— Quoi? ce qui est passé n'est plus; mais je n'ai pas perdu toute amitié pour cette femme incomparable.

— Crois-tu, mon garçon, qu'auprès de Juliette languissante et éteinte par son état, j'aurai l'audace d'attirer ici une créature que tu as aimée et qui rayonnerait aux côtés d'une pauvre enfant dont tu n'as même pas l'air de soupçonner l'adoration. Fais donc comme si la princesse était morte. Ta vie désormais est en Juliette.

Il se serait mis à genoux pour qu'on lui permît d'apercevoir un seul moment ce regard admirateur que la Princesse levait naguère sur lui, les paupières battantes, lorsqu'elle venait d'entendre une phrase musicale nouvelle-née qui

la transportait de plaisir. La sensation d'orgueil était alors si forte chez Razaël que son être lui paraissait n'avoir pas plus de limites que l'univers. Voilà ce qu'il avait perdu avec cette tendre femme, le mélange capiteux, magique, divinisant, de la louange et de l'amour. Voilà ce qu'on lui refusait. Alors son esprit travailla pour arriver en secret à ce que lui défendait cette « puritaine de Louise ». Et il imagina de retourner dans certains salons où il s'ennuyait mais où il avait une chance sur dix de rencontrer la princesse Blanche en donnant à cet événement inappréciable les apparences d'un jeu du hasard. Or celui-ci qui n'aime pas être forcé, intervint pour frustrer de ce qu'il espérait, l'adversaire trop adroit. Ce fut après quatre ou cinq déceptions successives que Razaël n'en pouvant plus, affamé d'adulations, souffrant de porter seul sa Symphonie, las de rayonner toujours sans le reflet, c'est-à-dire sans le secours de l'être élu qui vous renvoie votre rayon décuplé, s'en alla un soir sonner chez la princesse. Comme une neige épaisse tombait il savait que sa santé délicate lui aurait interdit de sortir et qu'il la trouverait. En effet, elle était chez elle. Il tremblait qu'elle ne le reçût pas. Mais elle le reçut, non pas qu'elle manquât à concevoir que son agrément à cette visite était indigne d'elle, mais parce qu'elle n'avait pas assez de force pour le refuser. Quand elle entra dans son petit salon et qu'elle vit le dieu devant elle, qui par une métamorphose semblait s'humilier, se présenter sous une forme commune ainsi que ceux de la mythologie qui prenaient des apparences mortelles pour approcher des créatures aimées, tout souvenir de la trahison s'abolit en elle. Ses grands yeux gris faibles et tristes se mirent à sourire et il y eut entre les anciens amants un long silence. Les regrets qui sortaient de leurs deux âmes, aussi cruels ici que là, faisaient en s'unissant une sorte de baiser pathétique. Ce fut Razaël qui parla le premier, et cet homme aux deux mains vides, qu'on ne voyait chargé d'aucun présent, murmura :

— Je vous apporte une Symphonie que j'ai faite.

Ainsi c'était l'artiste seul qui revenait. Cette condition atténuait les scrupules qui la ravageaient, étant encore assez magnifique toutefois pour satisfaire l'amoureuse de

son génie. Il se forma là-dessus entre eux une convention muette. Ils ne penseraient plus à ce qui avait été, ils ne parleraient pas non plus de Juliette. Lui serait le musicien, elle, la femme qui écoute et comprend.

Et d'une voix composée, comme des acteurs, ils conversèrent de l'œuvre nouvelle. Razaël expliquait son idée et les méthodes de sa composition. Puis instinctivement, soudain, il se leva, se mit au piano, et ses mains jouèrent comme d'elles-mêmes son tableau enivrant de la nuit parisienne, celui-là qu'il avait un jour si sottement étalé devant Juliette. La princesse restait debout, à côté de lui, de sorte qu'il jouait la tête légèrement tournée et le profil levé vers elle.

D'abord il y avait la phrase qui ensorcelait à la manière de Mozart et la princesse transfigurée déjà de délectation la recueillit, la reçut, la sentit couler en elle jusqu'à ses pieds. Mais elle disparut, disséquée, éparpillée dans l'harmonisation. Alors on la désirait, cette poésie réalisée de Paris qui était comme la première danseuse, la figure symbolique d'un ballet; mais la troupe des harmonies qui lui faisaient cortège venaient danser à leur tour, et la figure ravissante se reposait au fond du piano, où de temps en temps, dessinée par des touches essayées, on croyait la reconnaître. Enfin tout à coup elle reparaissait toute seule sur la scène déserte. Et Razaël à ce moment regardait la princesse, le cœur battant, indécis, anxieux de savoir si elle allait comprendre le sens de cette figure ineffable, et si cette divine femme qui l'aimait encore, il ne le sentait que trop, mesurerait vraiment l'immensité de sa conception.

Ils étaient là les yeux gris grands comme une âme dont tant de nuits il avait vu le mirage, rêvant à eux, les recréant de même qu'on recrée les yeux d'une morte. Ils palpitaient d'admiration, d'angoisse. Ils formèrent enfin une larme de cristal qui s'arrêta une minute, et tomba, les laissant plus vastes, plus passionnés.

Razaël continuait. Le ballet des harmonies tourbillonnait de nouveau, et chacune avait pris un morceau du costume de la danseuse, cette phrase initiale à la Mozart qui dormait derrière le décor. Et puis en rapprochant ces parcelles de sa

robe, les harmonies finirent par la reconstituer, et quand pour la troisième fois la phrase éblouissante reparut, la princesse murmura :

— C'est Paris...

Alors le piano sembla plier sous le tonnerre de la joie du dieu. Toute la cité nocturne respirait dans ce rythme énorme, depuis les entablements bleus de l'Opéra jusqu'aux rondeurs aériennes du Panthéon; et l'on croyait même discerner le clapotis de la Seine noire, fluant sous les poivrières de la Conciergerie, ou les façades doriques du Louvre.

Quand Razaël eut fini, de nouveau les anciens amants se retrouvèrent en face l'un de l'autre, mais transportés cette fois dans ce ciel spécial de la musique où la vie se décuple.

— Jamais encore on n'a fait rien de tel.

Razaël entendit cette voix chérie le magnifier comme autrefois. L'amour pouvait donc encore se transposer sur le plan du génie. C'était cette adoration-là qu'il lui fallait, n'arrivant à sa vraie mesure qu'au moment où elle enlaçait pareille à deux bras élargis sa stature de Créateur.

— Blanche, — dit-il, — si vous saviez comme je suis malheureux.

Les yeux gris s'ouvrirent démesurément, et toute la détresse humaine y passa.

— Et moi!... murmura seulement la femme trahie.

***

Une heure plus tard quand il entra dans la chambre de Juliette et que d'une voix plus triste que jamais elle prononça son humble prière « Embrasse-moi » il s'attendrit, ses pleurs coulèrent. Il demeura près d'elle longtemps dévorant de baisers ses deux mains. Mais dès qu'il eut payé d'un peu de bonté l'offense qu'il venait de lui faire, le souvenir de l'autre lui revint si violent qu'il ne pensa plus qu'à s'isoler pour s'en repaître.

Qu'était Juliette pour son génie? un lent poison, un étouffoir, la stérilisation même. Dire qu'elle avait essayé de le

rapetisser jusqu'à sa propre mesure! Il la garderait certes par munificence, il la traînerait le long de sa vie, par compassion, mais la liberté de son cœur, après la terrible erreur de ce mariage, il ne pouvait pas ne pas la reprendre.

Et le lendemain il retourna chez la princesse.

— Il me semble, — lui dit-elle, — quand je vous vois entrer que je suis encore au temps de notre bonheur et que rien ne s'est passé depuis trois ans.

— Rien n'est changé, — murmura l'artiste.

Et il enveloppa sa frêle adoratrice d'un regard de remords, de désolation, de désespoir. Le désir de ce qu'il avait perdu par sa faute châtiait son orgueil, l'humiliait, l'accablait. Mais la princesse reprit :

— Alors pourquoi m'avez-vous abandonnée?

Connaissant trop le danger des mots, il ne répondit pas. Mais comme leurs habitudes de tendresse les ressaisissaient insidieusement, renaissaient comme pour une saison nouvelle, il rapprocha sa tête trop lourde de l'épaule délicate où elle se roulait naguère. Il savait vaincre et non point par des discussions impuissantes. Et il y avait au fond de son apparente confusion l'assurance du dieu sur qui l'homme s'en remet inconsciemment du soin de ses conquêtes. Cependant la princesse le repoussa.

— Non, plus cela désormais.

Elle songeait à cette petite épouse-enfant dont elle avait un respect religieux.

— Jamais plus, — dit-elle inflexible.

Alors Razaël retourna au piano et lentement dans le mouvement que lui seul savait, joua l'Adagio de sa Sonate.

***

Vers ce temps-là, Juliette devint plus souffrante et dut garder le lit. Elle s'y nourrissait d'inquiétudes imprécises, d'une peur latente. Elle aurait voulu que Jean ne la quittât jamais; et quand il s'asseyait à son chevet, elle le sentait à cent lieues de là. Elle était trop petite pour lui, ne pouvait parcourir

qu'une partie exiguë des jardins de son âme et redoutait l'obscurité du reste sans savoir pourquoi.

Quand Razaël était absent des heures entières, les yeux fixés sur la porte elle attendait son retour. Un jour elle entendit l'orgue et prêta l'oreille avec satisfaction, non point qu'elle recherchât cette musique dont elle était jalouse au contraire, mais parce que ce bruit hostile la raffermissait dans le sentiment que Jean était là, entouré de ces murs chéris de leur maison qu'elle n'aurait jamais voulu le voir franchir. Cependant la mélodie qui s'élevait d'en bas lui produisit bientôt une extraordinaire impression de contentement, de bien-être, d'anesthésie, et toute son attention légère et éparse se rassembla pour en suivre la longue fumée capiteuse. Elle le savait cet air. C'était celui que Jean lui avait joué à Cannes comme d'un autre, et qu'ensuite, redevenu Razaël, il avait avoué lui avoir improvisé par amour, tâchant de lui expliquer ainsi que son art n'était pas absent de sa passion et de réclamer par ce détour, un peu de l'admiration qu'elle osait refuser. Combien de fois, en Algérie, sur d'infâmes pianos d'hôtels, avait-il consenti à lui jouer ce qu'elle appelait « Mon air » et qui était comme une traduction dans une langue céleste, de leurs mots amoureux épuisés!

Voici que Juliette extasiée réentendait pour la première fois depuis de longs mois ce cantique. Elle s'enfonça haletante au fond de l'oreiller, buvant de l'ivresse avec cette sorte de romance naïve où les recherches modernes se bornaient à quelques surprises dans le rythme. C'était comme un embrassement de tout son être par l'ingrat. Pour mieux entendre, elle fit asseoir la garde, les allées et venues de cette blouse blanche troublant ses délices. Elle aurait voulu que ces instants durassent toujours, et pourtant elle appelait avec passion les dernières mesures, les préférées, plus douces que des baisers. Elles vinrent. Juliette ferma les yeux.

— Allez me chercher mon mari qui est à la salle d'orgue, — supplia-t-elle. — Dites-lui que j'ai besoin de lui parler immédiatement.

Son pauvre cœur battait follement. Mais la garde revint presque aussitôt.

— Monsieur Razaël vous demande d'attendre, Madame, il est occupé... il y a là une visite.

— Qui?

— Je ne sais pas... une dame.

— Voulez-vous, je vous prie, vous informer près des domestiques et me dire qui est là.

Quand la garde revint, elle prononça en entrant :

— C'est madame la princesse de Vingré-Sansterre.

Juliette de nouveau ferma les yeux et sembla dormir.

COLETTE YVER

# DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINES

20 *novembre* 1915. — On ne voit d'abord de Meknès que des remparts et des ruines.

Les remparts déroulent, durant des heures, une ceinture farouche, derrière laquelle on ne devine rien...

Parfois un palmier incline sa tête au-dessus des murailles, un olivier gris surgit dans une crevasse, quelques figuiers s'agrippent entre les cailloux.

Il semble que l'on soit destiné, comme en un conte, à longer inlassablement une cité mystérieuse et morte...

Puis, sur la colline, apparaissent les ruines. Ce sont de très vieux murs aux tons fauves; des palais à demi détruits, dont quelques arcades attestent encore les dimensions colossales; un enchevêtrement de terrasses vétustes, de treilles, de logis abandonnés, de pierres qui ne tiennent plus et que la végétation envahit... Seuls des minarets émaillés de vert, sveltes et luisants, dominent, intacts, l'immense écroulement de la ville.

A cette heure tardive où nous arrivons, la chaîne du Zerhoun est revêtue d'une brume violette, striée de grandes ombres bleues, et les ruines subitement se dorent, flamboient et s'éteignent avec le crépuscule, plus grises, plus tragiques d'avoir été si lumineuses il y a quelques minutes à peine.

1. Ces chapitres sont extraits d'un ouvrage qui paraîtra prochainement.

Le Chérif [1] nous a envoyé des esclaves et des mules. Un négrillon nous précède à travers les ruelles qui se croisent, se multiplient, s'engouffrent sous des voûtes aux ténèbres profondes. Puis elles reviennent à la faible lueur nocturne, pour nous mieux révéler l'infinie vieillesse et la mélancolie des bâtisses qui s'effondrent.

Combien de temps devrons-nous circuler dans cet impressionnant dédale, où les rares passants, enveloppés de leurs burnous, semblent des fantômes? Ils glissent le long des murs, sans plus de bruit que le halo de leurs lanternes, dont les sautillements jaunâtres exécutent une danse de feux follets.

La ruelle se resserre, se fait plus noire et désolée, elle descend à présent, au fond de l'ombre, par un grossier escalier de pierres, dans lequel nos mules butent à chaque pas. Le négrillon s'arrête... C'est ici?... Cette porte derrière laquelle on aperçoit un vestibule misérable... Ici la demeure du noble et richissime Chérif Moulay Hassan?...

Le voici qui s'avance, tout de blanc drapé, avec cet air altier dont il ne se départit jamais. Des esclaves noirs l'accompagnent, car il ne se déplace qu'en grande pompe, comme le Sultan que son orgueil voudrait égaler. Mais un sourire adoucit pour nous la fierté de ses allures. Le Chérif nous honore d'une amitié particulière depuis que mon mari eut, au Maghzen [2], l'occasion de débrouiller une affaire de faux dont il avait été victime.

— Soyez les bienvenus chez moi! Soyez les bienvenus, — répète-t-il.

Après mille congratulations et politesses, nous le suivons dans le vestibule aux angles brusques. Plusieurs portes massives, blindées de fer, hérissées de clous, se succèdent, avec des airs hostiles. La dernière s'ouvre... Le patio nous apparaît tout à coup sous la caresse bleue des rayons lunaires, tandis que les salles flamboient, toutes dorées dans l'illumination des cierges de cire qui s'alignent sur les tapis.

Enchantement exquis et mystérieux de cette demeure, auquel on n'est pas préparé! Des reflets miroitent sur les

1. Chérif, descendant du Prophète. Pluriel : Chorfa, féminin : Chérifa.
2. Maghzen, entourage du Sultan.

murs revêtus de mosaïques, sur les ors des plafonds ciselés et peints, sur les dalles de marbre si polies qu'elles semblent mouillées. Ils dansent en étincelles opalines au sommet du jet d'eau. Chaque gouttelette est piquée d'un reflet vert par la lune, et d'un reflet orange par la lumière des flambeaux.

Une foule d'esclaves s'empressent à nous servir. Elles apportent le thé à la menthe et les parfums, avec un luxe princier d'argenterie. D'énormes plats de Fès, aux bleus rares, des coupes de Chine et d'autres en cristal, remplies de gâteaux, de noix, de dattes, sont disposés sur une mida [1] que recouvre une soie émeraude brochée d'or. Et l'on nous verse aussi du lait d'amandes, du sirop de grenades et du café à la cannelle.

Le Chérif, nonchalamment accroupi parmi les coussins, dirige les négresses d'un signe ou d'un clignement d'œil. Elles ne passent devant lui qu'humbles, les bras collés au corps, la tête basse dans une attitude de respect infini et de crainte. Mais leurs croupes rebondies, ondulant sous le caftan, leurs faces rondes et luisantes, leurs bras vigoureux, attestent la richesse d'une maison où l'abondance règne...

Toutes choses de ce palais, comme en un conte des Mille et une Nuits, sont d'une incomparable somptuosité. En nulle autre demeure je ne vis une décoration si luxueuse, des tapis si épais, des sofas si moelleux, ni pareille abondance de coussins. L'air est embaumé par les vapeurs légères et précieuses qui s'échappent des brûle-parfums; des esclaves nous aspergent d'eau de rose, avec les mrechs d'argent au col effilé; d'autres, agitant devant nous des mouchoirs de soie, chassent d'invisibles mouches...

Indolent et majestueux, le Chérif jouit de notre admiration à laquelle nous savons, comme il sied, donne un tour flatteur, mais discret.

— Oui, — dit-il, — cette demeure est agréable... J'en ai bien d'autres à Fès, à Tanger, à Marrakech, cent fois plus belles, où vous serez mes hôtes un jour, s'il plaît à Dieu!...

Son orgueil est immense et magnifique. Il rivalise de faste avec le Sultan son cousin, qu'il surpasse par la largesse de son hospitalité et l'éclat de son train.

Chacun se souvient encore du brigandage de ses ancêtres

1. Mida, petite table ronde et très basse.

berbères, toujours en dissidence, et dont Moulay Abder Rahman [1] ne se concilia l'amitié qu'en accordant sa fille, Lella Aïcha Mbarka, au père de notre hôte.

— C'était un homme! — nous dit-il, — un guerrier valeureux que nul n'a pu vaincre... Nous ne sommes point efféminés comme ces citadins au cœur de poules... et nous descendons, par les mâles, plus directement du Prophète que par notre alliance avec les Alaouïne [2]... Je me souviens des séjours que je fis, en mon enfance, dans nos tribus de l'Atlas... Nous partions dès l'aube à la chasse aux fauves, précédés par des centaines de rabatteurs. Il y avait de nombreuses victimes parmi eux, — cela compte peu, — et nous revenions chargés de trophées importants. Au reste, mes cousins, les Chorfa, qui vivent encore à Ifrane, ne recouvrent pas leurs couches avec des brocarts, mais avec des peaux de lions...

Ses yeux flambent en évoquant de tels souvenirs, sa taille se redresse, sa belle tête à barbe blanche est celle d'un chef, d'un conquérant. Moulay Hassan a raison : un sang plus brûlant court en ses veines qu'en celles des paisibles amis avec lesquels, d'habitude, nous devisons. Il ne parle guère que de lui, de ses aïeux, de ses chevaux, de ses biens et de ses exploits. Mais sa vanité devient superbe d'atteindre de telles proportions en un tel cadre! Il veut éblouir et ne ménage rien à cet effet. Un respect émerveillé l'entoure, à cause de ses richesses, des tribus qu'il domine encore dans la montagne et de l'influence extrême qu'il possède sur son impérial cousin.

L'agitation grandit parmi les esclaves, leur nombre se multiplie. Le patio est envahi de nègres portant les plats de cuivre coiffés de couvercles coniques. Ils les alignent à l'entrée de la salle, tandis qu'une fillette purifie nos mains sous l'eau parfumée d'une aiguière. Le Chérif s'accroupit avec nous autour de la table ronde et basse; il rompt lui-même les pains à l'anis dont il distribue abondamment les morceaux.

— Allons! Au nom d'Allah!

Les plats succèdent aux plats, succulents et formidables :

1. Sultan contemporain de Louis-Philippe.
2. Dynastie des sultans actuels.

ce sont des tagines [1] de mouton aux oignons, aux raisins secs, aux épices variées, et d'autres contenant cinq poulets rôtis, farcis ou à diverses sauces. Quelle basse-cour tout entière a-t-on sacrifiée pour notre dîner de ce soir!

Notre accoutumance aux mœurs arabes est telle que nous ne nous étonnons plus d'un pareil repas, et savons, très correctement, selon les règles, retirer la viande entre le pouce et l'index de la main droite, ou rouler, d'un petit mouvement saccadé de la paume, les boulettes de couscous que l'on porte à sa bouche, rondes et luisantes comme des œufs.

Mais l'excellence des mets nous surprend agréablement, habitués que nous sommes à la cuisine moins raffinée des Rbatis [2].

— C'est que — nous dit notre hôte, — ils n'emploient pas, ainsi que nous, le beurre et l'huile fine. Ces « marchands » se contentent de l'abondance, leurs gosiers n'ont point la délicatesse des nôtres... Au reste, on ne cuit bien que dans nos maisons du Maghzen, et j'ai fait venir de Tétouan plusieurs négresses expertes aux tagines et à la pâtisserie... Vous ne trouverez nulle part au Maroc, pas même à Fès, une cuisine comparable à celle-ci.

La mida se couvre à présent de coupes en cristal, contenant d'étranges petites salades qui témoignent d'une imagination culinaire très inventive : oranges assaisonnées de vinaigre et d'eau de roses, persil haché dans une sauce huileuse, patates douces relevées de piments, rondelles de carottes à la fleur d'oranger... Par le Prophète! ce n'est point mauvais et quelques-uns de ces mélanges ont même une succulence inattendue... Ils sont destinés à ranimer, pour la fin du repas, nos appétits défaillants. Car il convient encore de faire honneur à une dizaine de nouveaux poulets, au couscous et à ce très délectable « turban du Cadi », qui recèle, en une pâte croustillante et mince, des amandes pilées avec du sucre. Et comme aucune boisson n'accompagne un tel festin, le thé à la menthe, dont ensuite on prend trois tasses, est toujours le très bienvenu. Mais il s'accompagne de pâtisseries auxquelles, malgré l'insistance de notre hôte, nous ne saurions toucher...

1. Mets marocains dans la composition desquels entrent toujours des viandes.
2. Habitants de Rabat.

Je laisse Moulay Hassan décrire à mon mari, avec son habituelle emphase, l'étendue de ses domaines, et le nombre de ses serviteurs, et, sans prononcer une parole, je me lève pour aller rendre visite à l'invisible « maîtresse des choses ».

Une négresse a compris mon désir. Elle me précède à travers le patio. Quatre massifs piliers soutiennent, au premier étage, une galerie rectangulaire précieusement dorée, peinte et sculptée. Quelques femmes chuchotent dans l'ombre, et je les sais tapies derrière les balustrades en bois tourné, pour épier les hommes qu'elles ne doivent pas approcher.

Mais ce n'est point là-haut que nous allons. L'esclave me fait parcourir des couloirs sinueux et sombres aboutissant à un riadh [1] irréel dans l'enchantement azuré de la lune : les orangers, chargés de fruits, forment des masses noires au-dessus desquelles les bananiers balancent leurs larges feuilles déchiquetées. Quelques roses tardives, étrangement blafardes, surgissent dans la verdure; un jasmin recouvre une allée d'une tonnelle si parfumée que l'on ne saurait s'attarder à son ombre. Des bassins étroits et profonds, affleurant le sol au milieu des mosaïques, se moirent de larges reflets, et l'on n'entend, dans le recueillement nocturne, que les petits cris étouffés des oiseaux rêvant de l'épervier ou du serpent, et le bruit cristallin d'une fontaine...

Lella Fatima Zohra m'attend, accroupie en une salle étincelant à la lumière des flambeaux. C'est une femme assez âgée, au visage grave et bon, aux gestes sobres, dont on devine dès l'abord la haute naissance. Pourtant elle n'a point la morgue de Moulay Hassan, et les esclaves, autour d'elle, perdent leur air de servilité craintive; quelques-unes même, s'adossent, familières, aux montants de la porte et mettent leur mot à la conversation.

La Chérifa me reçoit avec une réelle bienveillance, quoiqu'elle ne me connaisse pas encore. Et certes je suis sensible à cet accueil, car je sais les vieilles dames marocaines beaucoup plus farouches aux Nazaréens [2] que leurs époux, et souvent même hostiles.

1. Jardin intérieur.
2. Nom donné aux chrétiens.

— Sois la bienvenue chez nous, — dit-elle, — tu honores notre maison.

— Sur toi la bénédiction d'Allah! C'est nous qui sommes honorés d'être reçus dans une si noble famille et une si magnifique demeure!

— Nos tapis sont indignes d'être foulés par tes pieds. Si je le pouvais, je te porterais sur mes épaules... O le grand jour chez nous, de vous avoir pour hôtes!

— Plus grande encore est notre réjouissance, ô Lella [1]!

— C'est la première fois que tu viens à Meknès? Que t'en semble?

— Je n'ai rien aperçu dans les ténèbres, mais il ne me reste plus quoi que ce soit à admirer, puisque j'ai vu ta maison.

— Elle est belle, et semble méprisable à qui n'en sort jamais...

— Le regretterais-tu?

— Certes je refuserais de franchir la porte si on me le proposait! Telle est notre coutume, et nous, gens du Maghzen, devons la suivre plus strictement que les autres. Mais je pense parfois qu'il y a des rues, des souks, des arsas [2], des montagnes... et je ne connais que ces murs...

— Ils sont d'une splendeur sans égale, et tu possèdes un riadh plein de verdure pour rafraîchir tes yeux...

— Louange à Dieu! Je te montrerai toute la maison lorsque les hommes en seront partis. Mais ce soir tu sembles fatiguée, ô ma fille, et malgré la joie que me donne ta compagnie, je ne veux pas, après ce long voyage, t'empêcher de prendre du repos.

— Dieu te bénisse, ô Lella! tu n'as pas « raccourci [3] » avec moi.

— Qu'Allah te fasse dormir en son contentement.

— Puisses-tu te réveiller au matin avec le bien!

1. Titre qui devrait être réservé aux Chérifat, mais que par politesse on donne indifféremment à toutes les femmes, ainsi que, en France, « Madame ou Mademoiselle ».

2. Vergers marocains.

3. Expression très courante signifiant à peu près : « Être généreux, ne rien ménager. »

A travers les couloirs en labyrinthe, je regagne la salle des hôtes que nous occupons.

Et, sur une couche de brocart violet ramagé d'or, je perçois encore, en un demi-sommeil, le clapotis clair du jet d'eau, le glissement des pieds nus dans le patio, puis, angoissante et sublime, la clameur dont le muezzin déchire la nuit :

La prière sur toi, ô Prophète de Dieu!
La prière sur toi, ô l'Aimé de Dieu!
La prière sur toi, ô Seigneur Mohammed!

23 *novembre* 1915. — Lella Fatima Zohra me fait appeler chaque matin, et je la trouve invariablement accroupie au milieu de la salle qui donne sur le riadh. Elle se soulève à peine pour m'accueillir, car sa corpulence répugne au moindre mouvement. Toute une vie de réclusion appesantit ses membres. La Chérifa ne bouge guère de sa place favorite, d'où elle aperçoit le jardin, un coin de ciel, et surveille les allées et venues des esclaves. Son existence s'écoule sur un sofa, dans l'amoncellement des coussins; c'est là qu'elle dort, s'habille, boit le thé, prend ses repas. Ses nobles mains, qui ne connurent jamais le travail, reposent, blanches et potelées, parmi les étoffes. Depuis que l'âge et les soucis ont ravagé sa beauté, Lella Fatima Zohra ne porte plus que les vêtements sévères qui conviennent aux matrones : des caftans de drap, voilés par une simple tfina de mousseline; une sebenia tissée dans le pays, à rayures oranges et jaunes, alors que les jeunes femmes se coiffent de soyeux foulards à ramages venus d'Europe.

Haute et rigide, une ceinture de Fès enroule autour de sa taille des arabesques éblouissantes. C'est le seul luxe qu'elle garde, bien que la mode en soit passée.

— Car, — dit-elle, — je ne saurais sans cela me soutenir. J'y fus habituée dès l'enfance, mes os n'auraient pas la force de supporter mon corps.

Elle a renoncé à tout autre ornement. Ses joues ne se relèvent d'aucun fard; c'est à peine si elle noircit ses yeux de kohol et colore ses mains au henné. Pour qui du reste se parerait-elle?... L'indiscrétion des négresses m'a déjà révélé

que le Chérif ne va plus jamais la rejoindre en sa chambre...

Lella Fatima Zohra m'apparaît femme de grand sens, prudente et avisée. Elle accepte avec une résignation très digne les désordres de son époux, les innombrables favorites dont il emplit la maison. C'est elle-même, dit-on, qui lui ferma sa porte, après trop de scandales, et obtint cette séparation à l'amiable, si rare chez les Musulmans. Moulay Hassan ne la répudia pas, son orgueil dut plier devant les exigences de la Chérifa. Il ne fut pas, non plus, sans peser la grande fortune que l'épouse ajoutait à la sienne, ni cette luxueuse demeure héritée de son beau-père.

Au reste, qu'a-t-il à regretter d'une femme flétrie, alors qu'il peut se procurer si facilement toutes ces jeunes négresses à la peau lisse, aux reins mouvants et à la forte odeur capiteuse...

Lella Fatima Zohra reprit donc sa liberté, si l'on peut appeler liberté l'obligation de vivre entre les murs, dans la stricte observance des coutumes musulmanes.

Malgré le détachement du maître, elle jouit d'un réel prestige dans la maison, car elle est de noble race, riche et considérée, — outre l'entendement qu'Allah lui dispensa. Les esclaves semblent la vénérer, les concubines, dont le nombre augmente chaque jour, lui témoignent une humble déférence et sollicitent même ses conseils dans les circonstances graves. Un essaim de négrillons et de négrillonnes, aux teints plus ou moins foncés, bourdonnent sans cesse autour d'elle, se roulent sur les tapis, bousculent les coussins avec l'exubérance animale de leur âge. Progéniture du Chérif, — qui témoigne d'un goût particulier pour les négresses, — et qu'elle traite presque maternellement.

— Tu n'as pas d'enfant? — lui ai-je demandé.

— J'en ai perdu huit, mais, — louange à Dieu! — il me reste un fils, Moulay Abdallah, marié depuis le mois de Chabane. Sa demeure est toute proche. Il faudra que tu ailles voir ma belle-fille, Lella Meryem, une gazelle aux yeux langoureux.

— Elle sera mon amie, puisqu'elle paraît si chère à ton cœur.

— S'il plaît à Dieu!... Moulay Abdallah en a l'esprit perdu,

il la comble de présents et lui a même promis de ne prendre aucune autre femme.

— Crois-tu qu'il tiendra sa parole?

— Dieu seul connaît le cœur des hommes. Il est le plus savant.

— Les Meknasis [1] ont-ils toujours plusieurs épouses?

— Rare, ô ma fille! celui qui peut se contenter d'une... Généralement ils en prennent deux ou trois, parfois quatre — selon la permission du Livre — et combien d'esclaves!...

— Toi, du moins, tu n'as pas de co-épouse.

— Détrompe-toi, Moulay Hassan a trois femmes légitimes, l'une à la Mecque, fille du Mufti des quatre rites, l'autre à Marrakech, dont le père est un Caïd des Sgharna, et moi-même... Il songe à présent à en épouser une quatrième...

Lella Fatima Zohra n'en dit pas davantage, et malgré sa sérénité, je n'osai l'interroger sur ce sujet délicat.

24 *novembre* 1915. — Je suis lasse et ne puis encore te faire visiter la maison, — me répète la Chérifa toutes les fois que je me rends auprès d'elle.

Je n'imagine guère, du reste, sa lourde personne errant à travers les cours et les couloirs. C'est à peine si je la vis faire quelques pas dans les allées du jardin, vite essoufflée par cet effort.

— Aïcheta te guidera, — me dit-elle aujourd'hui, en désignant une esclave. — Pardonne-moi, ô ma fille, de ne t'accompagner comme je le voudrais, car mes membres affaiblis se refusent à moi.

La négresse m'entraîne dans le palais dont je ne connais encore qu'une partie, et consciencieusement, elle m'en fait visiter tous les recoins : les cuisines sombres, noircies de fumée, où flotte un relent d'huile et de graisse; les chambres à provisions, pleines d'énormes jarres ventrues; les escaliers étroits, les couloirs innombrables; le « menzah [2] » dans lequel le Chérif aime à recevoir ses amis, et qui a, sur le premier vestibule, son entrée indépendante; les salles immenses, étincelantes d'ors, de peintures et de mosaïques, toutes garnies

1. Habitants de Meknès.
2. Lieu « d'où l'on voit », sorte de belvédère.

de sofas et de coussins en brocart; et les cinq patios différents d'âge et de style, mais également admirables. Ils furent construits par les ancêtres de Lella Fatima Zohra, à mesure qu'augmentait l'opulence de la famille et le nombre des épouses. Les galeries du premier étage sont soutenues par des piliers sur lesquels repose l'entablement. Dans chaque patio l'eau scintille, telle la gemme précieuse au milieu de l'écrin. Elle fuse des grandes coupes de marbre, en jets minces et brillants, ruisselle des vasques très basses posées à même le sol, s'étale paresseusement dans les bassins, azurée, changeante, selon les caprices du ciel.

Des esclaves viennent aux fontaines remplir leurs amphores et les aiguières de cuivre destinées aux ablutions. Une extraordinaire population féminine s'agite dans le palais, cuit les aliments sur des canouns [1], lave le sol à grande eau, boit du thé, file de la laine. De belles négresses aux croupes arrondies se vautrent parmi les coussins. Leur indolence, le luxe de leurs parures multicolores et certain air de bestiale satisfaction épanouissant leurs faces, dénoncent les favorites du moment.

Mais il y a aussi de minces fillettes à peine nubiles, dont le Chérif ne dédaigne pas le charme aigrelet, et des matrones effrontément fardées qui savent parfois encore l'ensorceler de leurs attraits vieillissants.

— Du reste, — me confie Aïcheta, — il a connu, ne fût-ce qu'une fois, chaque femme de sa maison. Quand il achète une nouvelle esclave, on la fait bien reposer, manger avec abondance, aller au hammam et revêtir des vêtements neufs. Puis le maître l'appelle un soir. Celle qui sait plaire reçoit des bijoux, des caftans, des servantes; elle habite une belle chambre et n'a rien à faire de tout le jour. Les autres, les pauvres, retournent avec les esclaves et travaillent comme des ânes.

— Et toi, Aïcheta? — demandé-je, curieuse.

— O mon malheur! Le Seigneur ne m'avait pas désignée pour être une « maîtresse des choses ». Je ne fus chez Moulay Hassan qu'une seule nuit.

Aïcheta est noire et simiesque. Je m'étonne même que

1. Petits fourneaux de terre.

notre hôte n'ait pas jugé à propos de faire une infraction à sa coutume...

— As-tu vu ces vieilles qui filaient dans l'autre cour? — continue la négresse. — Elles ont eu des jours heureux, lorsque le Chérif était jeune... A présent, qui songerait à les regarder? Allah seul reste immuable...

— Certes! qu'Il soit exalté. Mais dis-moi ce que devient une favorite quand elle a cessé de plaire?

— Si ton vêtement de soie est abîmé, tu en fais un chiffon pour nettoyer les plateaux...

— Ainsi, elle retourne parmi les esclaves?

— En vérité! et nous nous moquons d'elle ce jour-là.

La face de guenon grimace d'un rire mauvais.

— Il ne tardera pas à luire pour Messaouda, la fière, — ajouta-t-elle en désignant une négresse en train d'allaiter un nouveau-né. Un sein noir et luisant sort d'une large manche de son caftan, où disparaît la tête de l'enfant.

— Mais, — dis-je, — elle a donné un fils au Chérif.

— Et qu'importe? Il sera Chérif lui-même si Dieu lui accorde l'existence. Sa mère n'en reste pas moins une esclave comme moi! Nous autres sommes faites pour servir et manger du bâton...

Aïcheta parle sans amertume. Elle envie le sort des favorites qui goûtent pendant quelques mois ou quelques années aux délices de la richesse, mais elle est parfaitement résignée à son sort qu'elle juge normal et dispensé par Allah.

— O Lella! ne répète rien de ce que je t'ai raconté à Lella Fatima Zohra, — me recommande-t-elle au retour.

— N'aie pas de crainte, ô ma fille, — murmuré-je, en lui glissant une pièce d'argent dans la main, — mon cœur est fermé sur les secrets par un cadenas.

27 *novembre* 1915. — C'est un triste patio, tout décoré de stucs et de peintures aux ors vieillis. Mais les murailles oppressent l'étroite cour, elles semblent étrangler le ciel, dont un carré se dessine au-dessus des arcades. Une terne lueur glisse le long des parois humides, les salles s'emplissent d'ombre et les reflets de leurs brocarts y meurent exténués.

Il fait gris et froid chez Mouley Abdallah; mon cœur est

serré d'angoisse par la mélancolie des choses, tandis que j'attends Lella Meryem.

Elle arrive, éblouissante de jeunesse, de parure et de beauté. On dirait que l'air s'échauffe tout à coup, que la lumière vibre plus ardente, qu'une nuée d'oiseaux s'est abattue auprès de moi.

Elle gazouille, elle rit, elle s'agite. Elle me pose mille questions et ne me laisse pas le temps d'y répondre. Elle proteste de son affection, me prodigue les flatteries et les compliments, remercie le Seigneur de m'avoir envoyée vers elle... Je n'ai pu encore placer une parole... C'est une folle petite mésange qui s'enivre de son babillage. Et je m'étonne qu'un tel entrain, qu'une exubérance aussi joyeuse, puissent s'ébattre en pareille cage!... Même en de plus riants décors, je ne connus jamais que des Musulmanes nonchalantes et graves, inconsciemment accablées par leur destin.

Mais Lella Meryem ne ressemble à aucune autre.

On ne perçoit d'abord que l'ensorcellement de ses yeux, noirs, immenses, allongés de kohol, des yeux au regard affolant sous l'arc sombre des sourcils. Ils pétillent et s'éteignent, ils s'alanguissent et se raniment, tour à tour candides, sensuels, étonnés ou provocants. Ils sont toute la lumière et toutes les ténèbres, étincelants comme des joyaux et plus mystérieux que l'onde au fond des puits. Ils éclipsent les autres grâces dont Allah combla Lella Meryem.

Car sa bouche est une fleur d'églantier prête à s'ouvrir, ses dents, les boutons de l'oranger, sa peau, un pétale délicat, et son petit nez frémissant, un faucon posé au milieu d'un parterre.

En vérité Mouley Abdallah ne trouverait nulle part une femme aussi séduisante, et ses promesses me semblent, à présent, moins extraordinaires.

Lella Meryem prépare le thé, tout en continuant à bavarder. Ses gestes sont harmonieux, d'un charme rare; les petites mains rougies au henné manient gracieusement les ustensiles d'argent et chacun de ses mouvements révèle la souplesse de son corps, malgré l'ampleur des vêtements. Elle porte un caftan orange et une tfina [1] de gaze citron pâle, qu'une cein-

1. Robe de dessus, transparente.

ture brodée d'or plisse à la taille en reflets chatoyants. La sebenia [1] violette, bien tendue sur les demmouges [2], encadre son visage comme une ancienne coiffure égyptienne. Un seul bijou brille au milieu de son front, plaque d'or rehaussée de rubis et de diamants, en dessous de laquelle se balance un minuscule croissant, dont la larme d'émeraude atteint l'extrémité des sourcils.

— Je t'attendais depuis tant de jours! — s'exclame-t-elle. — Les négresses m'avaient rapporté que tu habites chez Mouley Hassan, père de mon époux... Combien grande mon impatience de te connaître!... Je ne vis aucune Nazaréenne avant toi... Tu me plais! Promets-moi de revenir souvent... Je ne reçois jamais personne, comprends-tu. Mouley Abdallah ne me permet même pas de monter à la terrasse. Tu es la joie qu'Allah m'envoie! Ne me fais pas languir trop longtemps en ton absence.

Je promis tout ce qu'elle voulut. Et j'ai quitté la triste maison, stupéfaite, ensorcelée, ravie, les yeux éblouis de soleil et la tête pleine de chansons.

6 *décembre* 1915. — Yasmine et Kenza, les petites adoptées que nous avions laissées à Rabat, arrivent avec notre serviteur le Hadj Messaoud, très ahuries par ce long voyage qu'il leur fallut faire pour nous rejoindre.

Misérables fillettes du Sous que leur destin conduisît chez des Nazaréens, elles y ont pris l'âme des Marocaines habituées au luxe des villes. Oubliant les gourbis de terre et les tentes en poil de chèvre, elles évoluent sans étonnement dans notre nouvelle et somptueuse demeure.

— Celle de Rabat était mieux, — déclarent-elles; — par les fenêtres on apercevait toute la ville française!... Ici, on ne voit que les maisons du pays...

— Mais il y a des mosaïques et des stucs ciselés.

— Qu'ai-je à faire de ces choses à nous? — riposte Yasmine.

Pourtant la terrasse les ravit, car elles pourront y bavarder au crépuscule, avec des voisines.

1. Foulard de tête.

2. Sorte de gros bourrelets encadrant la tête, sur lesquels est appliqué le foulard de soie.

— O ma mère! sais-tu comment ces femmes portent la tfina? Étrange est leur coutume!

Non, certes, je n'avais pas remarqué ce détail...

Il y a quelques heures à peine que Yasmine et Kenza sont arrivées, et déjà elles retroussent élégamment leurs tuniques, selon la mode de Meknès!

8 *décembre* 1915. — Des babillages au-dessus de la ville, lorsque le soleil déclinant magnifie les plus humbles choses...

Les vieux remparts rougissent ainsi que des braises; les minarets étincellent par mille reflets de leurs faïences; les hirondelles qui tournoient, à la poursuite des moucherons, semblent des oiseaux d'or évoluant dans l'impalpable et changeante fantaisie du ciel.

Pépiements, disputes, bavardages, cris de femmes et d'oiseaux...

L'ombre de Meknès s'allonge, toute verte, sur le coteau voisin et l'envahit... Le dôme d'un petit marabout, ardent comme une orange au milieu des feuillages, n'est plus, soudain, qu'une coupole laiteuse, d'un bleu délicat. La lumière trop vive s'est atténuée, les montagnes s'enveloppent de brumes chatoyantes et pâles... seuls, les caftans des Marocaines jettent encore une note dure dans l'apaisement du crépuscule. Ils s'agitent sur toutes les terrasses. Ils sont rouges, violets, jaunes ou verts — excessivement. Leurs larges manches flottent au rythme convenu d'un langage par signes. Ainsi les femmes communiquent, de très loin, avec d'autres qu'elles n'approcheront jamais.

A cette heure, elles dominent la ville, interdisant aux hommes l'accès des terrasses. Elles surgissent au-dessus des demeures où elles attendirent impatiemment l'instant de détente et de presque liberté, dans l'étendue que balaye le vent... Mais il est des recluses, plus recluses que les autres, les très nobles, les très gardées, qui ne connaîtront jamais les vastes horizons, ni les chaînes du Zerhoun sinuant derrière la ville, ni les voisines bavardes et curieuses... Et les Cherifat sentent leur cœur plus pesant lorsque l'ombre envahit les demeures. Elles songent à celles qui s'ébattent là-haut : les esclaves, les fillettes, les femmes de petite naissance...

Combien leur sort est enviable! Quelques-unes se livrent aux escalades les plus hardies pour rejoindre des amies. Elles se montrent une étoffe, échangent des sucreries et des nouvelles. Rien ne saurait égaler la saveur d'une histoire scandaleuse!

Mais elles restent indifférentes à la magie du soir.

Une adolescente, ma voisine de terrasse, se tient à l'écart des groupes, toujours pensive.

Un obsédant souci contracte sa bouche aux lèvres charnues. Elle a le visage rond, les joues fermes et brunes, un nez légèrement épaté, des yeux plus noirs que les raisins du Zerhoun. Lella Oum Keltoum n'est pas belle, mais elle possède d'immenses richesses.

Son père, Sidi Mhammed Lifrani, mourut il y a quelques années. C'était un cousin de Mouly Hassan. Il ne laissa qu'une fille, héritière de sa fortune, ma sauvage petite voisine.

Je la salue :

— Il n'y a pas de mal sur toi?

— Il n'y a pas de mal, — répond-elle, sans un sourire.

Le silence nous sépare de nouveau, comme chaque soir, car je n'ai pas su encore apprivoiser la taciturne. Lella Oum Keltoum détourne la tête et son regard s'en va très loin, dans le vague du ciel... Les esclaves bavardent et rient, accoutumées sans doute à cette étrange mélancolie. Une grosse négresse, flamboyante de fard, promène ses airs repus en des vêtements trop somptueux. Ses formes, d'une plénitude abusive roulent et tanguent à chacun de ses pas. Une aimable grimace épanouit, en mon honneur, sa face de brute, tandis qu'elle s'approche de la terrasse.

— Comment vas-tu?

— Avec le bien... Quel est ton état?

— Grâce à Dieu!

— Qui es-tu?

— La « maîtresse des choses » en cette demeure, — répond-elle, non sans une vaniteuse complaisance.

— Je croyais que Sidi Mhammed Lifrani, — Dieu le garde en sa miséricorde! — n'avait laissé aucune épouse?

— Certes! mais moi, j'ai enfanté de lui Lella Oum Keltoum.

— Ah! c'est ta fille... Elle semble malade, la pauvre!

— Oui, sa tête est folle... Aucun « toubib » ne connaît de remède à ce mal, — ricane la négresse en s'éloignant.

La fillette, qui épiait notre entretien, me jette un regard malveillant. Qu'ai-je fait pour m'attirer sa rancune?

Je voudrais l'apaiser, mais elle a disparu tout à coup, comme une chevrette effarouchée.

La cité crépusculaire se vide.

La nuit bleuit doucement, noyant d'ombre les choses éteintes. La vallée devient un fleuve ténébreux, les montagnes ne sont plus que d'onduleuses silhouettes. Un grand silence plane sur la ville.

Tous les oiseaux ont regagné leurs nids, et toutes les femmes leurs demeures.

13 *décembre* 1915. — Lella Meryem incline aux confidences. Par elle, j'apprends les petits secrets des harems, ceux que les autres ne diront pas, malgré leur amitié.

— Tu es plus que ma sœur, — déclare-t-elle, — j'ai mesuré ton entendement.

— Pourquoi, — lui-ai-je demandé, — n'habites-tu pas, selon la coutume, chez le père de ton mari? Là, tu te plairais auprès de Lella Fatima Zohra. Là des jardins où te promener, des fontaines toujours murmurantes...

— Sans doute, — me répondit-elle, — mais là se trouve Moulay Hassan...

Son regard compléta les paroles, et je devinai : Moulay Abdallah, homme de sens, voulut soustraire sa charmante gazelle aux coups d'un chasseur endurci.

Certes, ce serait un grave péché, devant Allah, que de jeter les yeux sur l'épouse de son fils! Mais Moulay Hassan ne sait pas réfréner ses désirs, et peut-être croit-il à des droits d'exception, pour un personnage tel que lui...

Qui blâmerait la prudence de Moulay Abdallah, possesseur d'une perle si rare, à l'éclat merveilleux?

— O Puissant! que de négresses, que de vierges! — s'exclame la petite Chérifa. — Moulay Hassan se rend à Fès chaque fois qu'arrive un convoi d'esclaves et il en ramène les plus belles... Lella Fatima Zohra montre bien de la patience! Et que ferait-elle, la pauvre? Moulay Hassan l'a

rejetée comme un vieux caftan... Sais-tu, — continue-t-elle, les yeux brillants, — que malgré sa barbe blanche il veut encore épouser une jeune fille!

— Un jour, Lella Fatima Zohra m'en a parlé, mais j'ignore même le nom de celle qu'il choisit.

— C'est Lella Oum Keltoum, ta voisine de terrasse, tu dois la connaître?

Lella Oum Keltoum! La sombre fillette que ne peuvent distraire les splendeurs du couchant ni la réunion des femmes bavardes...

Pourquoi le Chérif la convoite-t-il ainsi? Elle n'est pas même jolie... Il ne manque pas à Meknès de vierges plus attirantes.

— Oui, — me répond Lella Meryem, — mais il ne saurait trouver dans tout le pays, une héritière aussi fortunée. Or, Moulay Hassan aime les réaux d'argent autant que les jouvencelles, et il veut épouser Lella Oum Keltoum bien qu'elle refuse obstinément ce mariage.

— Depuis quand, ô ma sœur, les vierges sont-elles consultées sur le choix de leur époux? Voici des années que je vis parmi les Musulmanes et, de ma vie, je n'entendis parler de ceci.

— O judicieuse! telle est en effet notre coutume, et les adolescentes sont mariées par leur père ou leur tuteur, sans avoir jamais vu celui qu'elles épousent... Alors comment donneraient-elles leur avis, et qui songerait à le leur demander?... Par Allah, ce serait inoui, et bien malséant! Mais, pour ce qui est de Lella Oum Keltoum, les choses sont différentes.

C'est une étrange histoire entre les histoires.

Son père, Sidi Mhammed Lifrani — Dieu l'ait en sa miséricorde, — était un cousin de Moulay Hassan. Il a laissé d'immenses richesses. Combien de vergers, de terres, d'oliveraies, de silos pleins de blé, de pressoirs d'huile! Et des moutons, des négresses, des sacs de douros empilés dans les chambres! Quand il mourut, à défaut d'héritier mâle, une partie de ses biens retournèrent au Makhzen, et Lella Oum Keltoum, son unique enfant, eut le reste. C'était encore la moitié du pays.

Or, il y avait eu, du temps de son père, une rivalité entre les deux cousins : Moulay Hassan détestait Sidi Mhammed

Lifrani, plus riche et plus puissant que lui... On dit qu'il essaya, par des cadeaux au grand vizir, de remplacer son cousin qui était Khalifa du Sultan. Il n'y parvint pas. Plus tard, une réconciliation étant intervenue, Moulay Hassan prétendit, pour l'assurer, faire un contrat de noces avec Lella Oum Keltoum. Elle perdait à peine ses petites dents!

Sidi Mhammed chérissait sa fille, la seule enfant qu'Allah lui eût conservée. Il refusa de la donner à son cousin, disant que ce serait un péché de marier à un homme déjà vieux une fillette à peine oublieuse de la mamelle. Mais, à partir de ce moment, il eut peur... Quand il sentit ployer ses os, il fit venir les notaires, et arrangea toutes ses affaires.

Et voici pour Lella Oum Keltoum : Il déclara dans son testament, par une formule très sacrée, qu'elle désignerait elle-même son époux, fût-il chrétien, fût-il juif, — hachek [1]! — pourvu qu'il se convertît à l'Islam. Et que son consentement devrait être donné par elle, devant notaires et inscrit dans un acte, pour que son mariage pût être célébré.

Le Cadi fut très scandalisé d'une pareille volonté, si contraire à nos usages. Mais la clause était valable, inscrite dans un testament conforme à la loi, et Sidi Mhammed y avait également inséré, par prudence, un legs important au Cadi. En sorte qu'il ne pouvait annuler ce testament sans se léser lui-même.

— Alors, que peut faire Moulay Hassan? Lella Oum Keltoum n'a qu'à le refuser et à choisir un époux de son gré.

— C'est justement ce qu'avait voulu son père, mais le meilleur cheval, quand il est mort, ne saurait porter un caillou... Moulay Hassan chercha tout d'abord à faire annuler le testament. Le Cadi s'y refusa. Il voulut ensuite ramener Lella Oum Keltoum à Meknès. Elle était restée à Fès comme au temps de son père, et elle échappait mieux ainsi aux desseins du Chérif.

Le tuteur, un homme juste et craignant Dieu, essaya de s'opposer à ce retour; il connaissait les convoitises de Moulay Hassan. Celui-ci demanda sa révocation. Certes, il dut payer beaucoup, car il l'obtint. Un autre tuteur fut nommé, et commencèrent les tourments de Lella Oum Keltoum. Elle vit

1. Sauf ton respect.

entourée d'ennemis. Sa mère, Marzaka, est la plus mauvaise, — une esclave ne saurait avoir qu'un cœur d'esclave. — Moulay Hassan acheta sa complicité par des cadeaux. C'est Marzaka elle-même qui a traîné sa fille à Meknès malgré sa résistance.

— Et si Lella Oum Keltoum désignait un autre homme?

— Elle l'a voulu. Par défi, elle prétendait épouser un nègre affranchi. Moulay Hassan interdit aux notaires d'aller recevoir sa déclaration, et Marzaka battit sa fille jusqu'à ce que la peau s'attachât aux cordes... Quant au nègre, on ignore ce qu'il devint, et les gens disent en parlant de lui : « Qu'Allah l'ait en sa miséricorde! » comme pour un mort...

— S'il plaît à Dieu! — m'écriai-je, — Lella Oum Keltoum finira par l'emporter sur tous ces perfides!

— Qui le sait! Nul n'échappe à son destin. Songe à l'histoire de ce marchand trop prudent : Pour éviter les voleurs, il coucha dans un fondouk. Or la terrasse était vieille et s'écroula sur lui... Sa mort était écrite cette nuit-là.

— Ne crains-tu pas, si Moulay Hassan parvient à épouser Lella Oum Keltoum, qu'il ne se venge de ses refus?

— Allah! Tu ne connais pas les hommes! Il se réjouira d'elle, parce qu'elle est jeune, et de ses biens, puisqu'elle est riche. Et sa résistance qui l'irrite à présent, il la jugera tout à fait excellente, quand elle sera sa femme. Une vierge pudique et bien gardée ne saurait agir autrement à l'égard de l'homme qu'elle doit épouser, même si le mariage la réjouit secrètement. Certes Lella Oum Keltoum hait Moulay Hassan à la limite de la haine, car il fut cause de tous ses maux. Mais il a bien trop d'orgueil pour le croire...

Lella Meryem se tait, lasse d'avoir si longtemps parlé d'une même chose... et soudain, l'esprit occupé d'un sujet tout aussi passionnant, elle s'écrie :

— O ma sœur!... le brocart que Lella Maléka portait, dit-on, aux noces de sa nièce, le connais-tu? sais-tu où l'on en peut avoir? Pour moi, on l'a cherché en vain à toutes les boutiques de la Kissaria... Dans ma pensée, elle l'aura fait venir de Fès.

A.-R. DE LENS

*(A suivre.)*

# LE CULTE D'ICARE[1]

## IV

— Marguerite boudera si je ne lui fais pas visite aujourd'hui...

Vers la fin de ce jour-là, épuisé par ses calculs de métallurgiste, de spéculateur en grains et en huiles, par ses études anxieuses du haut du beffroi sur le vol des corneilles et des colombes, par ses mille colères contre les imbéciles des moulins et du club, par ses courses à travers le marché aux grains de la Grande-Place, puis dans les banques, par ses démarches au conseil municipal, par la rédaction de ses trois rapports administratifs, par ses lectures avides, Raoul Héricourt pensa qu'il serait bon de vivre dans le repos un moment chez sa filleule. Elle lui jouerait du Chopin et l'amuserait en lui contant ses querelles d'amoureuse avec son mari. Pour qu'elle ne le grondât point, Raoul versa l'eau des Sultanes sur son cou, ses mains, sur sa chevelure divisée, sur sa barbiche. Pardessus une chemise fraîche et à col rabattu, il enfila son pantalon, son gilet de moire et sa redingote lâche. Il se coupa les ongles très soigneusement afin que Marguerite ne lui fît pas honte, car il avait lui-même forgé pour convaincre deux idiots de mieux faire. Elle aimait qu'il fût très propre, autant que son mari qu'elle commençait à critiquer trop. Elle taquinait le savant pour les taches et pour les trous, méfaits quo-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1921.

tidiens des acides consultés au laboratoire, ou des étincelles reçues en parcourant les ateliers de métallurgie. De sa négligence, il rit. Il se reprocha de n'avoir pas admis, à quatre reprises, le tailleur implorant la licence d'essayer. Raoul tolérait mal le frôlement de cet homme qui vous mesure, vous touche, vous déshabille, vous habille, vous manie comme une chose, vous couvre et découvre, découd sur votre corps, et n'en finit pas. Sans parapluie un matin d'averse soudaine, n'avait-il pas mieux valu entrer chez le marchand de confections, Levi, au coin de la rue Saint-Aubert, et d'y avoir choisi cette ample redingote de propriétaire, ce pantalon d'officier en retraite, à la hussarde, ce gilet de paysan, en moire ponceau semblable à une veste de fermier général. En cinq minutes, le choix avait, du moins, été résolu. Raoul Héricourt se trouvait ainsi, comme il aimait, au large. Marguerite le raillerait. Tant pis. Pourquoi rechercher une ligne du vêtement lorsque la claudication vous déforme à chaque pas, vous rend pitoyable ou grotesque? Raoul serra les dents. Espérait-il, parce qu'elle se disputait avec son mari, séduire Marguerite?

Non, parbleu, la pure enfant. D'ailleurs elle était trop grande pour Raoul, bien trop grande. Lui-même l'avait unie à la taille, à la jeunesse, à la force et à l'élégance de Malescot, afin qu'elle fût heureuse dans l'amour. Ainsi bientôt il la saluait longue et fine, coiffée de boucles, en robe de grenadine noire. Au milieu du salon aux poufs de satin bleu capitonnés, sous l'une des quatre saisons en leurs cadres d'ébène, Marguerite l'embrassa tendrement. L'oncle bénit l'heure qui sonnait dans le socle de la coupe en marbre noir attachée par des chaînes d'or aux quatre pattes du lion soutenant cette pendule. Luxe chéri de Malescot. Depuis l'aube, il chassait de Mercatel à Beaurains. Tout d'abord, Marguerite s'en plaignit. A l'entendre, son mari de plus en plus la désolait. Quand il n'arpentait pas la campagne avec ses chiens, il jouait interminablement au boston en buvant la bière et le scheedam du café Sempeur avec ses amis les Camus, les Rikeche, les Douche, les Gillos et d'autres Nemrods habiles en outre à spéculer sur les grains, mais indifférents aux choses de l'esprit. Marguerite se consolait mal en évoquant au piano

de palissandre les âmes de Schumann et de Chopin, en relisant Lamartine et Chateaubriand. L'oncle écoutait et la plaisantait. Il la désira sans la vouloir.

Elle était trop grande pour lui, bien trop grande sur ces jambes démesurées. Il se fût moqué de lui-même s'il s'était vu courtisant cette jeune femme en deuil. Elle le surpassait de tout le front, plus haute encore en cette robe noire très simple mais à traîne, pour rendre hommage à la fin d'une vieille cousine. Marguerite, pour changer de conversation, essaya d'imiter la Patti. Elle tapa l'ivoire des touches. Elle ébaucha une roulade. Sa résille lourde sur le col très blanc, ses boucles châtain bien calamistrées, ses bandeaux sur les tempes plaisaient fort entre les pendants d'oreille à facettes qui scintillaient selon les gestes. Raoul Héricourt considérait sa nièce de dos. Il en aima la nuque frêle et pâle pendant qu'elle jouait, fredonnait, pendant qu'il lui narrait, par le menu, les fiançailles du marquis de Caux avec la fameuse cantatrice, et les détails scandaleux.

A la faveur d'un enjouement feint, Raoul Héricourt observait Marguerite. Il se demandait si l'instant était venu de recevoir les confidences qu'elle tenait trop évidemment à lui faire. Par avance, il lui donna tort. Chasseur émérite, les guêtres aux jambes, le chapeau de travers, le fusil au dos, bon courtier en grains et baryton agréable, Malescot paraissait l'amant type. Comment n'en raffolait-elle plus? Qu'il aimât jouer aux cartes entre temps, et boire de la bière fraîche avec les lurons de la taverne, c'était son caractère de flamand. Wouwerman, Steen et Teniers ainsi avaient peint ses aïeux. Marguerite le voulait-elle brodant à ses genoux? Elle lui reprocha brusquement de préférer Verdi à Chopin et Meyerbeer à Schumann. C'était grave un peu, mais quoi? Qu'il votât pour l'empereur et souhaitât la mort de tous les républicains, c'était pire. Le chasseur se moquait de Hugo et récitait sans trêve du Musset. La belle affaire! Pourtant Marguerite soudain grimaça. Son blanc visage se crispa et rougit autour des yeux noirs. Des sanglots la secouèrent. Et de pleurer, de pleurer. Raoul Héricourt en fut surpris, ce l'agaça. La sotte! Il pensa la prendre en ses bras comme au temps où, pensionnaire des Ursulines, elle ne trouvait pas

la solution des problèmes et fondait en larmes, avant qu'il l'eût consolée, puis aidée à finir l'équation. La pudeur l'empêcha, car ses instincts la convoitaient haletante, prostrée, douloureuse, échauffée par la peine. Marguerite se leva si grande. Elle essuyait ses paupières avec un linon bordé de noir. Elle renifla. Elle toussa. Raoul Héricourt la raillait sans miséricorde. Passant du chagrin à la colère, elle accusa brusquement son oncle de l'avoir mariée à un imbécile, après l'avoir élevée trop intelligemment. Elle s'arrêta pour écouter le carillon dans le soir. Son mari l'excédait avec ses romances, ses postures d'acteur, ses appétits de goinfre flamand. Et de plus, il l'exigeait paillarde, comme lui, quand il rentrait ayant bu le vieux grenache de Sempeur, après diverses bières. Contente ou non, il fallait que l'épouse consentît. Ensuite, assouvi, il s'endormait. Il ronflait, oui, jusqu'au souper de huit heures.

— Voilà ma vie... La vie que tu m'as préparée! Je ne t'en remercie pas, mon parrain. Oh non, je ne t'en remercie pas!... Tu ris?... Ne ris pas, je t'en conjure, ne ris pas. Ça me fait trop mal...

Marguerite trépigna.

Lui boitait de long en large dans le salon de satin bleu, en levant la tête pour que ses regards là-haut atteignissent les yeux noirs, les yeux d'Espagne, les yeux irrités de sa filleule. Elle lui paraissait bien ridicule et ingrate. Il l'avait copieusement dotée, après avoir accru, dix ans, le mince avoir de l'orpheline en le mêlant aux affaires des moulins, de la banque d'Artois et des mines d'Anzin. Il se rappelait toutes ces peines tandis qu'il la calmait. Elle avait d'ailleurs adoré, avec la fougue de ses aïeules espagnoles, ce beau Malescot. Qu'ils étaient charmants tous deux au temps des fiançailles, quand ils chantaient un duo du Trouvère passionnément, la brune, le blond! Et voilà que tout se cassait pour des divergences d'opinions musicales, littéraires et politiques, pour des façons différentes de concevoir les plaisirs de la table et de l'alcôve.

— Tu es autoritaire, ma chérie, comme Charles-Quint lui-même. Tu as voulu traiter Maurice en esclave, l'enchaîner à tes pieds, sans un mouvement libre. A la manière d'Arte-

velde, il s'est naturellement affranchi, peut-être un peu trop. Mais que fait-il de mal en somme? Il fait le flamand.

— Il me déplaît. Il me déplaît. Là!... Il me déplaît. C'est un imbécile.

Elle frappa du pied la carpette à ramages et, du poing, le paysage de nacre incrusté dans la table noire. La boîte à musique en tinta.

— Mais, sac à papier, rappelle-toi, Marguerite! Vous vous aimiez. Vous vous aimiez. Vous êtes la dernière joie de nos deux vieilles, de Virginie comme de Caroline. Vous sembliez une apparition de la jeunesse heureuse, un dessin de Prud'hon... ou de Goya.

— Si tu crois que Maurice apprécie Prud'hon, qu'il connaît Goya.

— Cependant...

— Il ne sait rien. Il n'a jamais pu devenir bachelier.

— Que prouve cela? Il y a tant de docteurs idiots...

— Il bâille dans les musées quand nous voyageons.

— La belle affaire!

— A Florence il s'endormait sur les banquettes des offices devant les Luini, les Raphaël et les Boticelli. Il répétait : « Trop d'histoire sainte! Trop d'histoire sainte! »

— Lui, un bonapartiste et un clérical! C'est piquant!

Raoul Héricourt se laissa rire avec affectation. Sa filleule ne l'amusait plus. Il la jugeait sotte. Ses jérémiades l'ennuyaient. Voilà donc le repos qu'il était venu prendre rue des Capucins, après tout un jour de travaux ardus. Il lui fallait entendre cette grande bête se plaindre d'un sort enviable et lui reprocher d'en être l'auteur. Comme il se fût mieux délassé dans l'auberge où l'étoile du café-concert lui procurait ces deux gamines si vicieuses et si drôles, qui se logeaient des louis dans le nombril, pour danser le cancan, toutes nues, mais avec les chapeaux cabriolets de leur grand'mère noués par les brides autour de leurs minois. Marguerite ne lui permit même pas de se complaire dans ce souvenir.

— Tu ris? Tu ris? Tu te réjouis de mon malheur.

Il se carra dans un fauteuil. Elle s'emportait :

— Ah! tout le monde dit bien que tu n'as pas de cœur,

que tu es un sauvage... oui, un vrai sauvage, que tu bats tes ouvriers, que tu giffles tes servantes. Oui. Oui.

Elle sanglotait en l'affirmant. Elle faisait allusion à l'urgence où l'administrateur s'était naguère trouvé de conduire violemment vers la porte un forgeron ivre et rebelle qui l'insultait devant les commis, puis, une autre fois, de corriger une stupide relaveuse qui lui avait rompu, malgré toutes les recommandations préalables, un plat en porcelaine d'Arras, pièce unique, portant le nom et le profil du lieutenant Héricourt entre les emblèmes militaires de la Révolution.

— Et toi, Marguerite, t'ai-je maltraitée?

— Ah! parrain, tu as la mémoire courte... Rappelle-toi ce soufflet parce que je n'avais pas le prix d'histoire... Tu m'as fait saigner tout un jour.

Il se souvint, en effet.

Raoul sourit. Cette enfant, dont il avait voulu faire une heureuse, le détestait en ce moment, ou presque. Il eût pu la laisser dans son ignorance, dans la pauvreté de sa famille, dans la boutique de la rue de Louez-Dieu, cette lamentable papeterie, après la mort de la mère emportée par le choléra. Mais il avait eu le culte du père, son ami de Polytechnique. Raoul conservait la tunique du capitaine Wartelle trouée par les balles à l'assaut de La Puebla. Marguerite lui ressemblait tant : brune, sérieuse et intelligente comme l'artilleur, coléreuse comme lui. Il manquait seulement la moustache cirée, l'impériale, à ce visage de passion, pour que l'identité fût parfaite avec cette sorte de Lazare Carnot, tué si bêtement au Mexique, en pleine jeunesse, avant d'avoir publié son remarquable *Traité de la Trajectoire et des feux concentriques*. Oui, Wartelle était là, ressuscité, travesti en ce deuil de la jeune femme. Elle reprochait à Raoul des sévérités anciennes, et le crime d'avoir choisi pour elle la fortune, les vices et les qualités de Malescot.

Raoul Héricourt regardait la gravure léguée à sa fille par le capitaine. Cela représentait le passage de l'Alma, par les zouaves, qu'avait protégé la batterie de l'artilleur. Cette image le rendait présent en quelque sorte.

— Voyons, ma chère Marguerite. Écoute-moi, — reprit le parrain. — Je t'ai mise en état d'avoir une vie intérieure,

une vie spirituelle, pour que tu puisses t'y réfugier aux heures fâcheuses de l'existence... Malescot s'attarde à la chasse ou à la taverne. Eh bien lis... Cultive la musique... Fais de l'aquarelle...

— Tu parles à ton aise. Quand l'insolence de Maurice m'exaspère, je ne puis ni parcourir un roman, ni déchiffrer une partition, ni dessiner une fleur.

— Je ne te comprends pas. Si ton mari te déplaît, pourquoi te plaindre de ses absences. Elles doivent au contraire t'être un soulagement... Tu ne réponds rien... Parbleu... Tu es jalouse... Tu as dans les veines du sang d'Espagne. Mais oui. Tu es jalouse... Donc tu l'aimes... Ton orgueil de femme souffre, parce que Malescot cherche dans les éteules de Beaurains ou chez Sempeur à se distraire plutôt que de rester dans l'adoration perpétuelle de tes vertus.

— L'aimer? Grand Dieu... Je le déteste... Je l'exècre... Je pense à m'enfuir pour ne jamais plus le voir...

— Est-ce la peine, si, déjà, tu le vois peu?

— Pas le jour... mais je l'ai le soir et toute la nuit...

— Hé, hé... Vous êtes jeunes, beaux. Vénus ne tarde pas sans doute à vous réconcilier.

— C'est là ce qui me révolte!... C'est quand cet imbécile me dompte et quand... malgré mon dégoût...

— N'insiste pas. Tu vas manquer de discrétion. Eh bien, mon enfant, ta haine, ses taquineries, vos querelles et vos embrassements, son apparente indifférence, ses absences et ses exigences, sa révolte et sa volonté, votre plaisir double, enfin, tout ça... c'est ce que la poésie nomme l'amour...

— Je n'en veux plus... Je n'en veux plus... Écoute, parrain, je vais te demander... une grosse faveur.

— Dis.

— Emmène-moi en voyage.

— Quel voyage?

— En Égypte... Ne dois-tu pas retrouver au Caire ton ami Mouillard et recommencer avec lui des expériences sur le vol des grands espaces?

— Sans doute, mais il y a la guerre.

— La guerre! Et puis après. Nous ne sommes pas des soldats. On vaincra les Prussiens sans nous.

— Peut-être. Les Moulins et les Forges vont travailler beaucoup plus pour les armées. Il faut que je sois là. Le club Carnot m'élit président. Il faut donner aux événements des suites politiques... Je dois retarder mes études en Égypte, et ma visite à l'admirable Mouillard.

— J'aurais tant voulu chercher avec vous deux le vol sans battement, comme vous l'avez cherché dans sa ferme de la Metidja, comme vous l'aviez auparavant cherché ensemble sur les tours de Notre-Dame les jours de grand vent, lorsque les corbeaux perchés sur les gargouilles, le bec au vent, n'avaient qu'à déployer leurs ailes sans les agiter pour planer, pour jouer dans l'espace.

— Le vrai principe de l'aéroplane, selon Mouillard. Et il a sans doute raison... C'était en 1855. J'avais rencontré Mouillard dans l'atelier d'Ingres... Comment? Tu te rappelles ça.

— Je me rappelle tout... ce que tu dis...

— A la bonne heure.

— Si l'esprit de Maurice ressemblait au tien, je connaîtrais le bonheur. Hélas! Figure-toi qu'il veut m'apprendre le piquet. L'indigence de son cerveau ne lui permet pas de soutenir une conversation avec moi. Alors il veut tuer les heures en remuant les reines, les rois et les as. Moi je ne peux pas... je ne peux pas... Ça m'énerve... Je préfère encore l'entendre chanter du Verdi, en roulant les yeux, et la main sur le cœur.

— Pauvre Marguerite!... Que je te plains!

— Ah oui, pauvre Marguerite. Tu peux te moquer, va. Ce que je souffre! Quand montons-nous ensemble au beffroi pour étudier le vol des corneilles?

— Quand tu voudras. Demain.

— Parle-moi des oiseaux encore...

Il en parla, très flatté, avec l'espoir qu'un jour peut-être sa disciple généreusement deviendrait complaisante. Il parla des vautours égyptiens, attendant l'heure où l'air s'échauffe dans le soleil et se dilate, et monte, pour s'envoler de leurs rocs, en glissant, les ailes immobiles, vers le bas, sur les pentes de l'atmosphère. Il dit encore l'effroi de Mouillard et le sien, lorsque ayant fabriqué avec de la toile leurs premiers plans de sustentation, ils s'élancèrent d'un haut talus, sous

ces appareils sans équilibre et restèrent un long moment sans pouvoir toucher le sol, avec la crainte de chavirer, de s'abattre au moindre retour de la brise. Il dit surtout les causes de la coquetterie coutumière à l'oiseau, et pourquoi, tout le jour, de son bec habile, il soigne, lisse, ébarbe ses plumes, les divise et les rassemble, les gonfle et les aplatit; chacun de ces duvets courbes formant une sorte d'alvéole où le volatile tantôt enferme de l'air, et d'où tantôt il le chasse; chacune de ces rémiges étant un levier utile et spécialisé pour le mécanisme du vol, pour ses directions variées, pour descendre, pour s'élever : l'oiseau qui fait sa toilette c'est un mécanicien qui nettoie, visite, règle minutieusement un moteur délicat et compliqué. Que de matins Raoul Héricourt avait, aux environs du Caire, étudié avec l'humble Mouillard aux lunettes bleues le vol sans battement des vautours, du grand *gyps fulvus*, dans l'espace de l'air rose aux ondes si visibles, si dansantes près du sable très chaud! Sous son parasol, le pauvre maître de dessin aux Écoles militaires du Khédive cédait alors à des enthousiasmes. Avec des accents de prophète il prévoyait, du haut de son âne jaune, que le vol sans battement du vautour serait dans l'avenir le modèle de l'aéroplane fixe, si l'on parvenait à munir cet appareil de la direction horizontale et de la direction verticale. Et Raoul Héricourt évoquait joyeusement ce pitoyable apôtre, ses lyrismes.

Marguerite écoutait en regardant les jeux des canaris dans la grande volière en forme d'église à trois dômes. Son parrain se plaisait à la voir attentive, ravie, parfois émerveillée. Que l'homme pût voler comme un archange au ciel, que le rêve d'Icare se réalisât un jour, demain sans doute, et par le génie de son parrain, c'était, pour elle, un songe passionnant... Ainsi qu'à leurs dernières entrevues, elle prit le crayon, ouvrit l'album, et, selon leurs propos, elle traça les silhouettes des vautours, des corneilles, des ramiers à telle et telle phase de l'essor, à tel moment de variation mécanique dans le vol. L'aéronaute corrigeait les dessins. Il les complétait en démontrant. Parce que Marguerite se penchait afin de mieux comprendre, il sentait les boucles lui frôler la joue, le parfum de lavande le pénétrer, le griser un peu. Il flairait l'odeur du corsage, des épaules et de la gorge moites sous la transpa-

rence de la grenadine noire, en cet août radieux. Ce plaisir très sensuel une fois encore le troubla délicieusement. Raoul Héricourt crut pâlir et qu'elle rougissait. Brusquement, elle s'écarta. Comme elle, il avisa, dans cette fenêtre au rez-de-chaussée, la figure de Malescot.

Il les épiait du dehors sur le trottoir, par l'interstice des rideaux bleus. Raoul Héricourt s'empressa de lui rire, d'aller à la croisée le plus vivement, afin de dissiper tout soupçon absurde. Malescot exagéra toute une mimique d'époux indigné, comme par forfanterie; mais il fut apparent que, sous cette farce, il dissimulait de la colère. Bien qu'entré, il chantât :

Enfin Edgar
Ma vengeance va t'atteindre,
Tu vas périr,
Succomber sous mon bras,

bien qu'il couchât Héricourt en joue avec son Lefaucheux, bien qu'il jetât noblement deux lièvres aux pieds de sa dame et déclarât ne faire grâce au séducteur que s'il acceptait les huîtres, le perdreau rôti et le Chambertin d'un souper à trois, l'humeur du Nemrod n'était pas franche. Il prétexta son inaptitude à découvrir les clefs de la cave pour emmener un moment Marguerite. Sans aucun doute, il la querellerait. Elle redescendit maussade et bouda sans trêve. Le souper fut lugubre en dépit d'une chère exquise. Raoul Héricourt parla seul des oiseaux, des aéroplanes, des ballons, du Caire et de Louis Mouillard. Le mari se contenta de l'interrompre trois ou quatre fois assez brutalement pour narguer les inventions et les inventeurs et préférer l'art à la science, Cabanel à Littré. De ces mains potelées, de son sourire écarlate et lumineux sous la moustache d'or, de sa voix claironnante, il accaparait l'importance dans le débat. Il évoqua l'ombre de Phidias. Il récita l'*Art poétique* de Boileau dont il opposait les simples et claires maximes à toute explication un peu difficile sur la mécanique du vol planant. Marguerite refusait de lui répondre sauf par des signes de tête, des haussements d'épaulees, des rires moqueurs.

Ainsi que Raoul Héricourt l'attendait, Malescot finit par se fâcher un peu. Il blâma sa femme d'être taciturne. Ce lui

semblait irrévérencieux pour l'âge du Chambertin, la succulence des framboises au Xérès. Le mari constata qu'après chaque visite de son parrain Marguerite devenait ainsi morose. C'était pour Raoul Héricourt le conseil de venir moins. Il faillit riposter vertement mais craignit de nuire à sa filleule et feignit de croire à une facétie. L'autre insista. Certes il n'était pas jaloux de Raoul Héricourt, mais il détestait que sa femme subît des influences contraires à la joie saine, à la gaîté de leur jeunesse. Cela le gênait. Il préférait le dire franchement à son cher ami Raoul Héricourt. Pourquoi dissimuler? Il allumait un cigare. Marguerite se leva toute blême, suffoquée. Ils se regardèrent, elle haineuse, lui goguenard. Raoul Héricourt, une seconde, pensa tuer ce beau garçon épanoui, hâlé, en guêtres de chasse et en veste de nankin, avec une cravate rose à gros pois verts. Mais fallait-il perdre l'avenir de Marguerite?

— Parbleu, — se contenta-t-il de dire, — je ne suis pas un loustic, moi. Aussi, je vous souhaite le bonsoir.

Et il s'en alla vers la rue, sans écouter Malescot qui répétait :

— N'en parlons plus. Soyons gais. Soyons gais. Tenez, passez au salon que je vous chante la *Belle Hélène* :

C'est le roi barbu qui s'avance,
Bu qui s'avance,
Bu qui s'avance.

Déjà le piano sonnait sous les mains du fumeur. Raoul Héricourt gagnait la rue.

— Ce qui nous manque le plus, parrain, c'est le courage, — lui cria Marguerite pendant qu'il refermait la porte.

Le courage! Elle l'accusait donc de lâcheté.

Il ricana sous l'insulte de sa filleule. Il s'éloigna rapidement. Il souffrait à l'extrême. Dans la rue déserte, son pas de boiteux frappait irrégulièrement le pavage de façon bruyante et grotesque. Raoul Héricourt permit aux larmes de mouiller ses yeux. Voilà donc ce que devenait le bonheur qu'il avait voulu pour la fille de son ami Wartelle. Elle lui reprochait le manque de courage. Pouvait-il l'enlever à son mari, la recueillir? C'eût été la perdre à jamais dans l'opinion. On leur eût imputé une affection scandaleuse et, pour elle,

intéressée. Il fallait que Marguerite demeurât et qu'elle souffrît. Avec le temps elle se calmerait. Elle s'habituerait aux farces de Malescot, à son absurde joie. Quant à remettre les pieds dans cette maison, jamais plus. « Never more », se dit-il évoquant le corbeau d'Edgar Poë et la tragique horreur de ce poème.

Pourtant c'était le sacrifice de la seule tendresse que Raoul Héricourt eût encore espérée du monde. Qui ne le détestait dans cette ville? Elle-même Marguerite le méprisait. Elle eût voulu qu'il dît son fait à Malescot, qu'il le condamnât devant elle, qu'il fût le maître subi dans la maison. Le pouvait-il sans attirer sur elle les réprobations consécutives aux plaintes de son mari, aux médisances et aux calomnies de la province? Mieux valait que Marguerite méprisât son parrain, certainement.

Il allait par la ville noire et sans vie. Au détour d'une rue, il rencontra cinq ou six ouvrières qui avaient fini de veiller apparemment pour terminer une robe de fête. Il les étonna. Il entendit chuchoter son nom parmi les rires nerveux de ces petites filles. Elles s'éloignèrent à l'inverse, et tout à coup, ensemble, elles se mirent à chanter le refrain :

J'ai un pied qui remue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui remue
Et l'autre qui ne va plus.

Aux dernières notes, les rires éclatèrent frénétiques dans la nuit. Et les enfants cruelles se gaussaient de l'infirme et de son sacrifice pour la science. Les échos des rues vides longtemps propagèrent l'insulte.

Raoul Héricourt permit aux larmes de mouiller encore ses yeux.

## V

A la porte Méaulens, dans les couloirs aux sévères murailles de briques que couronnait le gazon des remparts, Raoul Héricourt évoqua le passé d'Arras, les garnisaires de Louis XIV, la lourdeur des mousquetaires en leurs buffleteries, sous le

feutre et les larges bottes, les pertuisanes des gardes, le gentilhomme de service, ses dentelles, sa rapière, son panache, le tambour armorié sur lequel se jouait une partie de dés. la ribaude et sa mémoire de *l'Astrée*. Soudain il vit parmi ces gens Pascal en noir inventant la brouette Pascal.

Pour les railleries des dentellières assises au bord des caves, le songeur s'avançait en boitant par la rue bruyante des maréchaleries. Ses mains gantées de jaune neuf étonnaient le promeneur quand il interrompait ses réflexions sur *les Provinciales* et l'esprit jésuite pour apercevoir la vie une seconde, si le trot d'un cheval l'avertissait de prendre garde, si l'odeur des tanneries offensait avec le vent ses narines, si la kyrielle des écoliers jouant à la guerre se jetait dans son chemin, sur le trottoir exigu encombré de perrons et de leurs marches creuses. L'irritation du savant était extrême contre cette marmaille quittant la classe. Les taches jaunes et inhabituelles de ses mains agaçaient autant l'aéronaute. Contre les tanneurs, contre les brasseurs, contre les charretiers, hâtant leurs besognes avec tumulte, rires, injures, cris, effaçant Pascal, sa brouette et les jésuites, il s'irrita.

« Ah! pensait-il, que ne suis-je comme dimanche à cent mètres en l'air, dans le royaume du silence, au sein d'un brouillard ouateur. A chaque minute, ici, je comprends la folie de l'assassin, le bonheur de tuer. Oui, oui, supprimer ces enfants criards, cette populace qui s'interpelle, cette boulangère qui envoie son auvent claquer le mur, la brute, pendant que je réfléchis utilement! Utilement. J'aimerais voir ces existences idiotes s'évanouir et les bouches enfin se taire. Oh! assouvir le paroxysme trop douloureux de ma rage! N'entendre plus que des rumeurs. Pouvoir, pourvoir méditer sans interruption... Oh! ce jaune de mes mains! Main jaune, stupide roman feuilleton. Assez! assez! Pensons à ceci qui changera l'existence des hommes, peut-être... Donc à mes deux pistolets bouche à bouche renvoyant, par leurs détonations alternatives et réglées, la tige horizontale qui réunit les deux balles en course dans les canons des deux armes. Pourquoi pas? Hein? Mon piston. Un vrai piston comme celui de la machine à vapeur. C'est simple comme la brouette de Pascal. Pas de charbon à emporter là-haut.

Pas de chaudière. Pas de fournaise. Rien qu'un peu de poudre. Ou mieux, $C^5$ $D^0$ $A^2$, mon $C^5$ $D^0$ $A^2$. Jamais il n'y eut explosif si puissant sous un volume infime, presque sans poids... Assez crié comme un sauvage. Laisse tes chevaux tranquilles. Ils sont moins que toi des bêtes... Le difficile sera de faire parvenir continûment la série des capsules sous les deux chiens que le ressort relèverait automatiquement dès leur chute, qu'il laisserait aussitôt retomber sur le fulminate introduit dans ce très court intervalle... Oh! ce crétin qui siffle son air de valse... Seulement... Seulement il faut rendre $C^5$ $D^0$ $A^2$ fort et maniable. Il importe qu'il ne détraque pas la machine. La frêle machine. La machine non pesante. Peut-on chausser les marmots avec des galoches?... La canaille n'a pas de sensibilité. Aucune. Bah! Mon explosif fera tout sauter s'il contient la force nécessaire pour que l'hélice tourne à la vitesse voulue. Pourtant elle se visserait dans l'air. Elle entraînerait après elle la nacelle et l'appareil... les ailes. Les ailes!... Faut-il des ailes!... Sans doute. Les plans de suspension seraient nécessaires. Faut-il qu'elles battent?.. Non, dit Mouillard. Et il a raison, parbleu. Il a raison. Il y a tant de moments où les oiseaux volent sans battre des ailes, en les maintenant étendues tout simplement. Là-haut, là-haut, ce ramier, il n'a point battu de toute une seconde!.. Suis-je fou! J'ai chaud! Je me casserai la tête, voilà tout... Je rabâche. Je rabâche. Pascal portait un rabat blanc sur sa roquelaure... Imbécile, tu rabâches. Et ces petites filles se moquent de toi. La blonde est jolie. Pour un louis, elle se laisserait peut-être caresser... La joie de lui baiser la gorge, d'envelopper avec mes mains la fraîcheur de ses deux seins. Vieux saligaud... Pourtant si je trouvais l'explosif! Les chimistes officiels sont trop prudents... Quels dédains! Est-elle jolie, et sa poitrine qui palpite. Enfin, tais-toi satyre! Satyre!... Berthelot a haussé les épaules. Je sais bien : Berthelot, c'est Berthelot. Mais les autres? En temps de guerre, quand il serait urgent d'inventer, de créer, ils critiquent. Ils rient. Ils font les génies, les dieux. Des génies, ça!... Oh! ce doit être si bon de tuer, de tuer, de tuer pour le plaisir, comme un animal sauvage, un anthropoïde uniquement soucieux de mesurer sa force. Mais tuer d'en haut en volant, l'ennemi, les ennemis, tous les ennemis! Passer

ainsi que l'ange exterminateur sur les Prussiens et les traîtres qui les secondent, et les inertes qui refusent d'entrevoir ce qui les anéantirait. Tuer. Les tuer en jetant des bombes. Les réduire au silence eux aussi. Les métamorphoser en silence. Entends-tu, colosse, qui roules des tonneaux à grand fracas? En silence!... Rien que du silence. Et planer là-haut, sans bruit, sans aucun bruit. On pourrait lire alors, penser. Lire. Penser. Calculer... Où s'est enfuie cette belle enfant? L'intinct me ronge le ventre. Ongles, vous ne percez pas mes paumes. Assez! Boiter, grisonner, vieillir. Torture. Un tempérament idiot qui s'obstine, passé l'heure!... Berthelot se trompe d'ailleurs. Et les autres donc! Ce Thénard! Ah! »

Un retentissement ébranlait les nerfs de Raoul Héricourt. Le forgeron lançait des barres de fer dans le chariot. A la volée, ce gnome hideux en jetait deux, trois, cinq encore. « Canaille, va! » L'inventeur frémissait de toute l'échine à chaque stridence du métal heurtant le métal. Il serra les dents. Il crispa le poing sur son parapluie. Il crut qu'il céderait à sa fureur, qu'il battrait cet imbécile ennemi de toute méditation. Mais dans la glace du cabaret ouvert, Raoul Héricourt s'aperçut trop ridicule, en ce long mac-ferlane qui cachait mal sa claudication, avec sa tignasse grise de vieux rapin, sa barbiche, son feutre. Le beau lutteur vraiment pour faire toucher le sol à ces cyclopes velus et râblés ! Et se sauvant par le marché de Saint-Waast, il ricana tout haut à l'ahurissement de trois commères, occupées par l'échange de leurs légumes, au retour du marché. « Chest-i qui devient toc-toc ch' banban Héricourt?... » Les roquets aboyèrent contre l'étrange personnage. Les tuer. Les tuer. Il s'enfuit. « Cinq et trois font huit... Cinq et trois font huit!... » lui crièrent les gamins en imitant sa démarche et en la scandant sur le ton de cette phrase arithmétique. Des larmes lui noyaient les yeux. Le boulanger les fit taire.

Raoul Héricourt se calma dans la paix de la cathédrale immense et blanche, vide. Les colonnades des autels, puis les verdures du square désert lui furent rassérénantes. Il admira les pigeons. Il les fit s'envoler pour étudier leur essor. Il eût voulu relire du Pascal à la bibliothèque dans le palais épiscopal. Il hésita. Il se souvint du rendez-vous. Il arriva sur

la place de la Comédie. Lieu historique. Là, du théâtre au fronton angulaire, de la fenêtre centrale, Joseph Le Bon regarda le châtiment des suspects qui, par leur correspondance, avaient sur le territoire français guidé leurs amis ou parents émigrés conduisant les éclaireurs des Impériaux et des Prussiens. Joseph Le Bon, qui lutta contre tant d'esclaves obstinés pour rendre aux tyrans de la dynastie franque, autant dire germanique, à leurs féaux, la domination sur la terre celto-latine. Ce professeur de l'Oratoire au collège de Beaune, comme Fouché au collège d'Arras, ce prêtre de l'église romaine, avait compris l'urgence d'ôter leur pouvoir aux fils incapables des conquérants venus derrière Clovis, asservir en Gaule le génie méditerranéen, la magnificence de la civilisation augustale, flavienne, antonine, la grandeur et la sécurité de la paix romaine. Qu'elle avait eu raison, Cécile Héricourt, de croire en ce pauvre curé de Neuville-Vitasse, en ce fougueux prédicateur de Saint-Waast!... Tuer! cela vous rend fou. Quel malheur pour l'avenir de la République, ce délire sanguinaire qui avait ensuite justifié les accusateurs de Le Bon, de ses pareils! Raoul Héricourt enrageait de ne pouvoir dire cela, de taire sa pensée. Arras reniait celui même qui dans son sein avait appris à libérer le monde, Robespierre.

Le directeur des Forges pourtant se rendait dans la salle du cercle Carnot pour s'entendre nommer président, remercier, promettre son influence aux républicains d'Arras encore peu nombreux. Auparavant il alla revoir la maison de Robespierre dans la rue voisine pour une prière à l'Incorruptible ami de Juste Émile.

Noir sur blanc, le nom du journal *Le Carillon* s'imposait en hautes lettres sous les fenêtres de la maison où Raoul Héricourt pénétra. Il gravit, en se récitant son allocution prochaine, un escalier de vieilles dalles. Il poussa les battants d'une porte bourrée en drap vert. Il traversa le vestibule plein de chapeaux de paille. Il entra dans une salle enfumée par les pipes et les cigares de soixante messieurs, la plupart en redingotes noires, en pantalons et gilets de toile ou de coutil, en guêtres de nankin. Au fond, derrière une petite table, le gros Cattaert, en habit de chasse, lisait à voix sourde le texte de son rapport.

Achevant l'apologie d'Omer Héricourt, cet architecte des Moulins résumait le rôle de l'orateur libéral dans l'opposition sous Louis-Philippe et sous le second Empire. Ainsi que l'avaient, en 54, prédit Lamartine et Victor Hugo, Cavaignac, Odilon Barrot, l'Empire, pour la cinquième fois, engageait le pays dans les aventures de la guerre. Quelle clairvoyance avait eue, avec ces grands hommes, Omer Héricourt leur ami, ce bon citoyen! Le fils, le savant directeur des Forges unanimement estimé pour sa bienveillance envers les ouvriers des villes et des champs, pour ses fondations philanthropiques en faveur des hospices et des écoles mutuelles, acceptait la présidence selon le vœu du comité. Cattaert, pour lui, s'en réjouissait au plus haut point. Il était sûr au reste d'interpréter sans erreur les sentiments de l'assemblée s'il exprimait la gratitude de tous envers le vaillant aéronaute, envers l'habile administrateur, envers le physicien et le chimiste renommé, envers un loyal ami du peuple.

Agacé par ces épithètes vulgaires, Raoul Héricourt s'inclina cependant. Des mains se tendirent blanches ou hâlées, velues, garnies de bagues, ou d'ongles en deuil. Il cherchait à reconnaitre les gens et à se rappeler leurs caractères. Il salua le long nez courbe sur la barbe blonde du taillandier Fardel, un saint-simonien persévérant, ami de Gambetta, qui vendait aux Forges du fer en barres et leur achetait des outils agricoles. M. Codron avança. Naguère légitimiste, mais brouillé avec les partisans des princes qui n'avaient pas souscrit pour sa raffinerie modèle, ce client débiteur des Forges, se faisait un profil de Bourbon glabre. Affablement aussi félicitait un bonapartiste de la veille, mais dépité par des passe-droits encore, pourvu de l'impériale et de la moustache cirée propre aux capitaines qu'était M. de Grigny avant de donner sa démission. Alors surgirent des groupes la masse du brasseur Caudelier tonitruant, riant, dominant, puis la personne chafouine et mélancolique de l'orfèvre Waterlot qui prévoyait le pis en toutes choses. Il tendit ses doigts timides mais habiles. L'avoué Desmazières, un érudit, un humaniste fort digne entre ses favoris grisonnants, présenta ses hommages de libéral convaincu par les discours de Cicéron, le *Contr'un* de La Boëtie, les refrains de Béranger, les discours de

Lamartine et les poèmes de Victor Hugo. Il savait par cœur presque toute sa bibliothèque. Lagache, ce maître des tanneries, présenta sa trogne colorée par l'usage du vieux Bourgogne, sa panse engraissée par le lard des perdreaux et des lièvres rôtis. Économiste, il souhaita la lutte pour l'amélioration des canaux. L'horticulteur Gossart cita deux phrases de Barbès, un mot de Proud'hon, toujours les mêmes qu'il avait entendus autrefois dans les banquets politiques de Paris, lorsqu'il était compagnon jardinier. Le profil hautain de M. de Laderrière, orléaniste déçu et grand propriétaire terrien, se dérida devant le directeur des Forges. En lui recommandant les idées vertueuses de Rochefort, il lui remit un numéro de *la Lanterne* récente copiée clandestinement. La malice du docteur Guffroy s'exerçait contre Cattaert, contre le flegme du banquier Demonchaux silencieux entre ses favoris, contre le masque grêle du peintre Héroguelle, contre la stature imposante de l'ingénieur Camus qui récita deux ïambes de Barbier. La politesse du minotier Gerbore, si blond, fut excessive pour son fournisseur de farines, comme l'empressement de plusieurs autres. Beaucoup louaient le récipiendaire avec emphase. Héroguelle ouvrit le piano, et, en sourdine, ébaucha *la Marseillaise* que d'aucuns fredonnèrent. Certains pourtant saluèrent Héricourt de loin sans se déranger. Quelques autres affectèrent de converser entre eux. Raoul Héricourt découvrit une opposition. Il reconnut dans une veste d'alpaga, une culotte de nankin, entre des favoris poivre et sel, l'agioteur Isambert endoctrinant à l'écart son groupe de rentiers. Impassible, l'ancien professeur, le philosophe positiviste, le père Dericke, fumait, les yeux au plafond, derrière ses lunettes bleues, sans vouloir regarder le président. Le géomètre Desmuliez ouvrit *le Moniteur Universel* et se cacha derrière pour conspirer avec le botaniste Petiote, si joli, le grammairien Pingrenon, le distillateur Rosé Jessus, admirateurs éprouvés de M. Thiers et de sa politique modérée. Leurs casquettes à la main, les artisans et les ouvriers admis là pour assurer à la compagnie une physionomie indéniablement républicaine, se tenaient cois, en leurs blouses bleues ou blanches. Ils semblaient craindre de déplaire s'ils parlaient, s'ils remuaient. Quant au père Gossec, l'armurier chauve,

et à Dehodencq, le courtier en grains, frères de la Loge « *Amitié* », ils critiquaient à demi-voix parmi quelques gens de boutique. Delannoy, le rédacteur pied-bot de *l'Avenir*, le rouge des rouges, les excitait.

Parvenu jusqu'à la table de l'orateur, Raoul Héricourt se trouva près d'eux. Ils ne troublèrent point sa brève allocution de gratitude, mais durant l'exposé de son programme que lut un secrétaire, lui-même ouït quelques-unes de leurs médisances. Bientôt elles l'amusèrent, car le directeur des Forges et des Moulins n'ignorait pas les appétits de ces gens qui étaient pour la plupart fournisseurs ou débiteurs de la compagnie.

— Il parle, il parle. Mais qu'est-ce que ça prouve? Le voilà qui déblatère contre le libéralisme d'Emile Ollivier, murmurait un escogriffe.

— Au moment de Solférino, il pérorait en faveur de l'Empire, à la Loge. Vous vous rappelez bien?

— Si je m'en souviens? Parbleu. Il criait cela sur la Grand'-Place même en tâtant les grains dans nos sacs, — répondit le courtier Dehodencq.

Désireux d'obtenir aux Moulins de meilleures conditions pour ses marchés de grains, il voulait marquer sa puissance aux Héricourt et qu'ils compteraient avec lui. Il haussait les épaules, grattait sa barbe. Le père Gossex en sifflotant essuyait ses besicles. Delannoy prenait des notes sur un calepin fripé. Isambert chuchotait avec ses rentiers fidèles pour certaines opérations fructueuses qu'il dirigeait sur le marché du grain, à la Bourse de Lille, à celle de Paris même. De son large corps, de sa gesticulation, de sa tête rousse et argentée, il approuva les jugements sévères. A leur tour, ses rentiers, le bossu comme l'adonis, le sexagénaire comme le jouvenceau, opinèrent pareillement de la moue, du geste, du sourire. Repliant son *Moniteur*, Desmuliez creusa davantage son maigre ventre en gilet gris, et s'adressant à Pingrenon fait comme un satyre roux, il prononça :

— En 54, monsieur Héricourt faisait le républicain indigné par le coup d'État. Devant les professeurs du collège, il accusait l'empire de perdre les forces du pays dans cet Orient où nous n'avions pas de motifs raisonnables pour seconder

l'Angleterre contre la Russie notre alliée naturelle et, disait-il, géographique.

— Il était jeune alors, — ajouta le père Dericke. — Il comprenait tous les Bonapartes dans sa diatribe; il démontrait, sous la Porte Ronville, que Napoléon Ier avait eu tort de trahir Alexandre après le pacte de Tilsitt, et devant le portrait de son grand-père, que le second Empire recommençait les fautes désastreuses du premier, sans nous offrir la gloire d'Austerlitz.

— Raoul Héricourt nous montrait alors le véritable danger, la Maison d'Autriche et la Confédération germanique... à l'inauguration des Forges de Lens, répliqua M. Desmazières hardiment, les mains dans les poches.

— Celui même d'aujourd'hui, — remarqua froidement le flegmatique Demonchaux roide en ses habits neufs.

— A l'assemblée générale des Moulins en 56, il annonçait, — rappela M. de Laderrière très hautain, — que l'Angleterre nous laisserait en plan à l'heure du péril.

— Ce qui arrive, en effet, — constata le triste Waterlot les mains au ciel. — Je ne reçois plus d'or anglais depuis quinze jours.

— Oui, sur ce point il n'avait pas tort, — concédait Isambert impartial. — La Bourse de Londres nous est hostile.

— Parbleu. Nous connaissons il y a beau jour, — proclama Delannoy, — l'ingratitude anglaise. J'ai écrit assez d'articles là-dessus dans tous nos journaux.

— Tout cela c'était peut-être très joli — s'écria le père Dericke. — Mais en 59, avant la campagne d'Italie, voici monsieur Héricourt qui reparaît sur les colonnes de la Loge.

— Le républicain avait fait peau neuve, — déclara Dehodencq.

— Il ne jurait que par Napoléon III, même en parlant aux ouvriers de ma distillerie, — déclama le gnome Rosé Jessus en se haussant sur la pointe de ses bottines.

— Il le nommait « le carbonaro des carbonari » — rappela Desmuliez ironiquement.

— Il prêchait l'affranchissement des nationalités latines avant tout, — reprocha le joli Petiote de sa voix mélodieuse, — car il chantait tout Verdi.

— Et aux banquiers la ruine de la Maison d'Autriche, — ajouta Isambert.

— Monsieur Héricourt compara Badinguet à Richelieu. Oui, Monsieur, — assura le père Dericke derrière ses lunettes bleues.

— En tous cas, — reprit M. Desmazières, — l'Empire substituait au voisinage de l'Autriche, éternelle ennemie germanique, un peuple frère par la langue, la race, les traditions, les arts.

Raoul Héricourt sourit à l'amitié courageuse de l'avoué. Il avait les intelligences avec soi.

— C'était un miracle, quoi, et un vrai! — riposta Pingrenon ennemi des prêtres.

— Monsieur Héricourt invoquait alors Rome et Jupiter, en distribuant les prix aux enfants des écoles, — ricana Rosé Jessus.

Isambert s'exclama :

— Il eût voulu que Badingue montât tout de suite au Capitole. Il l'a écrit sur l'album de ma cousine.

Raoul Héricourt s'amusait de ces exagérations. C'était l'esprit critique de l'Artois et des Flandres qui les avait rendus au cours de l'histoire tant de fois rebelles, libertaires; même en un cercle d'amis les uns jalousaient les autres, diminuant le supérieur par haine d'obéir.

Les rentiers approuvèrent du rire leur chef. Les Boutiquiers, les Frères firent chorus. Croisant les bras, le géomètre Desmuliez persévéra dans ses attaques.

— Il y avait de quoi s'indigner pour de sincères républicains. Avouez-le. Il recevait le préfet à sa table aux Moulins.

M. Demonchaux nia simplement de la tête, sans un mot, et se rengorgea.

— C'est pourquoi nous nous sommes alors écartés de Raoul Héricourt, — déclara tout net Dericke. — Je n'ai plus mis les pieds aux Moulins.

Le père Gossec osa tout :

— Et nous trouvons étrange que la majorité nous l'impose comme président à une heure aussi grave, lorsque l'Empire va se trouver, par les résultats du plébiscite, et par sa victoire sur la Prusse, considérablement raffermi.

Petiote plus bel encore se passait la main dans ses cheveux, l'approuva. Les Frères de la Loge ébauchèrent une ovation à laquelle contribua l'opiniâtre Isambert, car il prétendait à conduire les affaires du Cercle, à y présider un jour, à placer là des actions parmi les grosses fortunes républicaines du département. Raoul Héricourt l'examinait avec une bienveillance sardonique.

— Enfin... — grogna le père Dericke, — monsieur Raoul Héricourt accepta de Persigny la croix de la Légion d'honneur, soi-disant pour ses essais de franchir la Manche en ballon.

— Donc, nous en avons souri, — dit Gossec.

— C'était pour ça que « notre président » avait tourné casaque... — conclut Dehodencq les bras étendus, et qui se vengeait ainsi de n'avoir pas mesuré le domaine des Moulins.

— Quelle méchanceté... — s'écria Cattaërt en soufflant. — Il avait manqué de périr dans les flots!

— Des pêcheurs anglais l'ont recueilli, — cria Camus.

— En pleine mer, — gronda Fardel.

— Et demi-mort, — prétendit Caudelier.

— A six milles de Falmouth, — précisa Fardel.

— Au mois de novembre, par un froid glacial, — affirma le minotier Gerbore.

M. de Laderrière ajouta sèchement :

— Et il s'était attaché au cou son baromètre enregistreur et ses notes, pour sauver du moins le fruit de ses observations si le flot rejetait son cadavre sur la plage.

A ces mots, Desmuliez dansa et fit le comique :

— César sauvant ses *Commentaires* à la nage, quoi!

— Oui Monsieur, tout autant... — répliqua le capitaine de Grigny en face du géomètre rougeaud semblable à Gambrinus.

— Vous y étiez, monsieur?

— Et vous?

Du silence plana dans la salle fumeuse sur les citoyens courroucés. La plupart de ces messieurs étaient venus avec leurs fils, leurs frères cadets, leurs neveux, dont la jeunesse s'échauffait dans cette atmosphère de courroux. Ils prenaient parti. On repoussait des chaises comme si l'on s'apprêtait

au pugilat. Ce silence était trop dangereux. Le long Héroguelle, ému, tout pâle, le rompit en attaquant au piano *la Marseillaise* une fois encore, pour convier à l'union dans le sentiment de la patrie.

Raoul Héricourt admirait ces Silènes en pantalons blancs, ces Bacchus grossis dans leurs redingotes étroites, ces satyres émerillonnés, ces Nemrods en guêtres poudreuses, les gros Flamands, les sveltes Picards, les maigres Espagnols conçus jadis en Artois par les cavaliers du duc d'Albe, et qui s'affrontaient, les lèvres tremblantes, le nez blême, les poings serrés. Très sensible, Cattaërt pleurait presque. Il allait calmant les uns et les autres que déridait peu après l'énorme Caudelier par des farces et des calembours de taverne en patois. Raoul Héricourt demeurait assis derrière la table. Il feignait de ne pas comprendre, de discuter avec Desmazières et son docteur Guffroy quelques paragraphes des statuts. A voix basse tous trois se gaussaient de cette algarade, car le succès du président était sûr. Néanmoins les mots de ses adversaires le poignardaient, lui déchiraient la poitrine et le cœur. Ce n'était pas ainsi que Juste Émile avait été reçu par les Rosati à son retour d'Amérique, après ses ascensions et son passage du Pas de Calais par les airs. Les intérêts, les appétits étaient moins ardents alors, et les enthousiasmes plus sincères. Évidemment lui, Raoul, avait eu tort de négliger la loge, la Boutique. Frères et vénérables y proclamaient tant de sottises. On s'y payait de mots trop simples. On y développait des lieux communs si niais! Lui n'avait pu y tenir. Il y eût tué. Et maintenant les Frères se vengeaient de son insolence.

Le Frère expert de la Loge, le vieux Gossec, menait le branle avec une audace qui grandissait, parce que les Moulins avaient refusé le crédit au petit commerce :

— Mais votre père lui-même, monsieur de Grigny, votre père, major du 6e lanciers, n'a pu supporter, dans ma boutique où ils achetaient ensemble des cartouches, les propos de Raoul Héricourt quand, après Mentana, il jurait partout que, pour sauver Rome, l'empereur compromettait l'avenir de la France en faisant essayer sur les troupes de Garibaldi les chassepots de nos fantassins, en s'aliénant l'Italie à

jamais... Mais vous-même, monsieur de Laderrière, dans ma boutique, en me confiant votre Lefaucheux à réparer, vous-même monsieur Demonchaux, en marchandant mes carnassières belges, vous preniez alors parti contre lui et tous les officiers, le clergé, toute la ville, quoi!

Le père Dericke en sa barbe blanche derrière le scintillement de ses lunettes bleues, s'indigna davantage. Il étrangla, toussa, cracha, faillit étouffer. Intarissable, Dehodencq, en sueur, l'éclairait pourtant.

— Le farceur était redevenu républicain... pour retrouver l'appui de la Loge.

— C'est un sauteur, cet homme-là, — jugea le rentier bossu en pirouettant.

— Un sauteur, c'est moi qui vous le dis, — répétèrent l'adonis et le sexagénaire à leurs voisins hésitants.

— D'ailleurs il court les filles. La petite Adèle a dû l'autre soir le fuir rue des Capucines.

— Et maintenant il protège les socialistes, — nota Delannoy en traînant son pied bot jusqu'à M. de Laderrière qui eut un haut-le-corps.

— A Paris il affecte de fréquenter Blanqui, oui, monsieur, — dénonça Petiote de sa voix mélodieuse. Je les ai vus ensemble dans une loge au *Chiffonnier* de Félix Pyat.

— Il fréquente les hommes intelligents quel que soit leur parti, — intervint Cattaërt larmoyant et suant.

— A c't'heure on sait bien qu'il vous invite à dîner, — riposta Rosé Jessus.

Isambert dessillait les yeux :

— Allez, non : ce n'est pas un caractère comme celui de son grand-père Héricourt, le doyen d'Austerlitz et de Wagram.

— Ni celui de son grand-oncle Juste l'Américain.

— Ni celui de son père le ministre de 48...

— Il n'a jamais dérivé d'une ligne, celui-là. C'est net comme un exemple de syntaxe, — définit Pingrenon, l'index au ciel.

— Ah! celui là! — fit Dericke en extase élevant la tête hors de son col minable.

— Mais son fils! Tenez... A la loge même, il refusait de

se soumettre à la discipline maçonnique... Parfaitement, — déposait le père Gossec en sa barbe hirsute et grise, en ouvrant sa veste d'alpaga sur son gilet à fleurs.

— Comme à la discipline du parti, — renchérit Petiote.

— Monsieur Raoul Héricourt ne voulait pas, disait-il, « en adopter les erreurs »! — nargua l'opticien Brandt.

— En assumer les folies! — cita le charron Van Hooven.

— En admettre les crimes! — cria le libraire Topino.

— Voilà comme il parlait, « les crimes »! Vous entendez : « les crimes »!

— Oui les crimes des républicains, — conclut le vieux Dericke sous sa chevelure de prophète Élie.

— Il accuse de trahison Jules Favre qui s'oppose au développement inutile des armées, la suprématie du sabre...

Petiote chanta cette phrase comme le finale de son grand air d'*Haydée*. Ensuite, il se forma vers l'entrée de la salle où l'opposition se concentrait, un chœur de vitupérants plus audacieux. Mais les voix se mêlaient en un seul tumulte. Raoul Héricourt ne discernait plus les sources des interjections.

— Et ça se prétend républicain!

— Allons donc!

— Un sauteur!

— Aussi quelle boulette quand il s'est présenté aux élections!...

— Les bonapartistes l'ont rejeté.

— Nous l'avons exclu.

— Dans ses réunions, nous lui avons même posé quelques questions embarrassantes sur ses changements.

— Et alors?

— Alors! Il est monté sur ses grands chevaux, parbleu!

— Il a soutenu que « sa conscience le guidait seule, non les passions d'une secte fanatique »...

— Monsieur Raoul Héricourt n'aime que la vérité. Il la salue partout où il la rencontre, la vérité!

— Peu lui importe le parti qui la détient.

— Tantôt l'un.

— Tantôt l'autre.

— « La vérité d'abord! L'intérêt du parti ensuite! » Vraiment c'est trop commode.

— On se fait décorer par Persigny, et on vient briguer ensuite les suffrages des républicains, des purs, de ceux qui ont été arrêtés au 2 décembre et déportés à Lambessa.

— Moi, j'appelle ça trahir.

— Trahir honteusement les siens. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Dehodencq?

— Sans doute.

— Ce bonhomme-là, du reste, se conduit comme tous les Héricourt, comme la défunte Caroline Cavrois, comme le maréchal Augustin.

— Il aime, lui aussi, manger à tous les râteliers.

— A tous les râteliers! A tous!

— Le grand air donne de l'appétit.

— Le grand air?

— Celui que l'on respire au ballon? Ah, ah, ah!... Ah, ah, ah!

Une fois de plus Raoul Héricourt remarquait l'influence de la race sur les destins et les opinions de ces gens. Les blonds et les gros, les Flamands actifs, coléreux, rebelles, prédominaient entre ses adversaires. La plupart de ses amis étaient bruns, minces ou maigres, sévères et distingués, avec les mines des hidalgos orgueilleux qui avaient séduit les aïeules de l'Artois et des Flandres. Ceux-ci tenaient pour les hiérarchies de nom ou de fortune et pour la morale enseignée par l'Église. Ceux-là protestaient comme autant d'Arteveldes en faveur de leurs corporations marchandes, de leurs complots permanents dans la Loge qu'avait fondée, disait-on, vers la fin du XVIIIe siècle, le père de l'Incorruptible. Ils étaient la descendance de ceux qui avaient résisté merveilleusement derrière leurs remparts du moyen âge aux armées assiégeantes des ducs et des rois, qui, s'ils avaient à la longue capitulé, presque toujours avaient obtenu du vainqueur le respect des franchises artésiennes, des privilèges jalousement conservés par le municipe au temps des Romains, et depuis. Ces gnomes ventrus et barbus comme le distillateur Rosé Jessus, ces silènes émerillonnés comme l'intermédiaire Dehodencq, ces satyres roux comme l'agioteur Isambert, ces tritons blanchis par l'âge comme le professeur Dericke et l'ar-

murier Gossec, ces fauves aux cheveux d'or comme le chanteur Petiote avaient certes des ascendants indéniables parmi les membres des corporations que peignirent Franz Hals et Rembrandt, parmi les buveurs de Jordaëns et les bourgeois de Rubens. De ses amis, Raoul Héricourt revoyait les ancêtres au Prado de Madrid, dans les églises de Tolède. Goya, Velasquez, le Greco véritablement avaient jadis copié les visages hautains de M. de Laderrière, du capitaine de Grigny, du raffineur Codron, du triste Waterlot, du docteur Guffroy, du banquier Demonchaux, du maigre pianiste Héroguelle. De compter parmi les siens les masses de Cattaërt et de Caudelier, la trogne de Lagache, le colossal ingénieur Camus, le blond Gerbore et Gousseaume le pansu, c'était l'étonnement de Raoul Héricourt. Pourquoi n'obéissaient-ils point à la voix de leur sang, ces fils de Flandres ? Pourquoi trahissaient-ils au contraire, en s'exaltant sur la ligne ennemie, ce svelte Pingrenon, ce noir Delannoy, cet escogriffe de Desmuliez ? Leur physique les désignait pour agir et sentir avec de Laderrière, Waterlot, Codron, de Grigny. Au reste le sang picard aussi bien que l'espagnol avait pu former tels de ces bruns, de ces minces... Ces considérations ethnographiques intéressaient plus Raoul Héricourt que la diatribe du groupement adversaire, d'ailleurs en évidente minorité.

Cependant il reprit la parole tout en assurant l'assemblée de sa foi dans la victoire du libéralisme. Raoul Héricourt entendit encore des murmures. Il couvrit leurs voix en exagérant son débit. Ces imbéciles se turent. Ils l'amusèrent pesants, congestionnés, chauves. Malgré leur malveillance ils attestaient combien il avait eu raison au temps de Sébastopol, au temps de Solférino, au temps de Mentana. Il le dit brusquement, hautement. Il posa les questions. Napoléon III avait-il conservé l'alliance de l'Angleterre après Sébastopol? Non. Celle de l'Italie après Mentana? Non. En annonçant la fraternité des peuples, Jules Favre s'était-il entièrement trompé? Oui. A son vœu d'embrassade universel, les Prussiens répondaient par le canon. Ses contradicteurs n'avaient rien aperçu de ces évidences. Elles justifiaient par delà les variations logiques d'un esprit qu'ils eussent voulu comme eux, indifférent au bien de la nation, mais

fidèle étroitement au parti, à la naïveté aveugle du parti. Cette erreur livrait la France mal pourvue à la force redoutable des Allemagnes.

La masse de Caudelier l'applaudit, et M. de Laderrière, et le minotier Gerbore, et l'avoué.

Raoul Héricourt discrètement fit allusion aux divergences de sa famille. De son père, il n'avait pas admis l'habitude politique capable de souscrire aux énormes erreurs de sa faction pour garder la confiance des politiques. Que pour cela, ils se fussent à demi brouillés, Raoul le regrettait peu. Il répéta que ces fidélités absurdes à des principes contredits par les faits, sont des crimes contre la Patrie.

Il n'avait pas le temps, lui, avec sa logique, ni de contredire les faits, ni de jouer à l'orateur. Il admirait les savants du rite positiviste. Devant les faits, le sentiment même républicain n'avait qu'à s'évanouir. Il voulait une politique de précisions. Il voulait une constatation loyale des phénomènes sociaux et de leurs conséquences, des forces et de leurs pouvoirs. Non, il ne regrettait pas, républicain, d'avoir soutenu les plans du maréchal Niel pour la réorganisation de l'armée, ces factions opposantes qui avaient mis leurs intérêts de secte au-dessus de l'intérêt national : « Non, je ne regrette pas de l'avoir affirmé : Napoléon III eut raison à Solferino de remplacer à nos portes la force de l'Autriche par une force latine, mais tort à Mentana de nous brouiller avec Victor-Emmanuel pour défendre la papauté. Maintenant, l'Italie, oublieuse de Magenta, nous laisse seule aux prises avec toutes les Allemagnes coalisées. Oui, Napoléon eut tort à Sébastopol et à Palikao puisque l'Angleterre notre alliée nous abandonne à notre destin...

— Ce destin c'est déjà notre victoire de Sarrebruck! — cria le joli Petiote en agitant ses mains pâles.

Pingrenon déclama :

— La France est assez grande pour triompher sans aucun secours!...

Et il eut très chaud.

— Je l'espère...

— Vous en doutez, — condamna l'offensif Isambert, et les rentiers ensemble manifestèrent leur indignation.

Waterlot qui rallumait sa pipe d'écume les calma d'un mot :

— On verra.

Mais Caudelier épanouit sa redingote d'alpaga, étendit les mains, et proposa de déboucher une bouteille de champagne en l'honneur du nouveau président. Une servante qu'il baisa dans le cou distribuait les flûtes de cristal. Les opposants acceptèrent chacun la sienne, même le père Derick, avec qui Raoul Héricourt voulut trinquer d'abord :

— J'aime la franchise. C'est en discutant avec clarté qu'on finit par acquérir la confiance mutuelle si nécessaire à l'effort que nous allons entreprendre dans une heure dangereuse pour la patrie...

Et il regarda ce vieillard indigné, hirsute, dont la main tremblait avec le verre, dont les lunettes scintillaient et qui ne répondit rien, mais s'inclina, but d'un trait, sortit.

PAUL ADAM

*(A suivre.)*

# COLONIES ALSACIENNES

## DANS LA PRAIRIE AMÉRICAINE

L'Européen connaît peu les États-Unis. Le peu qu'il en connaît, ce sont les villes, les très grandes villes, parfois encore les jolies cités universitaires de l'Est, ou des sites fameux : les chutes du Niagara, Colorado Springs. Mais la vraie campagne, la rase campagne, il ne la connaît guère que pour l'avoir vue à travers des fenêtres de Pullman. C'est dire qu'il ne la connaît pas.

Sait-on, par exemple, qu'il existe à Serena — distant de quelque 70 milles du lac Michigan, dans le comté de La Salle, Illinois — un *settlement* de colons alsaciens, presque tous de religion protestante, et originaires du Ban-de-la-Roche? Qu'à Woolstock, à 360 milles à l'ouest de Chicago, au cœur de l'État d'Iowa, prospère une autre colonie où l'on a, plus encore peut-être qu'à Serena, l'illusion de se retrouver au Ban-de-la-Roche — dans un Ban-de-la-Roche sans Roche ni rochers, spacieux et plat, que ne ravinent certes point la Bruche ni les torrents du Champ du Feu, mais où tous ils sont de Belmont, ou de Wildersbach, ou de Fouday, ou de Rothau, où tous ils s'appellent Bernard, Tisler, Caquelin, Krieger, Claude, Banzet, comme au « vieux pays », où tous ils patoisent entre eux, à la lorraine, comme au « vieux

pays », — à moins qu'ils ne préfèrent s'exprimer en pur français, comme au « vieux pays », — bref, où d'un bout de l'année à l'autre, c'est proprement de la vie vosgienne qui se vit aux bords des creeks indiens et des anciennes pistes de buffles, encore mal effacées.

Serena est un tout petit village situé dans la partie nord-ouest du comté de La Salle, entre le Big Indian Creek et le Fox River. Comme ce dernier cours d'eau se jette dans l'Illinois quelques milles plus au sud, vers Ottawa, il se trouve que Serena est presque sur la grande voie qu'empruntèrent Cavelier de La Salle et ses compagnons pour passer des Grands Lacs dans le bassin du Mississipi. D'ailleurs les noms français abondent partout alentour : Hennepin, Marseilles, Versailles, Au Sable River, etc., témoins d'un beau passé.

La tradition orale, que semblent corroborer les inscriptions sur les tombes, affirme que le premier *settler* du Ban-de-la-Roche fut un Belmontois que l'on connaît généralement sous le nom de « le Céleste », mais qui s'appelait en réalité Célestin Bernard, et qui traversa l'Océan en 1842. Voici l'inscription émouvante qui se lit sur sa tombe et sur celle de sa femme, au cimetière Elerding :

| | |
|---|---|
| CÉLESTIN BERNARD<br>NÉ A BELMONT, EN 1793, FRANCE,<br>MORT LE 2 AVRIL 1868,<br>A NORTHVILLE[1] (Amérique).<br>*Ancien soldat de la Garde*<br>*de Napoléon Ier.* | CATHARINE C. BERNARD<br>NÉE A HOVALD, AN FRANCES<br>LE 8 MARS 1800.<br>*Morte le 28 mars 1867,*<br>*âgée de 67 ans et 20 jours.* |

A côté de la tombe du couple Bernard, se dressent maintenant celles de leurs fils, de leurs petits-fils même, mais tous les vieux se souviennent encore d'avoir entendu « le Céleste » et la « Catherine » (ou « la Cathe ») narrer les péripéties de leur voyage — les longues étapes en char sur les routes de France, l'embarquement au Havre, les interminables semaines de voilier, la remontée de l'Hudson en bateau à vapeur, l'achat d'une terre à Millington, à quelques milles de Serena, les dures années de défrichage...

1. A quelques kilomètres de Serena.

Deux ans plus tard, en 1844, une seconde famille quitta le pays : Jean David Marschall, sa femme et leurs cinq fils, dont deux, Charles et Constant, vivent encore. Charles, né en 1837, a passé sept ans de sa vie en Alsace et soixante-seize au juste en Amérique, mais il se rappelle parfaitement le « grand voyage » et le raconte sans se faire prier.

Loin de s'interrompre, l'exode s'accéléra les années suivantes, amenant à Serena ou aux environs des Loux, des Hazemann, des Tisler, des Scheidecker, des Grohans, des Grandgeorge, des Banzet, des Claude, des Hess, des Girolt, des Bohy, etc. Il en venait non seulement des confins de l'ancienne seigneurie de la Roche de Belmont, de Solbach, de Fouday, de la Hutte — mais du territoire adjacent de l'ancienne seigneurie de Villé et de villages transvosgiens qui faisaient jadis partie du comté de Salm : Champeney, Senones.

Leurs tombes sont presque toutes intactes au cimetière Elerding (Northville), mais, malheureusement, elles donnent peu d'indications sur les lieux de naissance.

Néanmoins, la tombe de Louise Grohans, femme de Frédéric Grohans, morte le 1er janvier 1855, porte la mention « Born in Hovolt, France ». Il faut évidemment lire « Hohwald ». De même, l'épitaphe de Marguerite, femme de Wendelin Klein, porte l'indication : « Born in Walderspach, France, Aug. 10, 1809 », et celle de Magd. Girolt précise : « Born in Hochwalt, Alsace, France ».

Il n'est point difficile de se représenter les débuts de tous ces paysans de l'ancien monde dans le nouveau : la routine du *settler* qui s'installe est invariablement la même, et toujours il trouve des « copains » pour le guider et le conseiller, voire même pour lui avancer une petite somme.

S'il apporte un peu d'argent, ce qui n'est pas nécessairement le cas, il se dépêche d'acheter de la terre, profitant de ce que les prix sont encore très bas : 1 dollar 50 à 2 dollars l'acre. Charles Morel, par exemple, avait 80 dollars en arrivant à destination en 1844. Sa femme tombe malade. Il lui faut payer 3 dollars au médecin. Il achète 40 acres à 2 dollars l'acre. Donc il doit emprunter 3 dollars pour compléter le

paiement. L'histoire ne dit pas de quoi lui, sa femme et leurs enfants ont vécu les premiers mois. Mais on ne se trompera pas en pariant que les voisins alsaciens ne verrouillèrent pas leur huche à pain, non plus que leur grenier à maïs, à supposer qu'ils fussent installés depuis assez longtemps pour avoir huche et grenier!

Le premier soin du nouvel arrivé est de s'ériger au plus vite un *log-cabin*. C'est dire qu'il en choisit l'emplacement tout contre les bois d'érables, de sycomores, de peupliers, de chênes, de « box-elders », qui à cette époque alternent encore avec la prairie proprement dite. Puis il s'agit de labourer l'herbe vierge et drue de la prairie, point trop profondément, pour que les racines qui foisonnent puissent pourrir ou sécher à fond, sous l'influence des agents atmosphériques. Ce n'est qu'au bout de trois ans que la terre est assez travaillée et ameublie, assez débarrassée de mauvaises graines, pour que l'on puisse espérer une récolte satisfaisante de blé, de maïs ou d'avoine. De plus il importe de se protéger soi et son bétail contre les loups qui pullulent encore, de garantir les récoltes contre les déprédations de vaches et cochons en faisant des clôtures en bois (le fil de fer n'était pas encore répandu), de construire des toits pour les bêtes. Or il n'y avait pas toujours de scieries à portée.

Il y a toutefois lieu de croire que, si nos Alsaciens se sont installés en si grand nombre — plusieurs centaines — sur ce bief du Fox River, ce n'est pas seulement à cause de l'excellente qualité de la terre, mais en partie parce que, vers 1845, les frères Elerding, originaires de Windheim (Prusse), y faisaient déjà fonctionner une scierie à eau : cela permit d'assez bonne heure aux fermiers alsaciens de remplacer leurs *log-cabins*, mal éclairés, mal joints, et consistant souvent en une chambre unique, par de robustes et plus commodes cabanes en planches. On s'y chauffait au bois, dont il n'y avait qu'à se servir, sans préoccupation de garde champêtre.

Le grand point était de vendre ses produits. Cela n'allait pas sans mal. Le seul marché était Chicago, avec ses quelque 12 000 habitants, à 70 milles de là, et il fallait véhiculer son blé soi-même, totalement incertain du prix qu'on en

aurait. On se raconte encore dans la famille Bernard l'histoire de l'ancêtre parti à la ville avec une charge de froment, et revenu cinq jours après avec une paire de bottes : la pluie avait mouillé son blé en route, si bien qu'il n'avait trouvé preneur que pour deux dollars, tout juste de quoi se payer une paire de bottes contre la boue de l'hiver.

La vie était dure, certes, mais, quand on vient du Ban-de-la-Roche, on n'a pas l'habitude de ménager sa peine ! Le plus souvent, le succès récompensait la peine.

C'est ainsi que vers 1875, la veuve Georges Scheidecker possédait 656 acres estimés 32 800 dollars, tandis qu'Édouard Retz, arrivé en 1848, possédait vingt-cinq ans après une terre estimée 55 000 dollars, c'est-à-dire à peu près un millier d'acres.

Le renchérissement de la terre était donc déjà sensible vers les dernières années du second Empire, sans compter que les meilleurs emplacements étaient pris, car, outre nos Alsaciens, un certain nombre d'Allemands et une quantité de Norvégiens avaient émigré dans ces parages. Il était rare que les nouveaux venus du Ban-de-la-Roche apportassent assez d'argent pour pouvoir acheter une parcelle. Aussi y eut-il vers ce moment des déconvenues. Deux partis seulement se présentaient : ou bien se faire embaucher comme domestique par un fermier voisin — de préférence alsacien — aux gages d'une dizaine de dollars par mois, et attendre d'avoir accumulé assez de dollars pour pouvoir acheter une terre en l'hypothéquant ; ou bien reprendre vaillamment le bâton de l'émigrant et s'en aller plus à l'ouest, au delà du Mississipi, là où il y avait de la terre neuve, à bien meilleur compte.

***

C'est, on s'en souvient, un Bernard qui avait été le premier à quitter le Ban-de-la-Roche pour tenter fortune dans la prairie de l'Illinois. De même ce fut un Bernard — un Bernard du Hohwald — qui le premier tourna le dos à l'Illinois, et marcha résolument vers les prairies moins peuplées de l'Iowa, par delà le Mississipi, aux confins du mystique Far-West.

La tradition orale, dans cette nouvelle colonie ban-de-la-

rochoise, n'a point failli à s'emparer de cet événement, et nombreux sont ceux ou celles qui vous racontent comment, voici un demi-siècle, Louis Bernard s'en vint en chariot, avec ses soixante chevaux, « du Serena au Woolstock ».

Il n'est d'ailleurs guère surprenant que ce pittoresque voyage soit resté gravé dans les esprits, car celui qui le conçut et l'entreprit en 1869 n'est mort qu'en 1909, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et sa veuve, « la Sophie », vit encore pour le raconter.

Il est un incident surtout qu'elle se rappelle : comme on avait déjà traversé le Mississipi, et qu'on se trouvait à bonne distance de l'autre rive, une nuit que la caravane bivouaquait à son ordinaire, voilà les soixante chevaux qui s'esquivent sans tambour ni trompette, pris d'un irrésistible mal du bon pays sérénois, et quand « le Louis » réussit à les rattraper, ils avaient déjà refranchi en trombe le pont du Meschacébé !

La terre acquise par Louis Bernard se trouvait au cœur de l'Iowa, presque à égale distance du Mississipi et du Missouri, à quelque 350 milles à l'ouest de Serena.

Ici encore, il se fixait sur un terrain que nos ancêtres avaient exploré, comme tant de noms caressants à nos oreilles en font foi aux alentours de Woolstock : Belle Plaine, Montour, Le Grand, Lamoille, Audubon, Belle Fourche, Des Moines, Le Sueur. Mais il est à présumer que ce qui décida nos Sérénois à essaimer là, ce furent moins de ces futiles raisons toponymiques, que l'extraordinaire richesse de cette terre noire — à l'humus si épais qu'on ne trouve parfois pas encore le gravier à trois pieds de profondeur, et si gras, si lourd de ce qui fait « la bonne terre », que maintenant encore, quand vous parlez d'engrais, les fermiers les plus entichés de progrès mécanique et agricole haussent les épaules de compassion, car une année en trèfle a tôt fait de redonner au sol nourricier toute son aptitude à produire les belles moissons de maïs et d'avoine.

Le tableau qu'on ne manqua pas de tracer dans les lettres à Serena ne pouvait être qu'enthousiaste, et, sur la foi de celui-ci, Serena se serait peut-être progressivement vidé au profit de Woolstock, si la guerre de 1870 n'était survenue et n'avait

imprimé un nouvel élan à l'apport du vieux pays. Serena resta toujours la première étape de l'émigrant d'Alsace, qui y prenait souffle après l'ahurissement des premiers jours, s'initiait aux conditions d'existence du fermier au Nouveau Monde, consultait les « pays », et repartait au bout de quelques semaines, à moins qu'il ne s'embauchât sur place dans quelque ferme, et préférât ne risquer la seconde étape que quelques années après.

Il suffit d'interroger quelques-uns de ces colons émigrés après 1880 pour se rendre compte qu'à ce moment l'attraction de l'Amérique — et sans nul doute le surpeuplement de la haute vallée de la Bruche — avaient cessé d'être l'explication plausible à donner de cet exode régulier et continu : dorénavant, c'étaient tantôt les pères qui envoyaient leurs fils outre-Atlantique avant l'âge militaire, afin que ces derniers ne devinssent pas « soldats pour les Prussiens », tantôt les fils qui, après leurs deux ans de caserne à Cologne ou à Berlin, et au moment même où ils venaient d'acquérir une connaissance suffisante de la langue du vainqueur, se hâtaient d'aller en Amérique oublier tout leur haut-allemand et grossir le contingent des insoumis de la Terre d'Empire.

*
* *

Il est infiniment doux, à quelques heures de trajet de la grande foire chicagoenne, de pouvoir se reposer parmi ces bons, parmi ces humbles. Car tous, jusqu'à la troisième génération, ils portent l'indélébile empreinte vosgienne.

Et pourtant, comme ils se sont bien adaptés aux conditions nouvelles !

Ni eux, ni leurs ancêtres n'avaient jamais songé à vivre ailleurs qu'au village, maison contre maison, ou du moins verger contre verger. Y eussent-ils songé, que les règlements de la vieille Alsace leur eussent interdit « de se soustraire au voisinage des autres habitations, de bâtir en dehors et loin du village [1] ».

1. P. Vidal de La Blache, *la France de l'Est*, p. 24.

Ici, chacun a sa ferme distante d'un demi-mille, souvent bien davantage, de la ferme la plus proche.

Ce que l'on convient d'appeler le village n'est qu'une carcasse de village — un village sans fermes ! Il comprend une gare, un ou plusieurs « elevators » à grain, une épicerie, un bazar-quincaillerie, un garage, une salle des fêtes où l'on se réunit de six à huit milles alentour pour entendre la causerie française de quelque rare compatriote de passage, la maison du chef de gare, celles d'une douzaine de fermiers métamorphosés en rentiers après une vie d'efforts, et c'est tout !

Le vrai village, la vraie vie villageoise, il faut monter en Ford pour les aller chercher, de ferme en ferme, par des chemins que la pluie a tôt fait de délayer en marécages.

« On conte à Solbach — assurait Carlos Fischer en 1907[1] — que là-bas, en Amérique, des enfants du village, des « cadets », qui ont émigré, aussi gueux que des puînés de grandes familles anglaises, ont construit leur maison comme était construite la maison de leurs pères... Ah ! dans les prairies du Nouveau Monde, je distinguerais aisément à leur physionomie vieillotte et riante les chaumières de Solbach ! »

Hélas ! cette légende put être vraie au temps jadis, mais elle a méchamment cessé de l'être : elles ressemblent, convenons-en, toutes à des fermes américaines, ces fermes alsaciennes, que protègent contre les vents glacés et les ardeurs caniculaires un épais bouquet d'arbres respectés par la scie c'est la même maison d'habitation en bois, à deux étages, peinte en vert olive, avec la même galerie-véranda au rez-de-chaussée, et les mêmes fenêtres à guillotine ; c'est le même égaillement des communs parmi la cour gazonnée : l'écurie et l'étable, la grange à maïs peinte en grenat, le toit à porcs, le poulailler, la remise à auto (car chacun a son auto, à présent : « on s'en passait du temps qu'il n'y en avait pas encore, mais maintenant qu'on en a, on ne pourrait plus s'en passer »), le hangar à instruments (souvent hébergeant un tracteur à vapeur), l'inévitable « éolienne » en bois ou en fer qui alimente l'abreuvoir, parfois même la buanderie avec son

1. *Alsace champêtre* (Sansot), p. 19.

moteur à *kerosene*, sa courroie de transmission et sa machine à laver. Sur le côté, un bout de potager avec un brin de vignoble. Tout autour, jusqu'au ras de l'horizon, des acres et des acres de champs noirs, ceints de fils de fer barbelés, pointillés çà et là d'autres îlots d'arbres abritant d'autres fermes.

Quand on pénètre au logis, on est frappé de ce qu'ont de spacieux et de clair la cuisine avec son immense fourneau et ses profonds placards vitrés, l'office, dont la porte entr'ouverte laisse apercevoir les étagères bien garnies, le *sitting-room*, avec ses fauteuils à bascule et son long radiateur — à moins qu'il n'y ait pas encore de chauffage central, auquel cas un poêle pansu ronfle en hiver au milieu de la pièce. Les chambres à coucher, réparties entre le rez-de-chaussée et le premier, sont non moins coquettes et avenantes, avec leur lit métallique houssé de blanc et leur calendrier rustique au mur, représentant le plus souvent un troupeau de bœufs gras avec la légende *The Prize Herd*. Sur la table, s'étalent quelques exemplaires du journal — le *Chicago Daily Tribune* à Serena, le *Eagle Grove Eagle* à Woolstock — avec un numéro ou deux du *Prairie Farmer*, ce compagnon indispensable du fermier depuis bientôt quatre-vingts ans.

Pendant que le repas se prépare, — un de ces repas plantureux de ferme américaine — on s'assoit au *sitting-room*, et l'on cause, en fumant cigarette ou pipe. Serions-nous vraiment en Amérique, parmi des Américains? A parler franc, il semblerait, car l'on parle du prix du cochon — tant de dollars les cent livres —, on suppute la valeur, en dollars, du maïs qu'on vient de cueillir en même temps qu'apparaissaient les premières gelées; et, comme il est beau et bien grenu cette année, et qu'on l'a récolté par temps sec, on estime qu'on pourra bien se faire 70 dollars par acre. Voici à présent qu'on palpe les deux lièvres dodus que le domestique a tués devers le *creek* ; puis on discute le meilleur modèle de tracteur, et quel prix il y faut mettre — les tout bons sont à 1 250 dollars, à trois charrues de 14 pouces — ; on regrette avec Théophile Ahnne, qui s'est retiré il y a deux ans, qu'il n'ait pas attendu pour vendre : comme la terre a doublé depuis 1917, au lieu de 192 dollars l'acre, il aurait vendu à plus de 350. Et, à ce propos, on rappelle le temps où,

dans ce même coin d'Amérique, la transaction la plus commune consistait à troquer deux vaches contre deux arpents. On évoque les terribles années 1895-1896, où le maïs était tombé à deux sous du boisseau, après le « coup » libre-échangiste de Cleveland.

Maintenant, la conversation se déplace : l'un des fermiers présents vient de faire une randonnée en auto jusque dans le Dakota, et il raconte comment là-bas chaque particulier possède ses sept ou huit mille arpents (ici mille arpents c'est déjà un joli chiffre, atteint par un Claude, un Marschall, mais rarement dépassé), comment aussi quatorze fermiers de cet État, où toutes choses se font sur une si vaste échelle, viennent de s'acheter chacun son aéroplane pour se transporter rapidement d'un coin à un autre de leurs terres, et surveiller les travaux des champs. Il raconte cela posément, sans gestes, sans grande surprise, en Américain pratique, en mécanicien-né, qui estime que le progrès de la science se mesure aux applications utiles, immédiates qu'il en peut tirer.

Est-ce vraiment là un Ban-de-la-Rochois qui parle? Sont-ce là des Ban-de-la-Rochois qui l'écoutent en se balançant dans leurs *rocking-chairs*?

Il faudrait être singulièrement dupe des apparences pour répondre à cette question autrement que par un franc oui.

Citoyens américains, ils le sont sans doute en majorité ; Américains, ils le sont tous en surface, dans leurs méthodes agricoles, dans leur habillement, dans le menu de leurs repas, et certains s'imaginent de bonne foi l'être pour de bon. Mais parlez-leur du « pays », du pays par excellence, dans leur langage, dans le langage qui est le nôtre, et voyez leurs yeux prendre un soudain éclat, remarquez ce frissonnement qui parcourt leurs bonnes moustaches broussailleuses — car ils n'ont point adopté l'habitude de se raser la lèvre supérieure —, percevez surtout cet accent d'âme qui chante dans chacun de leurs mots...

Et puis vous avez mal vu l'appartement : ce grand panorama photographique, encadré à la ville prochaine, et pendu au mur, mais ce n'est point un paysage d'ici ! L'Amérique n'en a pas

de pareils... Parbleu, c'est Waldersbach niché dans son creux : voilà l'église avec sa tourelle, voilà, entre ses deux vergers, le presbytère que le baron de Dietrich, le dernier seigneur de la Roche, a fait bâtir en 1787 au pasteur Oberlin ; voici le chemin qui dévale vers Fouday ; voilà celui qui grimpe vers Belmont ; voilà, au fond, les pentes du Champ du Feu, où paît le troupeau communal[1] !

Et sur l'autre mur, ces deux vieux d'aspect désuet, mais ce sont les grands-parents, lui vêtu à l'ancienne mode des paysans de là-bas, dans sa blouse — son cache-misère, comme on dit au Ban —, elle coiffée à la papa « Oberlin », avec son ruban noir et ses rigides bandeaux plats. Et ces deux œillets séchés, insinués entre le verre et le cadre, quelle en peut bien être l'histoire? Mais ce sont des œillets de Rothau, les premiers œillets français de Rothau, qu'une nièce de Bernard a cueillis ce premier printemps français, et lui a envoyés en exil, il y a quelques mois !

Dans cette autre ferme où nous mènent dix minutes d'auto, c'est encore le sourire ensoleillé de Waldersbach gracieusement tapi dans son vallon qui nous accueille en premier.

Ailleurs, c'est un portrait aux vives couleurs du maréchal Joffre, découpé dans un journal, qui nous frappe d'abord, ou une naïve image en simili-Épinal, destinée à commémorer la présidence de Sadi-Carnot ; elle est intitulée : *Passé, Présent, Avenir*, et se divise en plusieurs compartiments.

En haut, c'est le passé : Lazare Carnot, un fusil à la main, entraîne les régiments français à l'assaut des troupes de Cobourg, les met en fuite et débloque Maubeuge. Au centre, le président Carnot est sanglé dans son écharpe tricolore et cravaté de sa croix de commandeur ; il est flanqué à droite d'une figure allégorique de *Travail et Industrie*, et à gauche d'un soldat d'opéra-comique qui monte la garde au pied d'un rempart (*Honneur à l'armée!* dit la légende). — En bas — préfiguration de l'avenir — à un carrefour, près d'un poteau indicateur qui darde ce mot : Alsace, un sous-officier, vrai joujou de carton, montre théâtralement

1. Cet agrandissement d'une photographie rapportée il y a quelque vingt ans de Waldersbach se retrouve dans plus d'une douzaine de fermes, tant à Serena qu'à Woolstock.

à une compagnie de zouaves, précédée de son capitaine, la plus fantastique et invraisemblable et caricaturale cathédrale de Strasbourg qu'ait jamais dessinée le crayon délirant d'un imagier patriote.

Point n'est besoin de se demander pourquoi M. Ahnne, « fermier retiré », a fait encadrer cette gravure bruxelloise et l'a mise dans son salon à la place d'honneur : c'est que, lui aussi, il a désiré de toutes ses forces cet avenir, fait alors de mysticisme et de rêve, et maintenant devenu à la fois de l'inoubliable passé et du beau, du durable présent.

Et pourtant, de tous les indices, les plus nombreux restent toujours ceux d'un pieux amour pour le coin des Vosges quitté.

Devant la ferme d'un Bernard de Woolstock, entre la route et la cour, quatre sapins chétifs, maigrichons, d'aspect jaunissant et malsain, ont attiré votre regard. Tandis que le maître de céans, fidèle à l'habitude du vieux pays et dédaigneux de toute prohibition, vous fait goûter un échantillon de son moût — fait d'authentiques raisins, et non de rhubarbe, *more americano !* — vous lui parlez de ces sapins qui vous intriguent, comme vous parleriez d'autre chose. Lentement, la réponse vient ; c'est bien celle que vous prévoyiez : les *box-elders*, les ormes, les *buck's eyes*, c'est des bons arbres, il n'y a pas à le nier ! mais un sapin, un unique sapin, cela ferait tellement mieux l'affaire de Bernard ! Vivre parmi des sapins, entendre le sifflement du vent parmi les cimes sombres qui se balancent, marcher sur des aiguilles, — quel rêve quand on est montagnard vosgien ! Voici cinq ans, Bernard tenta d'acclimater ces quatre plants, mais allez donc violenter, *dépayser* un arbre ! Il fait trop chaud en été dans l'Iowa, trop froid en hiver, la terre est trop riche, il n'y a pas les rochers nécessaires à la vie, que sais-je !

La ferme prochaine appartient à un Pinkele de Solbach. Vous entrez par la cuisine comme de coutume. Vous saluez la grand'mère près du fourneau, la bru et le gendre, les petits-enfants qui baragouinent français, malgré qu'ils soient nés entre Mississipi et Missouri. En entrant au salon, un livre attire votre attention sur la table. On dirait un livre de cantiques, un de ces très vieux, que les doigts de plusieurs générations ont manié, usé, élimé. Vous ouvrez, et vous lisez

ceci : *Recueil de cantiques à l'usage des paroissiens du Ban-de-la-Roche. — Église de la Confession d'Augsbourg, chez H. Marchal, 8, Place d'armes, Schlestadt.*

Il vous est facile de mettre la conversation sur « papa Oberlin ». Un nom magique, ce nom d'Oberlin ! Il vous ouvre les cœurs, il suffit à mouvoir toutes les langues, à faire remonter au jour tous les souvenirs — ceux de votre interlocuteur en propre, ceux aussi de son père, de son grand-père. Et vous vous apercevez que, si tous ces « terreux » peuvent vous narrer la plus merveilleuse biographie du grand pasteur, c'est qu'ils ne l'ont pas lue dans les livres, mais qu'elle s'est transmise à eux de père en fils, de vieillard à enfant.

Déjà, les lecteurs de la *Revue* s'en souviennent[1], l'auteur de *l'Exode* avait signalé la présence à Thaon-les-Vosges de toute une colonie ban-la-rochoise, composée de Leypold, de Banzet, de Christmann, de Malaisé, de Claude (cousins ou frères de ceux de Serena et de Woolstock) ; et il ajoutait :

> Le souvenir du pasteur Oberlin, le célèbre éducateur du Ban-de-la-Roche, a continué de vivre parmi eux ; les moins instruits même ne l'ignorent point ; on trouve dans plusieurs familles les souvenirs traditionnels du « papa Oberlin », des médaillons, des silhouettes, des « bons points », qu'elles ont transportés ici, avec leurs pénates...

Et cela était déjà curieux et émouvant. Mais combien plus émouvant encore, surtout pour un Alsacien, de retrouver ces identiques souvenirs aussi vivants de l'autre côté de l'Océan, dans deux coins de la prairie où chassaient encore des tribus d'Ottavas ou d'Iowas il y a moins de cent ans, à l'époque où remontent ces souvenirs !

Mais la figure légendaire d'Oberlin n'est pas le seul restant du bon vieux temps que l'on puisse reconstruire à distance, à grande distance de temps et d'espace : il y a aussi l'autre passé, le passé national commun à tout notre pays, la commune gloire militaire que les soldats du Ban-de-la-Roche ont aidé à cueillir, et dont le souvenir vit encore chez tous ces vieillards transplantés — anciens soldats de France, fils et petits-fils de soldats de France.

On se raconte encore, par les veillées d'hiver, la bataille de

1. 1912? 1913? 1914? G. Delahache.

Leipzig, telle que l'avait vue « le Céleste ». Charles Marschall, qui a quitté le pays en 1844 quand il avait sept ans, n'a point oublié, et relate volontiers, les récits de son grand-père et du frère de sa grand'mère, tous deux soldats de Napoléon. Ce dernier alla jusqu'à Mosco (*sic*). Ce fut une terrible campagne : « Il faisait une froidure affreuse. Les pauvres soldats mettaient bas leurs pantalons, et ils ne se relevaient plus. Il y avait une grande rivière, que je ne me rappelle plus du nom, qu'il fallait traverser. Le pont, on l'a fait sauter, quand n'y avait encore un tiers de l'armée française qui ne l'avait pas passé. Alors les autres, ils ont suivi la rivière, et on se demande comment le peu qui s'en sont sortis, ils s'en sont sortis. »

De même, le passage des Impériaux dans la vallée de la Bruche a laissé des traces nombreuses dans la tradition orale. Le vieux Marschall conte encore l'histoire de Wolf, l'un des meilleurs tireurs de la vallée, qui, avec six cents hommes, tailla en pièces près de Rothau quinze cents Autrichiens, alors que la paix avait déjà été faite, et il poursuit : « Son neveu, même, je m'en rappelle, il a aussi été en Amérique. Il avait bien six pieds de haut ; un grand fort gaillard. Il a parti au Kansas. On dit qu'il a imprimé là-bas une gazette française qui s'appelait *l'Estafette*. Mais on n'en a plus entendu parler. Y a bien soixante ans de ça, vous comprenez, ou peut-être bien plus. »

Les vétérans de Crimée, d'Italie, du Mexique ne sont point encore une espèce disparue, et ils ne se font pas davantage prier pour évoquer les temps de leur aventureuse jeunesse. Il y a à Serena « le Voltigeur », « le Gendarme », « le Petit Soldat » — comme il y avait dans le Solbach de Carlos Fischer « le Dragon » et « le Chasseur ». « Le Petit Soldat » est le plus intéressant de tous, car il a gardé de ses sept ans de service militaire et de la campagne d'Italie des souvenirs d'une intensité et d'une précision sans égales.

Comme introduction, d'une vieille boîte de papier à lettres, il exhume tout un lot de photographies, tachées de rouille et colorées de jaunisse, — la plupart de chez « Bouras, Epinal, succursale à Schirmeck », ou de chez « Gerschel aîné, Strasbourg ». Ce sont les grands-parents, les tantes et les

neveux, Waldersbachois endimanchés, fiancés depuis longtemps mariés et décédés, chasseurs à pied ou zouaves à l'uniforme deux fois désuet, qui reposent « là-haut, dans le cimetière » — dans le cimetière de Waldersbach, s'entend, car ici, en Amérique, c'est plat comme la main, allez donc percher un cimetière « là-haut » ! Et chacune de ces photographies appelle son histoire, sa belle ou sa triste histoire, sa banale histoire...

Puis, d'un étui en cuir, râpé, pelé, galeux, il extrait des papiers, dont on ne sait trop s'ils sont roulés ou pliés, tant ils sont en loques, transparents aux plis. On croirait de la dentelle, de la dentelle safranée par l'âge ou le contact de mains glaiseuses.

L'un de ces papiers est un certificat prouvant que Gustave Caquelin a bien fait la campagne d'Italie ; un autre est un certificat de bonne conduite délivré audit, fusilier au 91e régiment de ligne, demeurant à Waldersbach, canton de Schirmeck, département des Vosges, à l'expiration de son temps de service. Le troisième est un « congé de libération » au même, en date du 31 décembre 1863, approuvé par la signature du général de division C. Bourbaki, commandant la 5e division militaire, comme en fait foi le cachet à l'aigle couronné, apposé au-dessous de la signature.

Puis le « Petit Soldat » (il mesurait 1 mètre 56 dans ce temps-là, maintenant un peu moins) sort d'une autre gaine une autre relique : la médaille de la campagne d'Italie, avec son ruban rouge et blanc — le blanc est douteux — et ses six beaux noms : Montebello, Palestro, Turbigo, Magenta, Marignan, Solférino.

Dès lors, c'est un flot ininterrompu de détails pittoresques, d'impressions lumineuses, comme si elles étaient d'hier : les rumeurs d'un prochain départ pour l'Italie qui circulaient dans les chambrées des casernes Reuilly et Picpus, au commencement de 1859; le coup de foudre de la relève inattendue après quelques heures de garde aux Jeunes Détenus (près du Père-Lachaise) le jeudi d'avant Pâques ; la surprise de trouver au retour la literie déjà inventoriée et versée au magasin, l'embarquement pour Toulon le dimanche de Pâques, la traversée jusqu'à Gênes, les acclamations des Italiens et surtout

des Italiennes — « il y en avait, des belles filles, et on ne les effarouchait guère! » —, le vin à quatre sous d'abord, et une admiration sans réserve pour ce « beau pays », puis le vin à huit sous, à neuf même, et une nuance de désenchantement, une perceptible baisse de l'Italie, des Italiens et même des Italiennes dans l'estime du soldat français, voire un peu de colère contre ces « exploiteurs pour lesquels on va se fairë trouer la peau », et la tendance à boire le vin d'abord, à le payer ensuite au vieux prix, au « prix juste » ou, pour donner une leçon, à ne point le payer du tout ; les formidables marches sous un soleil de plomb, les cartouches qu'on déchirait avec les dents, et le temps que ça prenait : les balles et les boulets autrichiens, la dysenterie, l'hôpital à Milan au régime du riz, le retour en France, la routine du service, les changements de garnison, les rares permissions pour Waldersbach, la surprise désagréable de n'avoir que la demi-place sur le réseau de l'Est, tandis que, comme militaires, on avait le quart de place sur tous les autres réseaux... et tant d'autres lucides souvenirs d'une époque dès longtemps périmée...

Votre interlocuteur est-il un jeune au lieu d'un vieux, un insoumis du Kaiser, au lieu d'un fier soldat de Napoléon III, le ton des réminiscences change, mais le tableau d'une existence alsacienne à la caserne de Dietz-sur-Lahn ou au camp de Wahn près de Cologne, dans le dernier tiers du siècle écoulé, n'est pas plus précis que ne l'était celui de la vie d'un paysan alsacien dans une caserne parisienne quarante ans auparavant.

Il serait erroné de croire que nous ayons à présent épuisé les legs oraux de passé alsacien et français dont nos Rochois d'Amérique sont les héritiers directs, et qu' « Oberlin », « Au service de la France », « Au service de l'Allemagne » ce soient les trois seuls cycles de légendes vraies qui se soient conservées à Serena et à Woolstock. En réalité, quand on a passé trois jours à l'une ou à l'autre des deux colonies, — quand bien même on serait le moins imaginatif des annalistes, — on a tous les éléments d'une histoire de la société et des coutumes du Ban-de-la-Roche pendant les cent dernières années, tant ce fond de vallée vosgienne, si distant par la

géographie, est demeuré proche au cœur de ses enfants en exil.

C'est ainsi qu'il serait aisé de restaurer en esprit les fêtes de village de la vallée sous Napoléon III et même sous Louis-Philippe. Celle de Fouday se célébrait à la Saint-Jean ; celle de Waldersbach à la Saint-Louis ; celles de Belmont et Bellefosse à la Pentecôte. Parmi les attractions, le tir à la cible semble avoir été la plus populaire. Quand on mettait une balle dans le noir, le marqueur vous le faisait savoir en esquissant une courbette devant vous, et ce n'était certes point un mince honneur que d'avoir « eu la révérence ».

On dansait beaucoup aussi, les jeunes, sur le « dansoir » dressé au milieu du village, et l'on exerçait les pires ravages parmi les *kugelhopfs* pétris la veille par toutes les femmes et toutes les filles de l'endroit. Le vin, il va sans dire, n'était point banni de la fête, tant s'en faut. Mais c'était de la bonne gaieté et on gardait la mesure, « car papa Oberlin ne portait pas les ivrognes dans son cœur », non plus d'ailleurs que M. Witz, qui lui succéda.

L'histoire du Ban-de-la-Roche pendant les quarante-quatre ans qui s'écoulèrent entre les deux guerres, il ne convient point de la retracer, même sommairement, ici : sans doute nos émigrés la connaissent parfaitement aussi — c'est souvent parce qu'ils la connaissent trop bien qu'ils ont franchi l'océan — mais ils n'aiment, visiblement, pas trop à en parler. C'est comme si la présence d'un gendarme allemand à Waldersbach, d'un gendarme allemand dans chacun des cinq villages, leur paraissait une de ces profanations dont on souffre, mais dont on ne parle pas, par je ne sais quelle pudeur secrète.

Au contraire, mettez-les sur le chapitre des quatre ans et demi de guerre au Ban-de-la-Roche, et vous les trouverez non seulement admirablement documentés, mais tout prêts à parler : c'est que la guerre, ce fut pour leurs frères, donc pour eux-mêmes, le commencement de la délivrance — malgré toutes les douleurs et toutes les misères subies.

Pendant les deux premières années, ils purent correspondre tant bien que mal avec le pays, via Hambourg, et tentèrent même d'envoyer aux leurs de petits paquets de thé ou de

farine. Mais rien n'arriva à destination et la plupart des colis leur furent renvoyés de New-York.

En 1915, une lettre parut dans une des revues les plus lues à Serena, *la Bonne Revue*[1], sollicitant des dons en nature et particulièrement des vêtements pour les réfugiés alsaciens-lorrains. Aussitôt nos Rochois se mirent en campagne et eurent vite fait de recueillir cinq caisses de vêtements, grâce surtout à l'énergie endiablée du vieux papa Caquelin. Naturellement, il y eut diverses formalités auxquelles il fallut bien se plier, et qui retardèrent l'expédition, au grand désespoir du « Petit Soldat », qui « avait un temps long affreux pour envoyer ces vêtements ». Après bien des mois, les cinq caisses finirent tout de même par arriver à Nancy.

Pendant les deux dernières années de la guerre, toutes communications furent coupées entre le vieux et le nouveau pays, et il fallut attendre l'armistice et les heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine pour que les liens épistolaires se rétablissent, pour qu'aussi la poste acceptât de nouveau les envois d'argent et de denrées à destination de l'Alsace.

Ce dut être dans le courant de l'hiver 1918-19 un volumineux courrier entre le Ban et Serena-Woolstock, à en juger d'après la connaissance complète et détaillée que nos colonies alsaciennes ont à l'heure actuelle des conditions d'existence dans la petite mère patrie pendant la guerre, et des plus récents, des plus menus événements qui s'y sont déroulés.

On y connaît les noms et l'histoire de tous les Ban-de-la-Rochois qui ont été arrachés de leur foyer, incarcérés, condamnés, internés, déportés par les Allemands sous les plus futiles prétextes. On y sait qu'un Rochel de Bellefosse, un Hazemann de Bambois, un Banot de Belmont (ces derniers apparentés aux Banot[2] et aux Hazemann de Serena) ont été fusillés après un simulacre de jugement.

On sait que M. Hertzog, pasteur à Waldersbach, et M. Freund, pasteur à Fouday, ont été condamnés à la prison pour des motifs odieux et ridicules; et on a appris par quelque canal que le premier, après avoir été expulsé en Suisse par les

1. Petite revue protestante paraissant à Digne.
2. Il n'y a actuellement plus de Banot à Serena.

Allemands à sa sortie de prison, est de retour parmi ses paroissiens.

On vous décrit toutes les opérations militaires au Ban-de-la-Roche en août 1914, l'établissement de batteries françaises à la Chatte-Pendue, au-dessus de Diesbach, l'incendie de Diesbach le 14 août, l'avance victorieuse des Français le 15, la contre-offensive allemande qui déboucha du Champ du Feu le 20 août, obligea les Français à se retirer, et retarda de plus de quatre ans la date de la délivrance définitive.

Mais surtout — tant est grande la télépathie qui relie entre eux les membres de ce corps rochois dispersé par les contingences — on vous raconte dans tous les détails la grande cérémonie patriotique qui s'est, paraît-il, déroulée au Ban-de-la-Roche au printemps 1919, lors de la restitution à Waldersbach du drapeau que possédait le village avant la guerre franco-prussienne.

On a parfois des émotions inattendues, dans le Nouveau Monde, et d'étranges surprises. Car c'en est bien une, d'entendre l'histoire d'Alsace, que nous croyions condamnée à n'être que savamment professée dans nos Universités, naïvement, et somme toute fidèlement contée dans des fermes reculées du Middle-West américain.

***

Les Bernard et les Banzet, les Claude et les Marschall, et tous ces humbles conquistadors alsaciens du XIXe et du XXe siècle, dont nous tentons de nous faire sobrement l'historiographe, ont donc emporté avec eux l'inépuisable richesse d'une dévotion presque miraculeuse à leur sol natal, d'une tendresse invincible pour les frères demeurés les gardiens de l'antique foyer ancestral.

Mais ils ont emporté davantage : ils ont emporté avec eux et su conserver intactes leur foi religieuse et jusqu'à la langue même de leurs pères — ces deux inestimables viatiques de l'émigrant qui en connaît le prix.

Or, ils en connaissaient le prix : ils le connaissaient depuis que le vénéré pasteur Oberlin le leur avait enseigné jour après jour, pendant ses cinquante-neuf ans d'apostolat. On

sait la foi naïve, exempte de puritanisme comme de compromissions, la charité active, inlassable, les exemples irrésistibles de ce grand homme de bien, dont le protestantisme aurait fait un saint, s'il eût eu des saints, et dont les Allemands eux-mêmes ont répandu la biographie dans leurs écoles par dizaines de milliers d'exemplaires.

Une personnalité aussi dominante ne pouvait manquer de laisser des marques durables dans la conscience religieuse d'une communauté aussi unie que l'étaient les Ban-de-la-Rochois, et ce sont ces marques qu'il est aisé de relever aujourd'hui encore dans les colonies que nous étudions.

C'est ainsi qu'il y a une église protestante française à Serena depuis qu'il y a des Alsaciens à Serena. En 1874, un petit temple fut érigé sur un terrain donné par l'un des paroissiens — tradition ban-de-la-rochoise — et des services bi-mensuels s'y tinrent en français, voire même une École du Dimanche. Ce petit temple existe encore, adossé à la terre de Henri Caquelin — et des services continuent de s'y célébrer en français.

Woolstock a également son temple luthérien, grâce surtout à Henri Kastler, qui donna le site — comme il donna d'ailleurs aussi celui du cimetière français adjacent. Bâti en 1896, ce temple est même plus spacieux que celui de Serena, mais les services y sont plus rares, car il est difficile de trouver un pasteur de langue française qui consente à se fixer si loin de la ville.

L'autre précieux bagage qu'ont emporté nos amis alsaciens de leur sol natal, c'est leur langue ou plutôt leurs deux langues, qu'ils mêlent un peu à l'occasion : leur patois lorrain de toujours, et la langue française « noble », qu'ils n'ont jamais plus oubliée depuis que leur recteur mit tant d'insistance à la leur enseigner.

N'empêche que le patois n'a perdu aucun de ses droits. Les vieux l'ont si bien conservé que les jeunes, les tard-venus, l'ont appris d'eux sans efforts, et il n'est pas jusqu'aux divergences de parler entre villages qui ne se soient fidèlement transmises. Comme chacun sait, on ne patoise pas tout à fait de la même manière à Waldersbach qu'à Belmont, et à Fouday c'est de

nouveau un peu autre chose : une intonation varie, un mot s'infléchit différemment, parfois une même chose se désigne par un autre vocable.

Au surplus, comme nos Rochois ont l'esprit observateur, ils n'ont pas manqué de remarquer que la « tchimnée » et la « tchaine » de leur dialecte se prononcent un peu comme « chimney » et « chain », leurs équivalents anglais, et, sans doute, s'ils étaient un peu moins dépourvus de vanité, ils prouveraient que l'anglais a emprunté au Ban-de-la-Roche ces deux mots et leur prononciation.

Il n'est pas sans charme non plus d'entendre à Woolstock parler du petit chemin de fer lambin de Schirmeck comme du *Poumelé* (l'essoufflé), et il est plaisant à l'oreille d'apprendre que les fermes ne sont pas toiturées de bardeaux, mais *d'esselins* [1], et qu'une béquille n'a jamais été qu'une *crosse*.

Comme le savent ceux qui ont été au Ban-de-la-Roche, il est d'usage de faire précéder de l'article le nom de baptême et le nom de famille, comme aussi le surnom. On y dit « le Henri », « le Dieterlen », « le Tondu ». Croyez-vous que cette habitude se soit perdue, sous prétexte de changement de continent? Il faudrait bien mal connaître nos gens ! « Au Woolstock », « au Serena », on ne s'appelle toujours encore que « le Thomas », « le Victor », « la Marie », à moins que l'on ne précise : « La Lydie, tu sais bien, la sœur de l'Adèle du Paul ! » Quand un membre de la famille Caquelin veut distinguer Prosper Caquelin de tous les autres Prosper de la colonie, il dit « notre Prosper », ou, plus souvent, abrège : « notre Prosse ».

Les surnoms se transmettent toujours encore d'une génération à l'autre : « le Pache », « le Tutu » (que les Américains ne parviennent qu'à prononcer « le Toutou », au grand amusement des Alsaciens). Le vieux Krieger n'est connu que sous le nom du « Gendarme »; un autre, vétéran du Mexique, est toujours « le Frisé », quoique depuis longtemps ses cheveux aient cessé de friser, et pour cause.

Ajoutons qu'un hasard facétieux a fait échouer à Woolstock, en pleine colonie alsacienne, M. Brindamour et sa

1. Diminutif du vieux mot français *aisseau, esseau, aissil*, qui signifie « bardeau ».

parente, mademoiselle Paradis, deux « Français de Québec » qui tiennent l'hôtellerie près de la gare, où on a une chambre pour un dollar. Et il est tentant de comparer les jolies intonations vieilles-normandes des uns au français un peu alangui, mais si pur et si correctement articulé des autres — sans d'ailleurs qu'il vous vienne seulement à l'idée de donner la préférence à l'une ou à l'autre de ces harmonies de nos bons vieux terroirs.

Si la contagion des nasales américaines ne semble s'être fait aucunement sentir dans le parler de tous ces Bernard, de tous ces Caquelin et de tous ces Kaiser, en revanche le vocabulaire témoigne d'assez nombreux emprunts à la langue anglaise. Et cela se comprend : essayez de traduire en français *log-cabin, corn-crib, buck's-eye, creek, township* ! Il est plus simple d'adopter tout droit ces mots. Parfois on pourrait aisément traduire *corn* par maïs, *mortgage* par hypothèque, *charge* par faire payer, mais, la paresse aidant, ou plutôt l'ambiance, il est plus commode de dire : « Le corn est bon cette année. » « Il a mortgagé sa terre. » « Ils chargent septante-cinq *cents* la douzaine. » En revanche, l'anglais acre est devenu arpent en français, car au vieux pays, on ne compte que par arpents.

Par-ci, par-là, il se rencontre des germanismes importés d'Alsace, ou même des canadianismes. L'origine de ces derniers s'explique facilement : faute de journaux récents en langue française, un certain nombre d'Alsaciens se sont abonnés à la feuille hebdomadaire canadienne *l'Indépendant de Fall River* (Massachusetts) — « malgré qu'il y a dedans bien des nouvelles de curés », remarque en passant le « Petit Soldat » qui est resté protestant impénitent.

Mais ce sont là cas relativement rares, et il est bien plutôt surprenant que les deux minuscules îlots linguistiques de Woolstock et de Serena aient si bien résisté à l'enveloppement, ou mieux, à l'érosion, du flot anglais environnant.

Naturellement, la jeune génération est un tant soit peu intimidée quand il s'agit de parler français devant un visiteur du vieux pays. Les jeunes filles notamment baissent la tête, rougissent, balbutient et préfèrent parler anglais, quoiqu'elles

comprennent fort bien notre langue et qu'il ne leur manque qu'un peu de hardiesse et de pratique.

Il est même évident que si de la sève nouvelle ne vient pas d'Alsace alimenter et enrichir le jeune arbre transplanté, le français ne pourra guère que céder de plus en plus de terrain à l'anglais, au fur et à mesure que vieilliront les adultes et que mourront les vieillards. Alors, outre-Atlantique, le Ban-de-la-Roche ne survivra plus à proprement parler que dans les noms, les fautes d'orthographe, et, çà et là, les versets de la Bible française gravés sur les tombes des trois émouvants cimetières Elerding, Banzet et Kastler.

Mais à présent, Dieu merci, comme on sort, le cœur rêveur, de ces enclos de nos trépassés, et que l'on en referme lentement derrière soi la grille grinçante et rouillée, on sait que le flambeau n'est pas éteint et que — malgré océan, plaine et prairie — les vivants sont encore tout ce qu'étaient les morts, des montagnards du Ban-de-la-Roche.

FRANCK-L. SCHŒLL

# UNE AMIE INCONNUE DE MOLIÈRE

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

Il n'est pas d'existence plus mystérieuse que celle de Molière dont la France se dispose à célébrer le troisième centenaire. Malgré toutes leurs recherches, les érudits penchés sur les archives, furetant dans les minutiers de notaires, ne sont pas parvenus à en éclairer les points obscurs. La famille Poquelin, composée de marchands et de bourgeois, a laissé de-ci de-là des traces de son négoce et de ses actes officiels. L'homme illustre de cette famille semble s'être volontairement soustrait à la curiosité.

On ignore à peu près tout de sa longue pérégrination en province. Ses amours ont provoqué des commentaires nombreux. Tout est à apprendre cependant sur les origines de madame Molière. Les amantes passent, comme des fantômes, sur les fonds de cette vie illuminée de gloire. Elles se perdent dans les lointains avant qu'on ait pu les atteindre, sans rien révéler de leurs secrets. Des amies, que sait-on ? Rien ou quasi rien.

Le rude censeur des mœurs n'emprunta point certainement à la province tous ses modèles de précieuses, de savantes, de coquettes. Il fréquenta certaines ruelles parisiennes, connut quelques dames intelligentes dont il acquit la complicité et écouta les confidences.

Honorée Le Bel de Bussy nous apparaît, sous le double témoignage de Boileau et de Tallemant des Réaux, comme l'une de ces amies de prédilection. Où Molière la connut-il à l'origine? Au cours de ses voyages en province, alors que l'Illustre-Théâtre parcourait l'ouest de la France? A son retour à Paris, en 1658? Nous ne pouvons le préciser. Il se fiera, dans tous les cas, à son jugement très sûr, plutôt qu'au jugement suspect de sa servante, pour éprouver, avant la présentation au public, la portée de ses Œuvres, Tallemant des Réaux nous dit : « Molière lui lisait toutes ses pièces et quand *l'Avare* sembla être tombé : — Cela me surprend, dit-il, car une demoiselle de très bon goût et qui ne se trompe guère, m'avait répondu du succès. — En effet, la pièce revint et plut. »

Qui était cette demoiselle aujourd'hui ensevelie dans des ténèbres épaisses? Des romanciers, des chroniqueurs, des poètes nous ont conservé son souvenir et des notaires ses actes. Nous pouvons, grâce à eux, tracer d'elle un portrait assez net pour montrer qu'elle avait bonne expérience de la vie et que son amour des belles-lettres en faisait une conseillère avisée.

## I

Il existait en ce temps-là un savant jurisconsulte, nommé Adam Blackwood. Il était d'origine écossaise et exerçait à Poitiers la charge de conseiller au Présidial. Quatre garçons et sept filles étaient nés de son mariage avec Catherine Courtinier. L'une de ces filles, Hélène, après une première union avec Georges Critton, professeur en langue grecque et philosophie au Collège royal, avait épousé le 11 juillet 1622, François de La Mothe Le Vayer, conseiller du roi et substitut du procureur général au Parlement de Paris[1]. L'autre était devenue femme du sénéchal de Saumur et se nommait vraisemblablement madame Avril. La troisième avait joint sa destinée à celle du sieur Le Bel de Bussy.

Cette dernière était restée veuve, de bonne heure avec

1. Le contrat de mariage inédit est conservé aux *Archives nationales*, Y 163, f° 66.

deux enfants, Guillaume, personnage enjoué, nourri d'une solide culture, épicurien dont on avait fait un panetier du roi à 700 livres de gages; Honorée, petite fille capricieuse et turbulente. Cette dame Le Bel de Bussy portait avec une certaine désinvolture le poids de son veuvage. Il n'y avait pas de caillette plus folle, plus ardente au plaisir et moins capable de présider à l'éducation d'une enfant. Elle ne songeait qu'à promenades au cours, collations, cadeaux, bals et nulle comme elle n'excellait à « mettre en train » les pecques évaporées de sa paroisse.

Peut-être, madame Avril, la sénéchale de Saumur, comprit-elle que la petite Honorée, déjà parée de certaines grâces, pâtirait de l'humeur frivole de sa mère, car elle la prit dans sa maison, se chargeant de son entretien.

La fillette est âgée de douze ans, vers 1636, lorsqu'on l'aperçoit pour la première fois dans cette demeure nouvelle. Cultive-t-on son esprit? Peu et mal sans doute. Honorée ressemble, comme une sœur, à Cendrillon. Elle est habillée de vieilles hardes qui dissimulent sa joliesse. Nul ne lui accorde d'attention.

Déjà ses protecteurs apprécieraient de la marier. Les unions précoces sont fréquentes à cette époque. Mais peu de prétendants aspirent à posséder cette pauvresse empaquetée dans ses nippes vulgaires. Voici cependant que, dans cette bonne ville de Saumur, un prince allemand vient un jour s'égarer. C'est certainement un de ces lourdauds de Brunswick ou de Hanovre qui contemplent la France avec des yeux écarquillés d'admiration et qui copient les manières, les modes, les jardins même des Français. Si l'on parvenait à empaumer ce benêt, quelle bonne affaire! monsieur et madame Avril appellent les tailleurs et voilà Cendrillon toute transformée, si charmante dans ses habits de brocart d'or que, tel un lis dans un parterre, elle appelle tous les regards.

La Fortune veille sur elle et ne veut pas qu'elle quitte pour quelque triste résidence tudesque, la douce terre maternelle. On annonce, en effet, à ce moment-là que Mgr Gaston d'Orléans, frère du roi, fera, avec toute sa cour, séjour à Saumur. Ordre est donné à M. le Sénéchal de préparer des appartements pour le prince et d'assembler les plus belles

dames de la ville. Grosse émotion et grand tourment. Madame Avril, fort laide, n'aime guère à s'entourer de ces gentes filles auxquelles tout naturellement elle sert de « mouche[1] ». Elle les avait jusqu'à l'heure soigneusement éloignées d'elle : mais elle est ambitieuse et si adroite qu'elle espère bien, par son esprit, accaparer toutes les sympathies du jovial visiteur.

Dans cette ville où les femmes sont, disent les gens d'autrefois, gaies jusqu'à la goguenardise, madame Avril, sans peine, réunit bonne compagnie de frais visages. C'est en un bal qu'elle convia le prince à passer « la revue des troupes d'amour ». Il y vint fort riant, à son accoutumée, suivi de toute sa bande épicurienne qui, à son exemple, faisait grand ravage de cours en la province. Le gouverneur d'Anjou, Urbain de Maillé, marquis de Brézé, beau-frère du cardinal de Richelieu, avait, pour lui faire honneur, quitté sa résidence d'Angers.

Tandis que Mgr Gaston s'évertuait à complimenter les dames, ses courtisans rôdaient en quête de quelque proie, parmi les jupons. Ils pénétrèrent ainsi dans le cercle des petites filles sagement assises à l'écart. Et là, tout d'un coup, ils découvrirent Honorée de Bussy si délicieuse dans sa robe de brocart faite pour aguicher le prince allemand. C'étaient gens de goût raffiné et qui savaient discerner la vraie beauté de ses apparences. Tout de suite ils avertirent leur maître de leur trouvaille. Et l'on conduisit l'innocente vers le gai fils de France. Il la fit asseoir à ses côtés et sur l'heure la galantisa.

— Vous avez grand tort, dit-il à M. de Brézé, de ne pas vous parer de ce que vous avez de plus rare dans votre province. Tout ce qui m'a paru jusqu'à présent se peut rencontrer ailleurs; mais je crois qu'il n'y a qu'ici où il se puisse trouver une si belle fille.

M. de Brézé considéra peut-être que Mgr Gaston manquait de courtoisie, mais il convint en lui-même qu'il avait grandement raison; et il ne quitta plus des yeux la douce merveille. Bourru d'ordinaire, incivil, violent, il entoura madame Avril, ce soir-là, de toutes sortes de prévenances. La

1. De *repoussoir* en langage précieux.

pauvre dame crut dès lors sa fortune faite et qu'elle pourrait désormais utiliser la grande puissance du seigneur gouverneur.

Obligé de quitter Saumur sans poursuivre sa conquête ébauchée, Mgr Gaston partit, suivi de Brézé. Mais celui-ci revint vite. Il possédait des terres aux alentours de Saumur, Milly, Brézé, beaux châteaux d'élégante architecture. Il les habita; et il donna des fêtes où les Avril reçurent, pour le charme d'Honorée de Bussy, accueil chaleureux. Le barbon n'avait pas eu de chance avec les femmes. Il avait épousé la grande Nicole, sœur de Richelieu, pour obtenir plus sûrement le maréchalat, les gouvernements, tous les biens de la terre. C'était une folle qui se croyait affligée d'un derrière en verre et qui passait le temps à humecter de résine chaude un petit endroit de la main où elle sentait un froid perpétuel. Celle-ci enterrée, il se mit sous la tutelle d'une matrone, la Dervos, femme d'un laquais, qui régentait sa maison et son gouvernement.

Humer le parfum d'une jouvencelle lui procurait donc un plaisir si grand qu'il multiplia les folies. Un jour, il s'en alla à Angers, avec madame Avril et la petite Honorée pour leur montrer la procession du sacre. On la donnait le jour de la Fête-Dieu. De l'église cathédrale Saint-Maurice, ruisselante de lumières, où comme en un théâtre, on admirait des scènes des Testaments figurés par des personnages de cire, elle défilait dans des rues tendues de riches étoffes, jalonnées de pylônes sculptés aux ornements de fleurs, jusqu'à l'église paroissiale de Saint-Michel-du-Tertre. Un peuple immense la suivait, chantant des cantiques.

Tant il était amoureux et galant, M. de Brézé voulut que ce peuple rendît grâces aussi à sa maîtresse. Il fit bâtir sur le passage de la procession un échafaud à degrés, en haut duquel il plaça, parée d'ajustements somptueux, son idole. Sur les degrés, s'étageaient les plus belles filles angevines. Ainsi, au roman d'*Amadis*, fut glorifiée la belle Niquée. Cette galanterie parut si admirable au peuple d'Angers que, négligeant la procession, il accourut pour contempler la déesse. Il fallut mettre des gardes, pour contenir cette horde d'adorateurs.

On peut bien le penser, de tels hommages rendaient vaine

la petite fille qui en était l'objet. Elle n'aimait guère pourtant M. de Brézé. Celui-ci, pour triompher de sa résistance, parlait de mariage et de rentes. Mais Honorée, adulée par la société angevine, donnait, l'imprudente, des rivaux à son protecteur. Un poitevin doué de quelque astuce, Henry Gouffier, marquis de Boissy, lui chanta sa chanson amoureuse sur un ton si doux qu'il reçut permission d'écrire.

Monsieur de Brézé ne connaissait point son malheur. Mais la Dervois, qui gouvernait pour lui et dont cette fillette gênait le pouvoir, se chargea de « rompre le cou » à son amourette. Elle intercepta les lettres du galant subreptice et les mit sous le nez du barbon. Ce fut dès lors fini des « gloires de Niquée », et des fêtes, et des riches hardes. M. de Brézé se retira dans son Milly sur la porte duquel il écrivit hargneusement : *Nulli nisi vocati.*

Honorée restait avec son marquis de Boissy qui s'empressait de mourir après lui avoir ravi la fortune. Madame Avril ne décolérait point qu'on lui eût enlevé les bonnes grâces du gouverneur. Cependant, comme elle était convaincue que la beauté des femmes doit nécessairement entraîner les hommes aux extravagances, elle ne désespérait point. Alors vivait en exil à Angers, M. Abel Servien, secrétaire d'État, coupable d'avoir déplu à Richelieu. Il y « bigotait », disait-on, avec une dame Bigot, sa maîtresse. Il ne demandait rien. Il vivait heureux avec sa dame Bigot, ne craignant autre chose que de « marcher sur les plates-bandes » de M. de Brézé dont l'humeur irascible le terrorisait. Il était laid et borgne de l'œil droit, mais si riche qu'il y « avait presse » parmi les dames qui le convoitaient pour galant. Quand Ménage le pédant, bon angevin bien médisant, retournant dans sa ville natale, voyait cette émulation, il disait à ces affamées d'écus :

— Pourquoi vous tourmentez-vous tant? Monsieur Servien vous voit toutes du même œil!

Madame Avril eût voulu que cet œil-là n'eût d'attention que pour sa nièce Honorée. Il s'agissait de le tourner vers elle par quelque diplomatie. Madame Avril s'en alla voir madame Bigot pour obtenir ce résultat. Elle pouvait mieux faire, mais réfléchir n'était pas son acte préféré. Madame

Bigot la reçut comme une mauvaise nouvelle. Pour Servien, quand elle lui eut dit un mot du projet matrimonial de madame Avril, il prit aussitôt la fuite. Il avait déjà rencontré, sur le terrain galant, le marquis de Brézé et failli recevoir du bâton. De peur d'irriter une seconde fois ce dragon, il préférait ne jamais envisager belle fille de sa vie.

Madame Avril demeura interdite de voir une si belle combinaison échouer. Allait-elle toute sa vie garder auprès de soi cette nièce dont personne ne se souciait? Il arriva heureusement à Saumur, où les deux femmes étaient rentrées, un grand pendard de conseiller d'église au Parlement de Paris. Il se nommait Pierre Yvon, sieur de Lozières. Fou et fils de fou, ce rochelais courait derrière toutes les dames de réputation auxquelles il prétendait enseigner, selon les principes d'Amadis, la vraie galanterie. Il parlait d'un ton doctoral et ses phrases étaient pesantes comme s'il les eût construites avec des mots en plomb.

Tout de suite il s'éprit de la pauvre Honorée. Un chevalier tel que lui, ancien homme de guerre, ne regardait point à la fortune. Il lui fit miroiter les délices qu'elle éprouverait à vivre en sa compagnie toute une vie dans les nuées. Et en badinant, sur une carte, il écrivit une promesse de mariage dûment paraphée. Ainsi, c'en était fait : Honorée allait épouser ce fanfaron opulent en écus gagnés par sa famille dans les partis et le négoce.

Mais Lozières rentrait à Paris et, dans son carrosse, il méditait autant que les fous méditent. A Baugey, sa méditation l'obligea à aller frapper à la porte d'un notaire pour déclarer par acte en bonne forme que sa promesse de mariage était une promesse pour rire. Méfiant, le tabellion se refusa à recevoir pareille déclaration. A La Flèche, par bonheur, Pierre Yvon trouva un garde-notes plus accommodant.

Consternée, Honorée reçut cette déclaration. Elle eût pu plaider et, sinon gagner sa cause, du moins obtenir importante indemnité. Elle préféra quitter le théâtre de ses dérisoires exploits, cet Anjou persifleur qui commençait à la décrier. Elle se réfugia à Poitiers où continuait à vivre sa famille, sa mère en particulier. Celle-ci était fort répandue dans une société raffinée où le plaisir servait de guide. Poitiers

était alors, comme Angers, ville de relégation où cherchaient asile les malplaisants que Richelieu exilait par douzaines. Ils y dissipaient le souvenir de leur ancienne gloire en se divertissant. Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf, jadis chancelier de France, y avait élu domicile, quand l'Éminentissime l'avait chassé, jaloux de sa faveur auprès d'Anne d'Autriche. C'était un homme « tout confit en galanterie » et que ses conquêtes avaient illustré.

Quand Honorée de Bussy arriva à Poitiers, Françoise de Barbezière, demoiselle de Chémerault, y survenait aussi, bannie de la capitale par le méchant cardinal. Cette fille de la reine avait participé à des intrigues de cour et menacé de prendre sur le roi une influence excessive. On l'avait surnommée « la belle gueuse » à cause de sa pauvreté et les faiseurs de proverbes satiriques disaient d'elle qu'elle était « étourdie comme un hanneton ». Mais d'avoir alarmé la sérénité du ministre, ému le cœur racorni du souverain, stimulé les hyperboles des poètes, cela la parait de gloire dans son malheur. Il y avait aussi, dans la ville où elle allait désormais végéter, une jouvencelle, mademoiselle de la Vacherie, dont les Poitevins tiraient fierté, croyant sa beauté supérieure à celle de ces illustres parisiennes dont les lettres exaltaient les prouesses.

Les trois jeunes femmes parurent ensemble dans les fêtes et les bals. Les esprits férus de mythologie les comparaient, à Aglaé, Thalie et Euphrosine. Mais elles ne songèrent pas un instant à unir leurs grâces respectives pour reconstituer le groupe adorable où l'antiquité symbolisa tous ses rêves d'eurythmie. Elles se jalousèrent et voulurent les unes sur les autres l'emporter. Mademoiselle de Chémerault avait sur ses adversaires provinciales l'avantage du « bel air ». Elle les écrasait de ses dédains. Les autres étaient plus naturelles, se riant, pour resplendir, des fards et des appretadors de pierreries.

Les suffrages se partagèrent et trois cabales se formèrent. Tandis que les gens de cour faisaient cortège à mademoiselle de Chémerault, Châteauneuf se déclarait pour mademoiselle de la Vacherie et François de Villemontée, intendant de la province, pour Honorée de Bussy. Ce fut une émulation de

faste, chacun soutenant le train de son héroïne. Les bourgeois eux-mêmes prirent parti et la ville se scinda en trois groupes acharnés. On ne s'abordait plus dans les rues et les maisons qu'en disant : Qui vive? et répondant : Chémerault, Vacherie ou Bussy!

Honorée connaissait une existence charmante, toute de plaisir. Villemontée était, malgré la longue robe qu'il s'entêtait à revêtir, un homme bien disant et bien fait. Le mariage l'avait fort maltraité, mais il s'était débarrassé d'une pécore trop indifférente à son mérite en la claustrant au couvent. Libre, il jouissait pleinement de sa liberté. Son caractère vaniteux et son tempérament sensuel l'inclinaient aux grandes dépenses. Chargé de gérer, pour le roi, police, justice et finances de la province, il arriva à ne plus gérer que le petit empire de coquetterie où Honorée, devenue tout uniment sa maîtresse, régnait en jalouse et en capricieuse.

Mais il commettait des imprudences et des sottises. Si bien que les Poitevins eurent un jour le sentiment qu'à l'intendance, une demoiselle en robes légères s'était substituée au magistrat en longue robe. Cela leur déplut. Ils murmurèrent. Les receveurs généraux aussi ne se gênèrent pas pour dire qu'ils n'étaient plus administrés et que la finance du roi se transformait en brocart d'or, en point d'Angleterre et en diamants de milliers de livres. C'était reproche très injuste. En réalité Villemontée ne ruinait que lui-même et vendait ses terres pour suffire à ses dissipations.

Et Honorée était le désintéressement même. Quand, pour arrêter les crieries, Villemontée l'eut abandonnée, elle demeura sans un écu en poche, n'ayant retiré de cette liaison « que du mauvais bruit ». Et sans doute madame de Bussy, la mère, tança vertement cette sotte, de n'avoir pas mis à l'abri quelques bonnes constitutions de rentes, car, nul dans cette ville de Poitiers, ne voudrait prendre les restes de monsieur l'Intendant.

Mais Honorée fit comprendre à sa mère quel dégoût elle éprouvait à vivre au milieu de ces provinciaux dont les idées étroites gênaient son action. Que n'allaient-elles à Paris d'où l'on voyait tant de gens partis en sabots revenir

avec un train de gentilshommes? Là, assurément, ne les accompagneraient pas les commérages des jaloux. On y trouverait bien quelque épouseur.

Madame de Bussy ne désapprouva point cette suggestion. Elle goûterait à Paris des joies pimentées dont son âge mûr sentait le besoin. En attendant leur installation, Hélène Blackwood sa sœur, femme de François de La Mothe Le Vayer, leur donnerait asile. La mère et la fille ne songèrent dès lors qu'au départ. Elles assemblèrent leurs plus riches atours, réalisèrent partie de leurs biens. Vers l'an 1645, elles gagnèrent la capitale.

## II

M. François de La Mothe Le Vayer habitait avec sa femme et son fils âgé de seize ans, au delà de l'eau et des remparts, dans le faubourg Saint-Michel, non loin du Palais où il exerçait sa charge de substitut du procureur général. C'était un petit vieillard de soixante-quatre ans, d'esprit et de corps allègres, mais fantasque et débarrassé de toutes illusions. Nanteuil l'a représenté en belle robe de magistrat, le crâne couvert d'une calotte, de fins cheveux blancs en désordre, auréolant un visage d'ascète au front large, aux yeux sévères envahis par les rides, au nez aminci, aux lèvres pincées, au menton pointu. Il ne différait de ce portrait d'apparat que sous le rapport du vêtement, car il s'habillait volontiers en cavalier. Il s'habillait en cavalier, mais non à la mode du temps. Il avait reconnu qu'un costume doit être fait pour laisser aux mouvements leur souplesse et qu'une chaussure doit avant tout faciliter la marche. Il portait donc des hardes de panne taillées pour épouser son corps et des bottes où ses pieds s'agitaient à l'aise, se riant des étroits souliers et des justaucorps à dentelles des muguets. Ainsi fagoté, marchant « toujours la tête levée et les yeux attachés aux enseignes des rues », il passait pour un ministre protestant, un opérateur du Pont-Neuf, un astrologue ou un chercheur de pierre philosophale.

Quand elle l'eut envisagé, Honorée de Bussy, accoutumée à fréquenter plumets odorants assujettis à la mode, ne

ressentit aucune fierté de sa parenté avec un tel original. C'était donc cela, un philosophe, cet aspect calamiteux et cette humeur bourrue! Mais, après avoir vécu quelque temps en sa compagnie, elle changea de sentiment.

A la vérité La Mothe Le Vayer n'occupait sa charge de substitut que pour assurer sa subsistance. Il n'entendait rien « aux affaires de Thémis » et, méprisait les chicaniers, partagés, à son avis, en deux catégories également abjectes : « *Aut captantur*, disait-il, *aut captant.* »

Mais ce juriste par contrainte occupait une place très haute dans le domaine de la pensée. Il continuait Charron et Montaigne, et leur double scepticisme. Les voyages l'avaient familiarisé avec les mœurs de tous les hommes et les études avec les matières de tous les livres. Il ne s'était point contenté de douter : il était remonté jusqu'à Pyrrhon, source du doute humain; et sa doctrine se formulait de cette manière déprimante : « Notre vie n'est, à le bien prendre, qu'une fable, notre connaissance qu'une ânerie, notre certitude que des contes, tout ce monde qu'une farce et perpétuelle comédie. »

Ses livres où cette doctrine s'étalait avec indépendance avaient (qui l'eût cru?) conquis, à cause de leur universelle érudition, le cardinal de Richelieu qui l'avait agrégé à sa bande de polémistes politiques et l'avait ensuite introduit dans cette académie des Quarante où successivement entraient ses domestiques de plume. En mourant, l'Éminentissime avait même désigné le philosophe pyrrhonien, nourri de toutes les sciences, comme le plus digne d'instruire Louis XIV.

Dans la maison de La Mothe Le Vayer, Honorée de Bussy connut la cabale des libertins et des pédants qui préparaient l'avènement d'une philosophie fondée sur la raison, ou bien encore qui rêvaient d'établir le règne d'une pédantocratie. Elle vit le visage chafouin de Lhuillier le cynique et l'austère visage du docte Gassendi. Naudé le sceptique venait aussi dans ce lieu pour combattre de la langue et le médecin Gui Patin, tout boursouflé de rigueur scolastique, et Samuel de Sorbière tout gonflé de latin, et Ménage amoureux d'étymologie, et Bautru le bouffon, et Balzac si vaniteux qu'Horace lui eût dédié la satire de la grenouille et du bœuf, et Chape-

lain qui espérait, par sa science confuse, faire oublier la malpropreté de son accoutrement.

Madame de Bussy se sentait devenir folle au milieu des disputes de ces gens acharnés à soutenir leurs idées. Honorée écoutait avidement leurs savants propos. Habituée à considérer comme véritable le témoignage de ses sens, elle avait peine cependant à accepter les négations des sceptiques. Les épicuriens faisaient beaucoup mieux son affaire et parmi eux les poètes. Elle entourait de ses prévenances le vieil académiste Gombauld, tout chevrotant, tout cérémonieux, à la manière de l'ancienne cour, l'admirant d'avoir, dans le passé, suscité la tendresse de la reine Marie de Médicis. Elle goûtait moins un autre académiste, Guillaume Colletet, tombé dans la platitude des amours ancillaires et ne rêvant plus que de bien chopiner.

De temps à autre quelque juvénile libertin comme Jean Le Royer, sieur de Prades, venait au nom du groupe filial de Cyrano, rendre hommage au vieux La Mothe Le Vayer. Le visage radieux d'Honorée l'arrêtait au passage. Autour de la jeune fille se formait un groupe parallèle de causeurs ayant la galanterie pour sujet. François de La Mothe Le Vayer le fils s'y joignait volontiers bien qu'il se préparât à embrasser la carrière ecclésiastique. Parfois Guillaume de Bussy, frère d'Honorée, venait l'égayer de son enjouement d'épicurien toujours optimiste. Un autre parent aussi, Roland Le Vayer de Boutigny, avocat, que l'étude du droit n'empêchait pas d'écrire des tragédies, complétait ce petit cercle de joyeux bavards. Tel jour on y dissertait sur la différence à établir entre le mot « galant » et le mot « amant » et tel autre sur cette grave question : « L'amour est-il une guerre? »

Cependant madame de Bussy aspirait à posséder une maison où elle pût tenir ruelle et se livrer sans entraves à ses goûts puérils. Elle y parvint bientôt, Elle promena sa fille au Cours, particulièrement un jour où le roi avait ordonné aux belles de Paris d'y paraître avec leurs plus fastueuses parures, pour y éblouir un prince étranger. Honorée y fut remarquée. Madame de Bussy intrigua pour être priée aux bals de la cour. La mère et la fille furent conviées au Luxembourg, chez Gaston d'Orléans où l'on dansait un ballet.

Honorée plut à Mademoiselle et, complimentée par elle, fut admirée de l'assistance. Bientôt, tous les galantins de Paris accoururent dans sa maison.

Ce fut le moment que Pierre Yvon, sieur de Lozières, choisit pour faire une nouvelle extravagance. Étant rentré en grâce auprès d'Honorée, il sollicita et obtint la faveur de la mener chez un peintre. Il voulait posséder ses traits enchanteurs pour en jouir à son aise. Il ne savait point se comporter comme le reste des humains. Son imagination marchait à pas démesurés. Il souhaita donner à ce portrait un prix inestimable et à sa galanterie une nouvelle auréole.

Il conta donc à quelques bonnes langues qu'ayant envoyé son laquais chercher le portrait chez le peintre et ne le voyant pas revenir, il mit, bouillant d'impatience, le nez à la fenêtre. Il aperçut alors ce spectacle : devant la porte d'un cabaret, deux traîneurs d'épée s'estocadaient, cependant qu'un troisième tenait, haut dressé, comme prix du combat, l'image volée à son laquais.

Rendu furieux par cette profanation, il saisit ses pistolets, courut sus aux trois braves, les mit en fuite, et rapporta en triomphe la précieuse peinture.

Un tel exploit était de nature à lui valoir l'applaudissement unanime des galants. Il fit grand bruit dans Paris. Honorée en fut avertie. Elle chassa l'impudent de sa ruelle. Elle savait que ses fenêtres ne donnaient point sur la rue.

Elle n'avait nul besoin de ces matamores dans ses jupes. Toute sa volonté, à ce moment, tendait au mariage. Malheureusement, si les coquets l'entouraient par douzaines, les épouseurs s'abstenaient prudemment. Son charme n'opérait que sur des pauvres ou sur des chimériques. Déjà clerc du diocèse de Paris et enfoncé dans les études théologiques, François de La Mothe Le Vayer, le fils, était venu lui déclarer sa flamme et Roland Le Vayer de Boutigny la sienne. « Hélas! disait celui-ci à l'autre, mon cher cousin, les troubles d'un amant ne me sont que trop familiers depuis que tu m'as fait voir ta belle parente. » Écrivant à ce moment son roman *Mithridate*, il ajoutait : « Je règle maintenant les plus passionnés mouvements de mes héros sur ceux de mon âme et les yeux de cette adorable (Honorée) m'ont enfin rendu si

savant... que je sais tout ce qu'un amant a coutume de dire et de faire. »

Honorée prenait en pitié ces deux hommes, le premier surtout « mélancolique et sérieux », jaloux aussi, « prompt et plein de feu » dans la douleur. Mais ce n'étaient point des conquêtes enviables. Que faire d'un petit collet dévoué à Dieu et d'un jurisconsulte encore sans renommée?

Pourtant Honorée crut que le destin allait enfin lui devenir favorable. Deux épouseurs se présentèrent à la fois. L'un, Valliconte, était un de ces financiers engraissés dans les partis, contre lesquels le peuple murmurait en admirant leur faste; l'autre, le sieur de Villandry, était un homme d'épée, friand de la lame. Tout de suite, entre les deux, Honorée marqua sa préférence au second et s'en repentit bientôt, car le financier, désabusé, quitta la place avec humeur. Elle admirait le blond Villandry pour « sa belle taille, sa bonne mine, sa bravoure, son esprit incommode à force de brillant, les biens de sa fortune ». Il lui témoignait une tendresse si ardente que, comme les héros de *l'Astrée*, il versait des larmes à la moindre séparation.

Leurs épousailles furent décidées. Le malheur voulut qu'à ce moment le chevalier de Rivière, faiseur de chansons caustiques, et le marquis de Vassé, surnommé Son Impertinence, se prissent de querelle. Ils convinrent de vider leur différend l'épée à la main. C'était l'habitude de ces petits maîtres, d'amener sur le pré des seconds qui ferraillaient à côté d'eux. François Amarrieux d'Albret, comte de Miossens, et Villandry furent ces seconds. Ils étaient amis. Ils s'embrassèrent avant de se battre.Puis ils croisèrent le fer. Au premier engagement, Villandry tombait, la gorge traversée.

Ainsi Honorée de Bussy ne pouvait poursuivre le bonheur sans rencontrer l'amertume en route. Aimait-elle vraiment? Comment pénétrerait-on le cœur d'une femme? Les larmes abîment les yeux... Une coquette a besoin de ses yeux pour plaire... Honorée utilisa les siens à lire, pour échapper aux fâcheuses pensées, les poètes badins. Tout entière elle s'abandonna à leur charme et à leur grâce. Voiture surtout la consolait, lui apprenant à rire de la vie. Elle accordait aussi sa prédilection à Benserade, Sarrasin, Tristan Lhermite, Chan-

deville, Saint-Amant, Maynard, Des Barreaux, Montreuil et plusieurs autres, galants ou libertins. Leurs œuvres, sauf quelques-unes, n'étaient pas encore publiées et figuraient en petit nombre dans les recueils. Honorée en assemblait des copies. Le choix où son esprit s'était complu lui sembla digne d'être conservé. Un scribe le calligraphia, un relieur le revêtit de maroquin citron et inscrivit, sur les plats, le nom de l'anthologiste.

Ce manuscrit, où de nombreuses pièces intéressaient madame de Longueville, le grand Condé et leurs « troupes », fut offert probablement par Honorée de Bussy à M. le Prince qui le conserva dans ses archives [1]. Il indique la variété de ses lectures poétiques et précise la bonne qualité de son goût. Il permet d'affirmer que, vers 1647, la demoiselle fut admise rue Neuve-Saint-Lambert, dans cet hôtel de Condé d'où sourdait sans cesse une rumeur de joie.

On n'en peut, en effet, douter, car, à ce moment-là, elle s'éprit, comme une sotte, d'Amaury Goyon, marquis de La Moussaye, le plus particulier ami du prince. S'il fallait en croire le « romaniste » Le Vayer de Boutigny, la connaissance se serait nouée dans cette *vallée de Tempé* qui voile le pays du Maine où il situe les scènes de sa fade pastorale [2]. Lors d'une partie de pêche, Mélisée, (La Moussaye) aurait insinué à Arélise (Honorée) qu'on peut, en tendant l'hameçon, prendre aussi bien les cœurs que les ablettes.

Mais on perdrait son temps à ajouter foi à toutes les inventions des romanistes. Honorée à cette époque n'habitait pas la province où La Moussaye lui-même n'avait guère l'occasion d'aller. Les libertins s'attirent. L'hôtel de Condé était un foyer de libertinage. Madame la Princesse douairière, qui avait mené belle vie d'amoureuse, gémissant que l'âge lui défendît désormais toute action, témoignait grande indulgence aux jeunes gens entrant dans la carrière où elle avait connu tant de satisfactions.

Le prince de Marsillac, Arnauld le carabin, le duc de Châtillon, le marquis de Roquelaure, le comte de Toulongeon,

1. Il porte, aux Archives du Musée Condé à Chantilly, le n° 539.

2. *Tarsis et Zélie*, roman de Le Vayer de Boutigny, où Honorée de Bussy figure sous le nom de la bergère Arélise.

le marquis de Laval-Boisdauphin formaient, avec quelques autres, ce que l'on appelait « la cabale garçaillère » de M. le Prince. C'étaient gens d'esprit et de mérite, braves, chevaleresques, chimériques pour la plupart, ornés d'une solide culture, protecteurs des poètes, bons versificateurs eux-mêmes, mais brouillons, intrigants, ambitieux, livrés à la débauche. De cette cabale sortirent mille scandales et tous les fols qui troubleront la paix du royaume.

La Moussaye était le compagnon de guerre et d'amour de Condé. Ensemble, et avec la même furie aveugle, ils fonçaient sur l'ennemi; ensemble, ils ravageaient les ruelles; de concert ils écrivaient ces épîtres galantes que les demoiselles de l'Hôtel de Rambouillet recevaient avec transport et auxquelles répondait Voiture. On les soupçonnait tous deux d'athéisme et quand le prince eut adressé à son *carus amicus Mussaus* le quatrain célèbre auquel celui-ci répondit dans le même scandaleux latin macaronique, on suspecta jusqu'à leurs mœurs.

Mais ces soupçons étaient sans doute mal fondés. Condé, en effet, protégea tout de suite l'amour de son ami La Moussaye pour Honorée de Bussy. Ce fut une douce, une délicieuse idylle traversée par la jalousie réciproque, semée d'embûches, mais persistante et digne de respect. Arélise, cette fois, sentait son cœur soulevé d'enthousiasme. Quand, plus tard, elle conta à Le Vayer de Boutigny son histoire, voici dans quels termes elle présenta son nouvel amant :

« Mélisée était pour lors dans sa dix-neuvième année, parfaitement beau, plus quasi qu'il ne convient à un homme... Il avait la taille fort dégagée... l'air fort galant, toujours fort propre, sans aucune magnificence... Il avait un esprit admirable, brillant, pénétrant, doux, complaisant et plus de capacité que d'ordinaire n'en ont les gens de sa qualité, une vertu austère, une probité incorruptible. »

C'était un panégyrique. A peine lui reprocha-t-elle son goût de la raillerie et souffrit-elle de le voir compris parmi ces « petits maîtres » insupportables à beaucoup. Les deux amants se voyaient au logis de madame de Bussy, joyeuse de cette intrigue qui paraissait devoir aboutir à une conclusion matrimoniale. La Moussaye, en effet, malgré l'opposi-

tion de sa mère, Catherine de Champagne, déclarait son intention d'épouser Honorée.

Des événements imprévus empêchèrent la réalisation immédiate de ses projets. Condé entraîna son ami, mestre de camp d'un régiment de cavalerie, à la bataille de Lens. La Moussaye, blessé au cours de l'action, fut emmené en captivité portant au bras le portrait de sa belle. Mais on l'échangea contre un prisonnier de sa qualité et les amoureux se revirent. Madame de La Moussaye était morte. Aucun obstacle ne les gênait désormais. La Fronde, par malheur, troublait Paris. M. le Prince avait pris parti contre la cour. Au soir de son arrestation, La Moussaye était aux pieds d'Honorée, tout confit d'adoration. On entendit un grand bruit dans la rue. Des gens pénétrèrent dans la maison. L'un d'eux, Jacques de Sault, comte de Tavannes, interrompit la douce causerie et brutalement dicta à La Moussaye son devoir qui consistait à se rendre dans son gouvernement de Stenay et à s'y préparer à la lutte contre les armées royales.

Le marquis obéit à regret. Les amants versèrent des torrents de larmes et se séparèrent. Dix mois passèrent agrémentés seulement par de mélancoliques correspondances. En novembre 1650, La Moussaye, emporté par une grosse fièvre, disparaissait de ce monde.

Le chagrin d'Honorée n'eut pas de limites. Elle était la femme fatale qui tuait tous ses amants. Elle reçut en voile de veuve les condoléances des visiteurs. Puis elle songea à se retirer au couvent, car madame de Bussy, déçue par ce dernier coup du sort, regagnait la province. En définitive, elle préféra retourner chez son oncle la Mothe Le Vayer qui lui offrait l'hospitalité.

## III

Le philosophe, en 1649, avait été nommé précepteur de Philippe d'Orléans, duc d'Anjou, frère de Louis XIV et s'absorbait en d'immenses travaux pédagogiques pour meubler cette cervelle frivole. Il s'était rapproché du Louvre. Il habitait maintenant rue des Bons-Enfants, dans la paroisse Saint-Eustache.

Honorée rentrait dans sa maison comme l'enfant prodigue. Sa tante, qui était une bonne femme, pitoyable à l'infortune, pansa ses blessures d'amour. François de La Mothe Le Vayer le fils, alors docteur en théologie, fit fête à cette cousine toujours belle, plus attachante dans sa mélancolie. C'était un abbé comme il y en avait tant à cette époque, partagé entre les délices du monde et les devoirs ecclésiastiques, plus désireux de hanter les ruelles que de s'agenouiller devant les autels. Il avait étudié avec zèle et son érudition lui permettait d'aider son père dans sa lourde tâche de philosophe et de précepteur. Il mélangeait pour son compte les travaux profanes aux travaux religieux. Contre le parasite Montmaur, professeur de grec au Collège de France, il venait de lancer une prose satirique. De-ci, de-là, il dispersait les épigrammes tout en préparant une grave traduction de *Florus* que le duc d'Anjou publiera plus tard sous son nom.

Il était fort répandu parmi les poètes, très vivant, très ami de la bonne chère et des gais propos, malgré certaines inclinations à la mélancolie. Lui seul pouvait exercer une action sur Honorée, la sortir de sa torpeur, lui redonner le désir de vivre. Il recommença d'ailleurs tout de suite à s'enflammer pour elle. A partir de ce moment naquit entre eux une bizarre amitié amoureuse, faite de cajoleries, de querelles, de soupçons, de jalousies, de brouilles, de réconciliations. Tous les amis et parents étaient revenus au logis, et Guillaume de Bussy, et Le Vayer de Boutigny. Ils entraînaient la taciturne dans leurs plaisirs. Ils l'amenèrent à l'hôtel de Troyes contempler Scarron sur sa chaire à poulie, un Scarron glorieux de sa foudroyante *Mazarinade* et que l'on appelait alors l'Homère de la Fronde. L'infirme aussitôt chanta la « belle Bussy ». Ils la conduisirent aussi chez le plus fin des poètes, à l'Hôtel de Mélusine, chez Boisrobert, considéré comme le directeur du Royaume de Coquetterie. Boisrobert la divertit de ses contes à rire et, pour lui plaire, la célébra également dans ses vers. Peu à peu, elle chassait la tristesse. On la revit dans les ruelles galantes, chez madame de Cavoye, chez cette trépidante maréchale de La Ferté dont Bussy-Rabutin dit qu'en l'épousant son mari avait été plus hardi que dans toutes ses entreprises de guerre; chez la Pré-

sidente Le Coigneux dont le frère, le petit Le Camus, tenta, mais vainement, de gagner son cœur et mourut peut-être d'avoir affronté la femme fatale.

Comme Honorée se « remettant en réputation, avait l'esprit agréable, disait bien les choses, savait vivre et était bonne amie », elle trouvait partout bon accueil. Volontiers, les poètes lui prêtaient leurs plumes. L'un d'eux, écrivant pour elle à madame de La Ferté, donne quelque idée de son existence à cette époque. Il assure qu'elle se tient éloignée des « blondins », redoutables coquets de ruelles :

... leurs beaux discours ne viennent jusqu'à moi
Et si vous m'en voulez croire dessus ma foi,
Tous mes plus fins galants sont honnêtes personnes
Qui ne font pas de bruit, dont les âmes sont bonnes,
Qui parlent de combats fort médiocrement,
Qui font des bouts rimés, assez innocemment,
Qui sont un peu poudrés, dont les bottes sont nettes [1].

Ni princes, ni poètes crottés. Ainsi, dans cette quiétude, passèrent les années. La Mothe Le Vayer eut l'honneur de participer, au moins pendant un an, à l'éducation du Louis XIV. Son crédit était grand à la cour; cependant sa fortune, non plus que son élégance, ne s'accroissait. Honorée, redevenue à moitié Cendrillon, prenait soin du ménage. Le 23 décembre 1655, madame La Mothe Le Vayer mourait, entourée de la sollicitude de sa nièce. Le 4 mai 1656, reconnaissant assez mal cette sollicitude, l'abbé Le Vayer faisait à son père donation totale de ses droits sur la succession de sa mère [2].

Deux mois plus tard, le 5 juillet 1656, Honorée, partie pour le faubourg Saint-Marceau en carrosse, on ne sait pour quel divertissement « en bonne compagnie — d'où la tristesse était bannie », fut victime d'un affreux accident. Le carrosse versa, tuant le cocher, rompant bras et jambes des promeneurs. La belle Honorée, dit le chroniqueur

Faisant effort
Pour se dégager, une roue
Lui froissa front, oreille et joue;
On voyait des sources de sang
Qui ruisselaient sur son teint blanc.

1. *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. n° 4115, f° 1239.
2. *Archives nationales*, Y 193, f° 129.

On la ramena au logis sur un brancard et tout Paris la crut morte. Elle n'était point morte. Elle était défigurée.

Cet accident l'avait laissée nerveuse, impressionnable à l'excès. Un ami qui la rencontra vers ce temps conte d'elle : « Il y avait plus de six mois qu'elle était guérie quand elle se creva de cochon de lait à dîner chez une de ses amies. Ce cochon lui fit du mal... Après, elle fut voir Maulevrier qui était mort d'un mal dans la tête. Son cochon la travaillait; elle oublie que c'était cela et va se mettre dans l'esprit que c'était sa plaie. Elle envoie querir médecins et chirurgiens et, pour la satisfaire, il fallut mettre un emplâtre. »

Est-elle désormais sans beauté, comme l'assure le même chroniqueur, incapable de figurer parmi ces « héroïnes » qu'encensent les poètes de la société précieuse? Nous ne le croyons point. Lorsque l'abbé de Marolles, ami des Le Vayer, l'eut introduite chez sa parente, madame de Montbel et chez son amie, madame Deshoulières où l'on faisait profession de galanterie et d'où mille railleurs proscrivaient les laiderons, elle trouva en le sieur de Saint-Gabriel un élogiste charmé. Angélique Petit, magnifique amazone, maniant aussi dextrement l'épée que la plume, l'ayant rencontrée dans ce milieu, la peignit sous des traits enchanteurs : « Tout l'empire du grand Mégistandre, écrivit-elle, a admiré sa beauté. Elle a infiniment de l'esprit et l'a juste et vif. » Elle vanta ses relations, ses amours illustres, son amitié sûre jusqu'au sacrifice et sa « sévère vertu ». « Elle voit, ajouta-t-elle, dans les ouvrages d'esprit des choses qui échappent souvent aux plus éclairés. » Retenons bien cela. Aú milieu de ses dithyrambes, Angélique Petit place souvent des faits justifiés.

Ainsi donc, Honorée, malgré sa grande balafre, pouvait encore séduire. Elle séduisit encore. Un galant caché sous l'anonymat (est-ce l'abbé Le Vayer?), un amoureux transi, craintif, respectueux, voulut laisser son portrait à l'admiration de la postérité. Avec quelles circonlocutions, quelle délicatesse, quel soin et quelle appréhension, il parcourut les charmes de la divine personne! Il n'osa tout d'abord monter jusqu'au visage. Il loua la taille souple et ronde. Puis enfin, plein de décision, il aborda cette figure sacrée, louant la chevelure d'un « brun clair », si longue, si touffue, si écla-

tante, que ses boucles serpentant négligemment sur la gorge lui semblèrent autant de chaînes pour assujettir les amants. Visiblement ensuite les mots lui manquèrent pour traduire les colorations délicates de la carnation, le modelé du front resplendissant de majesté, d'intelligence et de modestie. Sur le nez, proportionné à ravir, il ne sut conter qu'une anecdote. Un jour, une dame, jalouse de sa joliesse, le fit substituer au sien sur son propre portrait et supplia ensuite le peintre de l'effacer : cet objet parfait semblait en exil dans ce visage vulgaire. Que dire de la bouche, petite, incarnadine, « accompagnée de charmants je ne sais quoi », sinon qu'aucun art, industrieux ou savant, n'en saurait représenter l'alléchant dessin? Et quant à la gorge blanche et ferme, répondant en rondeur aux pures inflexions d'un menton orné d'un aimable embonpoint, quiconque penche sur elle un regard audacieux sent le vertige le pénétrer jusqu'aux moelles.

A jamais blessé par les yeux d'Honorée, le portraitiste avoua ingénument son impuissance à les décrire. C'étaient des sources intarissables de lumières. L'aigle qui contemple le soleil n'en soutiendrait pas l'éclat et, brûlé par leur fulgurance, n'en distinguerait pas la couleur.

Un tel crayon eût mérité qu'Honorée récompensât le peintre par moins de cruauté. S'y décida-t-elle? On regrette de l'ignorer. Ce fut, dans tous les cas, hélas! la dernière fois qu'elle plut pour ses charmes physiques. Nul ne lui fit plus, comme l'écrit un contemporain, de « sacrifices de larmes ».

## IV

Elle avait terminé sa carrière amoureuse. Elle n'allait désormais plaire que, par l'esprit. Tous les témoins, et ceux mêmes qui l'estiment à demi, assurent qu'elle l'avait fin, pénétrant, dénué du pédantisme ordinaire aux femmes savantes. Nous savons par Angélique Petit sa perspicacité. Elle avait sans cesse vécu au milieu des doctes, écoutant leurs conversations, en faisant son profit. Il n'est donc nullement étonnant que, retirée de la coquetterie, elle attire les gens désireux d'entretiens intelligents.

Le ménage de La Mothe Le Vayer quitte, à ce moment, la rue des Bons-Enfants, mais ne s'éloigne guère de la paroisse Saint-Eustache, la plus riche de la ville, celle où logent les grands seigneurs, les financiers, les secrétaires d'État, les musiciens, les poètes, les érudits. Il s'établit rue Traversière, dans la paroisse Saint-Roch, au pied de cette butte grouillante de marchands et de bateleurs.

Dans cette rue habitent madame de la Sablière, dès lors séparée de son mari, et Tallemant des Réaux, un ami de jeunesse. Boisrobert et Ninon de Lenclos ont élu domicile non loin de là, rue de Richelieu, et madame Deshoulières, rue de la Sourdière. Tous se sont rencontrés au cours des années et volontiers se retrouvent. Autant de maisons, autant de cercles d'esprit et de ce même esprit de dangereux libertinage.

La maison de Le Vayer n'est pas la moins fréquentée. Par le philosophe-précepteur on peut aisément atteindre Monsieur et le Roi.

Qui donc y conduit Molière, lorsque, au retour de ses pérégrinations en province, il débute à Paris? Est-ce cette amie de madame Deshoulières, mademoiselle Desjardins, ancienne pensionnaire, dit-on, de l'Illustre-Théâtre et qui vient de donner au public, avant la représentation des *Précieuses ridicules*, un *Récit en prose et en vers* de cette « farce » inédite? Nous ne le croyons point. Est-ce Ninon de Lenclos ou madame de la Sablière qui toutes deux lièrent amitié avec le poète? Il ne les connaît certainement pas encore.

Molière habite, rue Saint-Thomas-du-Louvre, tout auprès de la paroisse Saint-Roch. Il n'a qu'un pas à faire pour rejoindre le philosophe. Le rencontre-t-il à la cour? Ou bien est-il introduit chez lui par Chapelle, ami de débauche du comédien et de Jacques de La Mothe Le Vayer, frère de François? Les points de contact sont nombreux dès l'origine. Le principal, c'est la parenté d'esprit philosophique. Molière, élève de Gassendi, n'entretiendra guère de sympathies réelles que parmi les sectateurs de la doctrine épicurienne, les libertins, les partisans du libre-penser. Rue Traversante, chez madame de la Sablière, loge François Bernier, son ancien condisciple, gassendiste fervent.

Chez La Mothe Le Vayer, si Gassendi n'est pas le maître

préféré, il fut un ami très affectionné. Quiconque se réclame de lui a droit d'asile. Le sceptique prend en pitié l'épicurien, mais volontiers l'adopte, car il sait que, de l'épicurien rassasié, on fait aisément un sceptique.

Molière entra donc dans la maison de La Mothe Le Vayer. Il était souvent mélancolique, très éloigné, comme culture et attitude, de ces histrions qui l'accompagnaient dans la vie. Tout de suite il avait été en butte, dès la représentation des *Précieuses*, à de violentes cabales. De tous côtés, les libelles furieux l'assaillaient. Sa vie publique, comme sa vie domestique, devint très rapidement une lutte cruelle, malgré la protection du roi, une lutte à soutenir au milieu des préoccupations d'argent, des procès, de l'intense création littéraire.

Il eut souvent besoin de repos, de quiétude dans un milieu amical, d'inspiration, de certitudes de lui-même. Il trouvera tout cela rue Traversante. L'érudition fabuleuse de la Mothe Le Vayer lui fournit certainement des indications de modèles à utiliser. Presque immédiatement, l'abbé Le Vayer lui voua son amitié, une amitié pleine de sollicitude, de douceur, de dévouement, une amitié un peu turbulente parfois. Le jeune homme raffolait de la comédie et surtout des comédiennes. Toujours Molière le trouvait dans leurs loges, mettant le désordre, suscitant des jalousies qu'il fallait apaiser.

Rue Traversante aussi, Molière rencontrait Boileau. Ce froid Boileau ne disait pas grand'chose de ses sentiments; mais quiconque lit son œuvre avec discernement s'aperçoit qu'il n'y eut pas de cartésien plus endurci, plus enfoncé dans le culte de la raison. Il trouvait davantage à se satisfaire en fréquentant La Mothe Le Vayer qu'en fréquentant les sulpiciens de M. Jean-Jacques Olier. Il respirait à pleins poumons dans sa maison. L'abbé Le Vayer faisait ses délices. La satire ruisselait sous toutes ses formes dans cette maison. Elle n'était pas moins vive lorsque Tallemant des Réaux y montrait son visage futé de voisin ou madame de la Sablière ses beaux yeux railleurs de voisine.

Molière eut vite discerné la captivante intelligence d'Honorée de Bussy à laquelle tous les hôtes de la maison d'ailleurs rendaient hommage. Certaines remarques, des mots justes placés de-ci, de-là, l'assurèrent que cette docte fille pouvait

devenir une conseillère précieuse. Il se rapprocha d'elle, attira vers son doux visage de taciturne aux pensées écrasantes sa sympathie. Ils furent amis. Ils furent amis au point que le poète l'autorisa à utiliser librement, pour les gros travaux de son ménage, ses porteurs. Un jour qu'elle les avait appelés et qu'ils la servaient de mauvaise grâce, elle les réprimanda, menaça même de se plaindre. Il y eut alors une vraie scène de comédie dont Molière fit à Boileau la confidence :

— Allez, disait mademoiselle de Bussy, vous êtes des marauds et des coquins.

— Monsieur de Molière, répondit gravement l'un des hommes, n'est ni un maraud, ni un coquin.

— Je vous traiterai comme vous le méritez. Je vous ferai donner des coups de bâton.

— On ne donne point des coups de bâton à monsieur de Molière.

— Je crois que vous faites les insolents!

— Monsieur de Molière n'est pas un insolent.

Elle ne put en tirer autre chose. Sans cesse ces maroufles s'identifiaient à leur maître.

Pourtant leur maître traitait d'autre manière Honorée de Bussy. Il avait besoin, nous l'avons dit, dans la tourmente de son existence, de certitudes sur la valeur de son œuvre. Peu à peu, il la vint consulter. Elle avait pratiqué la Cour, longuement parcouru les divers milieux de la ville où il prenait ses modèles, pouvait juger la vraisemblance de ses caractères, la profondeur de ses généralisations. Des types, comme ce *Misanthrope*, calqué sur Montausier, lui durent certainement quelques traits frappants. Honorée l'avait maintes fois envisagé et son ami Tallemant des Réaux lui en avait tracé une image vivante. Qui donc mieux qu'Honorée connaissait le vrai portrait de Célimène et des femmes savantes? Molière dans la suite lui lut « toutes ses pièces ». *Elle répondait du succès*. Le comédien se fiait entièrement au goût de sa confidente.

En 1664, un grand trouble agita la paisible maison de la rue Traversante. L'abbé Le Vayer auquel Boileau venait de dédier sa satire IV où éclate un singulier scepticisme, s'alita, atteint d'une griève maladie. Honorée s'installa à son chevet,

le soignant avec un dévouement sans bornes. Huit jours de fièvre l'emportèrent, à trente-cinq ans, riche de pensions, abbé commendataire de l'abbaye de Boullias, aumônier de Mademoiselle.

Ce fut un grand chagrin. Le vieux La Mothe Le Vayer, accablé, se reprochait d'avoir souvent incommodé ce fils en lui apparaissant le visage « tout gras de suif ». Son scepticisme sombrait sous le poids de la douleur. Pour reconnaître les soins dont Honorée avait successivement entouré sa femme et son fils défunts, il résolut de lui faire une donation. Cette donation ne vidait point sa bourse. Elle consistait à la libérer, par-devant notaires, de toutes les dettes qu'elle avait contractées à son endroit, tant pour son entretien que pour celui de sa femme de chambre et de ses laquais. Il est vrai, parmi ces dettes, le philosophe prévoyait celles de l'avenir [1].

Il eût pu donner davantage, car le supporter était une charge digne de récompense. Ayant quitté son royal préceptorat, gêné par des infirmités, il décelait une humeur de plus en plus acariâtre. Vainement Molière, lui adressant le fameux sonnet :

> Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts,
> Ton deuil est raisonnable encor qu'il soit extrême
> Et lorsque, pour toujours, on perd ce que tu perds,
> La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même,

avait-il tenté d'adoucir sa tristesse. Celle-ci éclatait en brusques colères. On le vit jeter au milieu d'une chambre et fouler aux pieds un tison qui l'incommodait. Il s'exaspérait de voir sa nièce tomber dans la dévotion. Un jour qu'elle s'était mise en retard en demeurant à l'église et s'excusait de n'avoir pu plus tôt quitter Dieu :

— Je veux, lui cria-t-il, que vous le quittiez, et que vous ne me fassiez pas attendre.

Pourtant Honorée ajoutait à ses occupations de ménagère des occupations mondaines. Elle avait été nommée dame d'honneur sans gages de la reine-mère Anne d'Autriche.

1. *Archives nationales*, Y 206, f° 202, V°, Acte du 27 novembre 1664.

Sa tâche était lourde. La Mothe Le Vayer le comprit-il? Brusquement il se décida, à quatre-vingt-un ans, à se remarier.

Une personne de quarante ans, au teint jaune, faite comme une sibylle, mais lettrée, fort répandue dans la gent précieuse, Isabelle-Angélique de la Haye, fille de Jean, seigneur de Saint-Brisson, ambassadeur au Levant, avait su lui plaire. Elle lui apportait une dot modeste : 30 000 livres, mais une demi-jeunesse, de la distraction, de l'imprévu. Il se moqua des railleurs qui lui remémoraient ses propos de philosophe sur l'excellence du célibat. Le 29 décembre 1664, il appelait les notaires. Monsieur, duc d'Anjou et Madame l'assistaient au contrat [1]. Le 30, il était marié devant l'Eglise.

Honorée n'avait point signé au contrat. Son oncle, qu'il eût ou n'eût pas d'enfant, oubliant les services rendus, réservait tous ses biens à son décès à sa nouvelle épouse. Il est improbable que la pauvre fille soit demeurée auprès du vieil extravagant qui va remâcher, sous diverses formes, des livres déjà écrits et peupler maintes de ses pages de luxurieuses jaseries. Tandis que le barbon s'installe rue du Mail, elle vient habiter la rue de Richelieu.

Honorée est bien solitaire désormais, Molière lui demeure fidèle. Après avoir écrit *l'Avare*, il le lui vient lire. *L'Avare*, c'est au théâtre, une tentative hardie : cinq actes *en prose*. C'est un des types universels que le génie du poète ose affronter. Molière est plein de perplexité. Il craint la gravité du sujet et la préférence du public pour la poésie. Lorsqu'il quitte la rue de Richelieu, il a chaud au cœur; la Muse l'a rassuré...

Le 9 septembre 1668, la pièce tombe devant une salle indifférente. La Muse s'est donc trompée? Nullement! Le sujet a dépassé l'intelligence de l'auditoire. Honorée avait « répondu du succès ». En février 1669, l'œuvre, reprise, triomphe. Sa gloire dure encore.

On ne sait quel fut le sentiment d'Honorée dans la querelle du *Tartuffe*. Elle est âgée à l'époque où elle se produit, loin de toute influence libertine, sottement dévote, dévote au point de se confesser certain jour où, dans son voisinage, meurt un cocher. Elle est férue de blason, de noblesse, parle avec emphase des hobereaux dont elle est issue, veut prendre

1. *Archives nationales*, Y 206, f° 289, V°.

le pas, en dame de la cour, sur les dames de la ville. Son caractère devient inégal, soupçonneux, plein d'aigreur.

Allons-nous conserver d'elle cette vilaine image? Point. Voici que dans cette paroisse Saint-Eustache où elle est revenue, elle rencontre un homme riche, Jules de Loynes, seigneur de Villefavreuse, qui découvre, un jour où elle ne bougonne point, les charmes de son esprit. Il en est si ravi qu'il le lui déclare. Ils se voient plus intimement, comprennent qu'un mariage de raison les rendrait, l'un et l'autre heureux. Ils s'accordent. Silencieusement, sans apparat, sans témoins, ils dressent devant notaires le 12 septembre 1670 un bon contrat. La dot d'Honorée est respectable, environ 70 000 livres, en constitutions de rentes, livres tournois, vaisselle d'argent. L'époux possède des biens à la ville et à la campagne. Il assure à l'épouse un douaire annuel de 4 000 livres et la propriété de ses biens à son décès [1].

Quel dommage qu'Honorée n'ait pas rencontré plus tôt cet aimable homme! Il est vrai, le bonheur l'eût empêchée d'avoir une histoire. Dès qu'elle est mariée, elle se recroqueville dans sa joie, la savoure, disparaît de la chronique. On ne sait plus rien d'elle. Son sourire nous reste, à travers de vieux papiers, avant qu'il se soit tout à fait fané...

EMILE MAGNE

1. *Archives nationales*, Y 220, f° 62, V°.

# LA FRANCE ET LE SAINT-SIÈGE

Le Sénat a voté, après un long débat, un ordre du jour approuvant le gouvernement d'avoir renoué les relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Ainsi s'est terminée une discussion ouverte depuis deux années devant le public, et qui demeurait en suspens depuis un an devant le Sénat. C'est une date dans l'histoire de nos rapports avec le Vatican et plus généralement dans notre histoire diplomatique. La crise qui avait amené la rupture, remonte au ministère de M. Combes, il y a quinze ans. Depuis ce temps, bien de graves événements ont passé; des dispositions nouvelles se sont manifestées; une conception plus réaliste de l'intérêt national a conduit les gouvernements à prendre, et les Chambres à approuver, une initiative qui a eu pour résultat de faire représenter de nouveau la France à Rome par un ambassadeur.

M. Briand avait deux raisons excellentes, le jour où il a été interpellé, pour demander au Sénat de conduire jusqu'à sa conclusion ce débat qu'il n'avait pas provoqué. Il revenait de Washington, où la Conférence siège toujours; il était à la veille de partir pour Londres, où il devait s'entretenir avec M. Lloyd George. Bien qu'il eût quelques jours auparavant fait approuver sa politique par le Sénat et obtenu une forte majorité, il ne pouvait pas laisser ouverte derrière lui une discussion qui mettait en jeu l'existence même du

cabinet. Il avait besoin d'arriver à Londres avec toute l'autorité que donne la confiance du Parlement. La conversation qu'il allait soutenir était une des plus difficiles et une des plus importantes de celles qui se succèdent depuis le traité de paix. Si nous n'en parlons pas davantage aujourd'hui, c'est qu'elle se poursuit encore au moment où nous écrivons. Mais il suffit de rappeler le programme de ces entretiens pour en marquer la nature. Entre l'opinion britannique et l'opinion française, il y a un malentendu qui porte sur trois graves questions : celle des réparations et de l'état économique de l'Allemagne, celle de la construction des sous-marins par la France, celle du règlement des affaires d'Orient. L'amitié franco-britannique qui est indispensable à la paix et à l'Europe passe périodiquement par des crises, que trop souvent les incidents oratoires et les polémiques de presse entretiennent. C'est le moment où les chefs de gouvernement sentent le besoin de se réunir, procèdent à un examen de la situation, et finissent heureusement par un accord qui ne cesse pas d'être indispensable. On comprend qu'à une pareille heure M. Briand ne se soit pas soucié de voir se prolonger la discussion sur la reprise des relations diplomatiques avec le Saint-Siège et qu'il ait prié le Sénat de faire l'effort nécessaire pour mener la discussion à son terme.

Il y avait une autre raison non moins sérieuse : c'est que le règlement de nos rapports avec le Vatican était en suspens depuis assez longtemps et qu'il convenait de conclure. Dans le discours qu'il a prononcé au cours de la dernière séance, M. Victor Bérard a fait un brillant exposé de ce qui s'est passé au Sénat et ceux qui sont curieux de l'histoire des commissions parlementaires trouveront là des renseignements fort intéressants. Mais dans sa généralité, l'opinion publique qui ne connaît pas et qui ne suit pas le détail de la vie des Chambres, l'opinion qui ne voit que les ensembles et ne constate que les résultats, avait le sentiment que cette affaire traînait en longueur. C'est en juillet 1919, que M. Viviani déclarait à la Chambre que, pour sa part, il ne serait pas effrayé de voir s'ouvrir une période de vie nouvelle avec le Vatican. Le 7 novembre 1919, M. Millerand prononçait à Ba-Ta-Clan le discours qui servit de préface aux élections

générales et il reprenait pour son compte la parole de M. Viviani. Le discours du 7 novembre est souvent considéré, non sans raison, comme le programme de la politique qui allait inspirer la nation, et ce n'est pas en effet un simple jeu du hasard, si celui qui l'a prononcé est devenu Président du Conseil, puis Président de la République. Dès qu'il a été chef du gouvernement, M. Millerand, fidèle à ses idées, s'est préoccupé de nos relations diplomatiques avec le Vatican : il a déposé un projet de loi et envoyé à Rome un chargé d'affaires.

A la fin du mois de novembre 1920, M. Leygues étant président du Conseil, la Chambre votait à une grande majorité les crédits qui permettaient de rétablir une ambassade auprès du Vatican. Le projet vint aussitôt devant la Commission sénatoriale. Certains paraissaient souhaiter alors que le Sénat allât très vite et votât le projet qui lui était présenté. Mais la Haute-Assemblée n'a point coutume de se hâter; elle a ses traditions; elle était peu disposée à se précipiter, alors que la Chambre avait discuté à son aise; elle jugeait qu'il était de sa dignité d'examiner à son tour et de délibérer à loisir. C'étaient là des sentiments très naturels. Peut-être d'ailleurs était-il bon que le temps fît son œuvre. Ce n'était un secret pour personne que le Sénat était très divisé sur ce sujet et qu'il n'avait pas de goût pour une bataille où paraîtraient publiquement des divergences entre des hommes unis sur beaucoup d'autres questions. Telle était la situation, lorsqu'en janvier 1921 M. Briand a pris le pouvoir. Il n'était pas homme à presser trop vivement le Sénat; mais il n'était pas homme non plus à négliger un problème pour lequel il avait manifesté son intérêt. Dès son arrivée au ministère, il annonçait son intention de transformer le projet déjà voté par la Chambre en une réalité. Bientôt, il faisait plus encore : voyant que la Commission du Sénat était partagée et n'aboutissait pas, il prenait l'initiative de ne pas attendre davantage et il envoyait comme ambassadeur à Rome, M. Jonnart, qui avait déjà exercé de grandes charges et rempli heureusement de difficiles missions, et qui par son autorité personnelle était capable de donner à la représentation de la France près du Saint-Siège, tout son éclat et toute son utilité. Il ne

manquait plus dès lors, pour que la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican fût complète, que l'adhésion du Sénat.

L'interpellation de M. Héry a donné à la Haute-Assemblée l'occasion de se prononcer. Quatre séances ont été consacrées à ce débat qui a été aussi approfondi que possible. De nombreux orateurs ont parlé pour ou contre le projet. Trois fois, le président du Conseil est monté à la tribune. On peut donc dire que le Sénat s'est décidé en pleine connaissance de cause et après avoir entendu toutes les objections et toutes les explications que chacun pouvait souhaiter. C'est ce qui confère au vote final toute sa valeur, à la fois en ce qui concerne les relations diplomatiques avec le Saint-Siège et la méthode de politique générale qui a prévalu. Ce que le Sénat a approuvé, c'est d'abord le rétablissement de l'ambassade, et c'est aussi les principes généraux de gouvernement exposés par M. Briand, résumés et commentés par les sénateurs qui avaient rédigé l'ordre du jour de confiance. Ainsi, par son développement même, le débat a été au delà de l'interpellation qui était discutée, et il a été de nature à mettre de l'ordre et de la clarté dans l'activité des partis.

Le gouvernement a tenu, pour demander au Parlement le rétablissement des relations diplomatiques avec le Saint-Siège, à faire un exposé aussi objectif que possible, et à s'élever au-dessus des préférences personnelles. Presque tous les orateurs en ont usé comme lui. Il faut faire une place spéciale, parmi les orateurs qui sont intervenus, aux représentants de l'Alsace-Lorraine, comme le général Hirschauer, M. Bompard, M. Lazare Weiller, le colonel Stuhl. Ils ont dit au Sénat, avec beaucoup de simplicité et d'émotion, les fortes raisons personnelles qu'ils avaient d'être partisans du projet gouvernemental. En rappelant l'attachement des populations d'Alsace et de Lorraine à la France et la longue épreuve qu'elles ont courageusement subie avant de pouvoir revenir à la patrie, ils ont tenu à rappeler les conditions où elles sont placées, en ce qui concerne l'organisation religieuse. La France a retrouvé en 1918, dans ces provinces, le régime cultuel qu'elle y avait laissé en 1871, le régime concordataire qui ne peut fonctionner sans une ambassade au Vatican. Or elles

tenaient à ce régime comme à un héritage de la mère patrie; elles l'ont conservé pendant la domination allemande; elles désirent le garder. De grands et beaux souvenirs y sont liés. Quelle émouvante évocation a été faite à la tribune de ce jour où, au lendemain de 1871, le grand évêque de Metz, Mgr Dupont des Loges, ayant à sa droite le pasteur de l'Église réformée et à sa gauche le rabbin, vint avec eux au cimetière de Chambières, où reposaient les soldats français morts pendant la guerre, et commenta le texte de saint Paul, qui recommande aux malheureux d'espérer! Le culte de la fidélité patriotique est étroitement associé aux cultes religieux : le Sénat tout entier a écouté et applaudi les représentants de l'Alsace et de la Lorraine.

C'est surtout au point de vue de la politique extérieure que s'est placé M. Briand. Dans le premier des discours qu'il a prononcés, il a donné à ce sujet un grand nombre d'indications. Il a parlé non seulement des missions, de nos intérêts en Orient, de la Syrie, de la Chine, mais de la région rhénane. Il a mis en lumière l'utilité pour nous d'être à Rome en même temps que les nouvelles nations, comme la Tchéco-Slovaquie et la Yougo-Slavie, qui ont une tendance à se tourner vers notre représentant. Surtout il a insisté sur la nécessité d'être présent dans un des lieux du monde où parviennent le plus de renseignements et où se traitent de multiples affaires. L'Église n'est pas seulement une grande puissance morale; elle est aussi un pouvoir politique et un pouvoir international. Toute l'argumentation de M. Briand peut être résumée dans cette phrase : « Le Saint-Siège est un carrefour vers lequel convergent toutes les diplomaties du monde; il s'y noue et il s'y dénoue bien des intrigues et le seul fait d'être présent est une grande force pour une nation. » Et sa conclusion tient en ces mots qu'il a énergiquement prononcés : « Je vous dis, moi, ministre des Affaires étrangères, que la France ne pourrait pas, dans le moment présent, dans l'état de l'Europe, et du monde, sans inconvénient, être absente du Saint-Siège. » Pour ceux qui ont vécu à Rome et qui ont eu occasion d'approcher un peu le monde qui touche au Vatican, ces paroles évoquent, d'une manière précise, une réalité toujours vivante.

M. le président du Conseil trouvait-il sur ce sujet des

contradicteurs au Sénat? La matière était difficile et un orateur ne pouvait l'aborder que s'il avait une documentation sérieuse. C'est sans doute ce qui fait qu'un seul sénateur a contesté, du point de vue de la politique extérieure, les idées exposées par M. Briand. M. Victor Bérard, qui a pris la parole, a des connaissances historiques et une compétence en politique étrangère qui lui assurent l'attention de l'auditoire. Mais il a l'esprit trop libre pour ne pas admettre qu'on puisse tirer des faits une conclusion différente de la sienne, aussi bien au Sénat qu'ici même où il a si souvent écrit et avec tant d'éclat. Le tableau qu'il a fait de l'état insuffisant de nos missions ne pouvait manquer de laisser une forte impression. On est tenté de croire cependant que cette insuffisance même ne nous dispense pas d'être à Rome, mais qu'au contraire, elle nous conseille d'y être, puisque c'est de Rome que dépendent tant de missionnaires qui ne sont pas de notre pays. Et en tous cas, même s'il était prouvé, par une analyse minutieuse, que, dans aucun des cas particuliers qui nous occupent présentement, notre action à Rome n'est assurée d'un résultat positif, est-ce à dire qu'il en sera de même demain et qu'il faille négliger les possibilités de l'avenir?

Il est bien remarquable que le Sénat n'ait pas insisté sur ce sujet. C'est à la politique intérieure que les contradicteurs de M. Briand ont demandé leurs arguments. Le président du Conseil a déclaré de le manière la plus nette que le rétablissement de l'ambassade au Saint-Siège ne changeait rien aux lois laïques; il a même ajouté que si un gouvernement avait l'idée de faire la moindre modification, il serait impuissant à y réussir à lui seul, puisque c'est du Parlement que dépend la législation. M. Jonnart, dans un discours prononcé au mois d'octobre dernier, s'était exprimé dans le même sens avec une complète franchise. Les auteurs de l'ordre du jour de confiance ont donné des explications qui ne laissent aucun doute. D'où venait donc l'émotion des radicaux-socialistes? En entendant un des leurs, M. François Albert, évoquer, d'ailleurs avec beaucoup de talent, l'hypothèse de ce qui pourrait arriver, les radicaux-socialistes se sont sentis tout à coup transportés dans un autre monde politique; ils ont eu la vision nostalgique d'un temps où la

lutte anticléricale tenait lieu de toute doctrine et permettait une action autrement facile que les grandes questions économiques et sociales de l'après-guerre. Seulement ils oubliaient que ce temps, ce n'est pas l'avenir; c'est un passé déjà ancien et qui paraît anachronique.

Et c'est ici que le débat a pris tout son sens. Il y a eu un parti qui avait fait des luttes religieuses le ressort de sa politique, et qui a voulu jadis la rupture des relations diplomatiques. Au moment où ces relations sont rétablies, ce parti, qui a perdu le pouvoir, comprendrait-il que nous étions à une autre époque, que des temps nouveaux étaient venus? M. Briand lui avait laissé, avec sa sagesse et sa modération, l'occasion de ne pas revenir sur le passé : il avait eu soin de limiter le débat à la politique extérieure. Et peut-être les radicaux ont-ils hésité. Mais au dernier moment, ils n'ont pu résister : M. Doumergue, qui en d'autres temps fut président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, est venu exposer leur politique périmée, faire le Sénat juge et rendre public l'échec du radicalisme à l'ancienne mode. Il a été manifeste qu'il y a au Sénat désormais une jeune gauche qui a de la politique une vue plus réaliste, plus indépendante, et que son attachement à la laïcité n'empêche pas de décider ce qui lui paraît pratiquement utile à l'intérêt national. Elle a répondu à l'appel de M. Briand, qui jadis a été le premier à parler d'apaisement et qui a conduit jusqu'au bout sa politique libérale en rétablissant l'ambassade de France auprès du Saint-Siège. Le vote du Sénat, acquis avec le concours d'une partie des radicaux, marque ainsi l'unité des idées directrices que l'on disait si différentes au Luxembourg et au Palais-Bourbon : il ne sera pas de peu de portée sur notre histoire intérieure, s'il indique la volonté d'une politique expérimentale, qui soit libérée des vieilles querelles, et qui réponde aux nécessités du présent.

ANDRÉ CHAUMEIX

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la* Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

---

*Le Gérant* : ED. PAUPHILET.

de
et
ap
lis
do
av
qu
let
lan
le
bea
sau
lut
que
du
*Pen*
à se
rec
« le
mou
quo
pou
d'un
dan
fille
nua
repo

Da
de n
sure
viste
secon
la fo
la p
fille.
gard
une
ment
dista
quar
et to
d'un
et le
capal
petit
çoit à
de sa
ses e
événe
fixée
donne
s'appa
avec
comm
effroy
suspe
les d
bonhe
sans a
enfin
tions
lecteu
drama
dans l'
d'un r
Petrog
ici. Et
des tal
en con

# LIVRES NOUVEAUX

## LE CLOU D'OR
par **Sainte Beuve.**

Voici un intéressant recueil de contes inédits de Sainte-Beuve. Le Clou d'Or qui figure en tête, et dont l'ensemble du volume a pris le nom, apporte sur la sensibilité de Sainte-Beuve vieillissant de précieux aperçus, qu'il y aurait sans doute intérêt à rapprocher d'une correspondance avec une jeune fille suisse signalée, il y a quelque temps, par une grande Revue. Pourtant les lettres du Clou d'Or ont quelque chose d'un peu languissant. Et le rocher de Sisyphe évoqué par le préfacier ne peut, cela se conçoit, comporter beaucoup d'imprévu. Mais *Madame de Pontivy* ne saurait être trop louée. Avec quelle finesse l'évolution d'une grande passion y est décrite! Et de quels doigts habiles l'auteur démonte les rouages du cœur humain! L'image est de lui : dans *la Pendule*, petit récit sobre et émouvant, il se plaît à se comparer à un horloger minutieux, qui va rechercher au centre des mécanismes compliqués « le peu, le très peu, qui provoque de grands mouvements en dehors ». Il y a, ajoute-t-il, de quoi faire rire le remonteur. Il ne rit pas trop pourtant, lui-même, et le ton n'est certes pas d'un homme insensible. Que d'émotion contenue dans *Christel*, cette simple histoire d'une jeune fille amoureuse. Ce serait gâter ce récit tout en nuances que de le résumer. Il vaut mieux se reporter au texte. On ne le regrettera point.

## QUAND LA TERRE TREMBLA
par **Claude Anet.**

Dans la tourmente révolutionnaire, au milieu de mille dangers, dans une société où l'angoisse surexcite tous les nerfs, dans le Petrograd bolcheviste, en un mot, quand la terre semble trembler secouant et disloquant le monde ancien, c'est vers la force calme d'un homme qui semble ignorer la peur que se sent attiré le cœur d'une jeune fille. Savinski, le directeur de la Banque du Nord, garde en effet, au milieu du désarroi général, une parfaite possession de soi. Il suit les événements avec une curiosité intelligente et un peu distante. Près de cet homme, qui a dépassé la quarantaine, et près de lui seul, la toute jeune et toute charmante Lydia Serguévna, la fille d'un prince russe notoire, retrouve la confiance et le repos. Elle a le sentiment d'une force capable de la protéger. Et la voilà qui petit à petit s'éprend de lui, tandis que Savinski s'aperçoit à son tour que, s'il n'a point, après la saisie de sa banque, rejoint en Finlande sa femme et ses enfants, c'est qu'il aime la jeune fille. Les événements se précipitent alors. Dès qu'elle est fixée sur son sentiment, Lydia, bravement, se donne. Et, par cette intrépide décision, elle s'apparente à Ariane (*Ariane, jeune fille Russe*) avec laquelle elle a d'ailleurs bien des points communs. Et, dans cette ville, où règne la plus effroyable terreur, alors que Savinski lui-même, suspect aux Soviets, est menacé d'arrestation, les deux amants partagent un merveilleux bonheur, auquel le danger n'est peut-être pas sans ajouter un ragoût supplémentaire. Un jour enfin Savinski est incarcéré. De graves accusations pèsent sur lui. . Qu'adviendra-t-il? Au lecteur de l'imaginer, car ici se termine ce récit dramatique et émouvant. Il nous a fallu laisser dans l'ombre maints personnages de second plan, d'un relief pourtant accusé. C'est toute la vie de Petrograd pendant la révolution qui est esquissée ici. Et, par l'habile choix des traits et la vigueur des tableaux, l'auteur parvient dès l'abord à nous en communiquer une impression saisissante. Le drame Savinski-Lydia était d'ailleurs trop intimement lié au grand drame national russe pour qu'il fût possible de les séparer. Mais de cette dépendance, Claude Anet a tiré un parti qui fait honneur à son talent.

## LE CHATEAU SOUS LES ROSES
par **Pierre Villetard.**

M. Tomblaine, le maître de forges, possède un château tapissé de roses dans un petit village de la Côte d'Azur. Il n'y va guère, lui-même, mais sa femme et ses filles y passent une partie de l'hiver. Elles y font connaissance d'un tout jeune homme, Gilbert Ancelin, qui villégiature dans une petite bastide voisine. Gilbert s'éprend d'une des jeunes filles, Nancy. Sans doute la demanderait-il bientôt en mariage et sans doute accepterait-elle; mais la guerre éclate. Gilbert, fait prisonnier est porté disparu, deux années durant. A son retour de captivité, il apprend le mariage de Nancy. Navré, Gilbert se retire dans sa petite maison du Midi. Mais bientôt les Tomblaine redeviennent ses voisins. Nancy est malheureuse. Son mari ne vit pas avec elle, il a une liaison. L'espoir réapparaît dans le cœur de Gilbert. Et c'est bien vite, dans un magnifique cadre ensoleillé, la floraison d'un nouvel amour. Nancy va divorcer. Gilbert sera heureux enfin... Point... Le mari revient, repentant. Et Nancy, circonvenue par les siens, craignant surtout de nuire à l'avenir de sa petite fille, renonce à écouter son cœur... On retrouvera dans ce roman les qualités de M. Villetard. Ses personnages ont de l'originalité et de la vie. Gilbert est un indécis, un faible, un tendre et un « guignard ». Sa tante Laurette est une touchante figure de vieille fille, infiniment maternelle. Les Tomblaine sont croqués avec esprit : avant comme après la guerre, ce sont d'amusants nouveaux riches. Quant à Nancy, nous eûssions souhaité la mieux connaître, elle demeure passablement incertaine. Retenons les paysages provençaux dont l'auteur nous donne d'excellentes descriptions, puissantes et colorées.

## L'ART NORVÉGIEN CONTEMPORAIN
par **G. Vidalenc.**

La Norvège offre un exemple curieux de ce que peut pour la vie artistique d'un pays la naissance du sentiment national. L'étude de M. Vidalenc le montre avec une particulière évidence. Tout semblait éloigner la Norvège, et la maintint effectivement éloignée pendant des siècles, des formes d'art déjà florissantes dans d'autres parties de l'Europe : son climat rude, son sol désert, sa population clairsemée, plus tard son strict luthéranisme, lui interdisaient des recherches raffinées et délicates des beaux-arts. Cependant des artisans habiles, vrais artistes par bien des côtés, trouvaient, dans la décoration des objets usuels, l'occasion de mettre en valeur, avec une technique parfois un peu monotone, de remarquables dons de coloristes Il y avait donc malgré tout un terrain richement préparé pour l'éclosion artistique qui se produisit en Norvège à partir de 1850. Les fondateurs de l'art norvégien contemporain vécurent souvent à l'étranger, mais presque tous ne devinrent eux-mêmes qu'après s'être retrempés aux sources vives du pays natal. Et plus la Norvège prenait conscience d'elle-même, s'acheminant vers l'indépendance aujourd'hui réalisée, plus ses artistes s'affirmèrent grands et originaux. C'est dans le livre de M. Vidalenc qu'il faut lire cette merveilleuse histoire, contée avec vigueur par quelqu'un qui la connaît bien, et qui sait la faire aimer.

# LA REVUE DE PARIS

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

## PRIX DE L'ABONNEMENT

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE. . . . . | 60 » | 31 » | 16.50 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. | 66 » | 34 » | 18 » |
| ÉTRANGER. . . . . | 72 » | 37 » | 19.50 |

---

## PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

---

*On s'abonne à la* Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Rue Saint-Roch, Paris.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

---

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, *3, rue Auber.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La* Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

---

*Première* Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
*Deuxième* Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

---

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.